

Tintin et
le Zoreil Casse-pied





julien tauber



Tintin et
le Zoreil Casse-pied

• dans la même collection *conteurs en scène*

- n°1 - abbi patrix raconte *au bout du monde*
- n°2 - pépito matéo raconte *urgence*
- n°3 - gigi bigot raconte *peau d'âme*
- n°4 - praline gay-para et sandra nkaké racontent *un aller pas si simple*
- n°5 - pépito matéo raconte *itinéraire bis*
- n°6 - yannick jaulin raconte *pougne-hérisson*
- n°7 - achille grimaud raconte *passage souterrain*
- n°8 - abbi patrix raconte *le compagnon*
- n°9 - pépito matéo raconte *parloir*
- n°10 - daniel l'hommond raconte *vide-grenier*
- n°11 - yannick jaulin raconte *terrien*
- n°12 - nicolas bonneau raconte *sortie d'usine !*
- n°13 - pépito matéo *le dernier rappel*
- n°14 - alain le goff & achille grimaud racontent *temps de chien*
- n°15 - yannick jaulin raconte *le dodo*
- n°16 - abbi patrix & linda edsjö racontent *pas de deux*
- n°17 - praline gay-para raconte *pourquoi je ne suis pas née en finlande ?*
- n°18 - nicolas bonneau raconte *fait(s) divers*
- n°19 - olivier noack raconte *hard times*
- n°20 - marien tillet raconte *après ce sera toi*
- n°21 - a. grimaud, s. grondin & f. lavallé racontent *le cabaret de l'impossible*
- n°22 - christian tardif raconte *terminus le havre*
- n°23 - pépito matéo raconte *7 [monologues]*
- n°24 - sergio grondin raconte *kok batay*
- n°25 - marien tillet raconte *ulyse nuit gravement à la santé*
- n°26 - pépito matéo raconte *7 lost en la mancha*
- n°27 - abbi patrix & linda edsjö racontent *loki*
- n°28 - pépito matéo raconte *la leçon de français*
- n°29 - abbi patrix raconte *le poulpe*

• dans la collection *écoute voir*

- A-pépito matéo présente *pola*
- B-philippe salaün présente *60 x 60*
- C-annie patrix présente *yoga et aplomb*
- D-pépito matéo notes *le carnet n°1*
- E-pépito matéo notes *le carnet n°2*

• dans la collection *conteur en numérique*

- n° 1 - julien tauber écrit *tintin et le zoreil casse-pied*

julien tauber



Tintin et le Zoreil Casse-pied



Sommaire

p. 9 - chapitre 1	p. 11 - chapitre 14
p. 11 - chapitre 2	p. 11 - chapitre 15
p. 11 - chapitre 3	p. 11 - chapitre 16
p. 11 - chapitre 4	p. 11 - chapitre 17
p. 11 - chapitre 5	p. 11 - chapitre 18
p. 11 - chapitre 6	p. 11 - chapitre 19
p. 11 - chapitre 7	p. 11 - chapitre 20
p. 11 - chapitre 8	p. 11 - chapitre 21
p. 11 - chapitre 9	p. 11 - chapitre 22
p. 11 - chapitre 10	p. 11 - chapitre 23
p. 11 - chapitre 11	p. 11 - chapitre 24
p. 11 - chapitre 12	p. 11 - chapitre 25
p. 11 - chapitre 13	p. 11 - chapitre 26



Chapitre I

Laurent Lignard avait un lourd passé sur les épaules : son grand-père avait inauguré la Marée. Alors qu'il était encore enfant, Laurent imaginait son aïeul aux prises avec des forces élémentaires, soulevant l'onde profonde et lui faisant dévorer le rivage puis la retirant pour la laisser digérer. Dans les faits, c'était un peu plus prosaïque. Le grand-père était le premier à s'être installé dans le pavillon réservé à la vente des poissons (La Marée) lors de l'ouverture du Marché d'Intérêt National de Rungis. N'empêche, ça avait pris valeur de mythe dans l'épopée familiale. Trônait en une place de choix dans toutes les maisons de la famille la photo célébrant ce grand jour. Émile Lignard posait son regard plein d'autorité sur les salles à manger de ses quatre enfants, ainsi que sur celles des petits enfants qui avait quitté le nid familial. C'était une sorte de tradition, personne ne pouvait y couper sans rompre définitivement avec le reste de la famille.

Laurent avait eu lui aussi son exemplaire de la photo originelle. Mais le poids des générations qui s'abattait sur lui était plus important encore car il était le fils aîné du fils aîné. Dans une conception toute aristocratique du monde, c'était lui l'héritier. Son père avant lui avait été intronisé patron du magasin lors d'une grande cérémonie quasi-maçonnique. Son premier geste avait été d'y faire construire, à l'entrée, une titanesque frise, un monumental bas-relief, une colossale sculpture dans une matière plastique peinte avec le plus subtil des mauvais goûts et



représentant la masse des êtres peuplant les fonds aquatiques. S'y côtoyaient, sans réel soucis de cohérence, brochets, thons, langoustes et calmars, poissons d'eau douce comme d'eau de mer, des grandes fraîcheurs comme des grandes chaleurs avec, en son centre, un gigantesque poulpe qui semblait tenir dans ses tentacules toute cette population subaquatique. Le tout formait un énorme tas surplombant le visiteur qui entraît et ne pouvait l'ignorer. Elle faisait la fierté de son propriétaire, dont la poitrine se gonflait à chaque nouveau « Eh ben, c'est impressionnant ! » et qui s'empressait d'expliquer à qui cette sculpture rendait hommage.

Laurent n'avait pas exactement la même vision de la vie. Il avait été fier de son grand-père, de son père, mais ça lui avait passé avec l'adolescence. Il avait très vite préféré aux étalages de poissons la piste de danse du Metropolis, la plus grande discothèque d'Europe, d'après ses sources, et tout près du marché ! Quand il réussissait à s'échapper de la boutique, il enfilait son habit de lumière et fonçait essayer les derniers pas de tecktonik, LA danse à la mode à ce moment-là, inventée dans SA discothèque. Il avait développé une certaine adresse et une inventivité non moins certaine qui attirait sur lui les regards et à lui les plus belles perles du *dance floor*. Il excellait au point de se mettre à rêver d'un autre avenir, au point que la télé était venue faire un reportage sur la nouvelle danse et lui avait consacré de longues secondes. Au point que son père et son grand-père, réunis en déjeuner familial étaient tombés sur les images au milieu de leur journal de 13h, que le grand-père avait failli en mourir et que le père avait décrété que, de son vivant, pareil hérésie n'aurait pas sa place. Laurent avait été interdit de discothèque, contraint d'ouvrir chaque nuit le magasin et d'y rester jusqu'à la fermeture au petit matin.

À l'heure où ses anciens amis et rivaux faisaient leur entrée sur la piste, il insérait la clé dans le boîtier électrique et regardait le rideau de fer se soulever péniblement. Il voyait apparaître le massif fronton où chaque poisson se moquait de lui et lui rappelait que le temps s'écoulait, chaque jour un peu plus, que sa danse passait de mode et que ses exploits retombaient dans l'oubli.

Cette nuit-là, dès les premiers crustacés, la sculpture lui parut étrange. Elle ruisselait. Elle gouttait sur le sol carrelé. L'œil des poissons lui sembla rempli d'un grand effroi, la masse des animaux plus repliée sur elle-même. Au centre, un trou ! On avait soigneusement amputé l'emblème de la maison, on y avait creusé une béance scandaleuse à la place de la pieuvre patriarcale et on y avait placé une tête. Une tête humaine, ruisselante de sang et dépourvue d'oreille.



Chapitre 2

Gabriel Lecouvreur, alias le Poulpe, était en retard. D'habitude, ça ne lui posait pas vraiment de problème. Mais ce soir-là n'avait rien d'habituel. Gérard, le patron de son repaire, Au pied de porc à la Sainte-Scolasse, l'avait appelé pour un cas d'extrême urgence. Il venait de recevoir une caisse d'une bière artisanale venue d'un brasseur inconnu et devait décider s'il en faisait sa bière du mois. Il n'y avait qu'un seul expert en cette matière : Gabriel ! Il avait mis en œuvre tous les moyens à sa disposition pour se rendre au plus vite sur les lieux.

Au moment où il refermait la porte, le téléphone avait sonné. En temps normal, il aurait poursuivi dans sa lancée et le téléphone aurait en vain importuné les voisins. Mais il y avait une nouvelle bière à loger dans son encyclopédie mentale et ça n'était plus si souvent que ça arrivait. Il avait imaginé Gérard au bout du fil, avec des précisions sur l'origine de la livraison, il ne pouvait pas les laisser passer. Si une météorite s'écrasait sur son bar favori, il fallait qu'il puisse retrouver la trace de cette *birra incognita*.

Ce n'était pas Gérard. C'était Chéryl, son éternelle fiancée. Elle avait une course à lui faire faire et, dans ces cas-là, elle savait toujours trouver les mots, les arguments qui le mettaient dans l'impossibilité absolue de refuser ou de différer même légèrement la demande.

Voilà pourquoi, au lieu de savourer au comptoir la densité de la mousse et la couleur du liquide, il s'était rendu

dans un magasin de lingerie où la patronne avait pris un malin plaisir à ne pas comprendre ce qu'il demandait, à lui présenter des modèles où le prix rapporté à la quantité de tissu frôlait celui d'un Van Gogh, à demander l'avis des clientes les plus bavardes et à glisser dans la conversation des sous-entendus graveleux, avant de lui avouer qu'elle n'avait pas ce qu'il cherchait. Il en était sorti bredouille près d'une heure après y être entré.

C'était donc d'une humeur passablement contrariée qu'il avait garé sa moto face à la devanture de son débit de poison préféré. La lumière était éteinte. Ça n'était pas dans l'ordre des choses. Le bar n'était jamais fermé à 20 heures. Même en cas de contamination par la variole, Gérard tenait à la partager avec ses habitués, histoire de ne pas se retrouver tout seul derrière le comptoir qu'il ouvrirait au royaume des emplumés. Même en cas de secousse sismique, de tornade ou d'attaques de martiens, il voulait protéger ses bonnes bouteilles. Bref, il n'y avait aucune raison que la lumière soit éteinte. Plus encore, il n'y avait aucune raison que la porte soit ouverte. Le Poulpe porta instinctivement la main sous son aisselle, mais son calibre 38 était bien sagement resté garder la chambre d'hôtel.

Il poussa la porte qui s'ouvrit sans un bruit. À l'intérieur, silence et obscurité. Il referma derrière lui et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Il y avait une forme, posée sur une table, au milieu de la salle, une forme qui n'avait rien à faire là. Sa main s'approcha et sentit une matière dure et légèrement visqueuse, comme un genre de plastique, tout en courbes, avec de nombreuses extrémités...

Gabriel s'était tendu d'un coup, quelque chose avait bougé dans son dos. Il continua à ausculter les rondeurs mais tous ses sens étaient concentrés sur l'espace derrière



lui. Au mouvement suivant, il se retourna d'un bond et se jeta sur l'ombre indistincte. Une lutte s'en suivit, mais de courte durée, car la lumière jaillit. L'inconnu profita de l'effet de surprise pour envoyer son agresseur au sol et l'immobiliser.

Gabriel eut le temps de penser qu'il avait perdu la forme ces derniers temps et que l'âge commençait à se faire sentir, quand il reconnut la longue figure au-dessus de lui. « Vlad ? » Le serveur. Un sourire découpa le visage avant que la bouche ne s'ouvre sur un « Joyeux Anniversaire ! » repris par une vingtaine de voix surgissant de sous les tables, de derrière les rideaux, de l'autre côté du bar et de la petite salle.

Ils étaient tous là, venus célébrer le passage des années, Vlad, Gérard, Maria, Pedro, les habitués et les moins habitués et au centre, Chéryl qui s'avançait, un grand sourire en guise de cadeau, vite transformé en un baiser qui ne laissait pas la place à la réflexion.

Une fois remis de la vigoureuse embrassade, Gabriel identifia la forme qu'il avait aperçue dans le noir : une énorme sculpture en polycarbonate représentant un poulpe de deux mètres d'envergure dans un style réaliste, maniéré et tout à fait kitsch. Son œil glauque lui déplut immédiatement et massacra ce qui restait de sa jovialité.

« On nous a déposé ce chef-d'œuvre, hurla Gérard, goguenard. Je ne sais pas d'où ça vient, mais il y a un mot qui t'es destiné dessus. En tous cas, ils ont plutôt réussi ton portrait, tu trouves pas ? Je me disais qu'on pourrait le suspendre au plafond, ça se fondrait bien dans la déco. » Gabriel grogna, se leva, traversa la salle sans un coup d'œil de plus pour l'honorable assemblée et s'installa ostensiblement à son habituelle activité : dépouiller les faits divers du Parisien.

Ils se succédèrent tous pour l'inviter, le taquiner, le menacer ou simplement trinquer mais tous furent rembarrés. Il détestait ce genre de fête et ne saisissait pas qui avait pu avoir une idée pareille. Et le poulpe en plastique n'avait pas arrangé les choses. On n'allait pas l'emmerder avec le calendrier !

Les joyeux fêtards opérèrent un repli stratégique suivi d'un conciliabule sur la meilleure stratégie à suivre. Les points de vue s'affrontaient, l'alcool les échauffait, les tribuns se succédaient pour convaincre la noble assemblée, quand une voix feutrée les ramena tous au silence : « Laissez-moi faire ! » Chéryl avait parlé.

Elle marcha d'un pas tranquille vers la table où se tenait Gabriel. Tous les autres firent semblant de reprendre leurs activités, leurs discussions mais toute l'attention était pointée vers le choc des titans qui s'annonçait.

« Bois donc un verre, fais un sourire à tous ceux qui sont là pour tes beaux yeux, et pense bien à ces quelques mots : le kangourou t'attend à la maison. » Il ne répondit rien, elle regagna la foule et relança les conversations abandonnées.

On aurait pu croire que la répartie n'avait pas eu d'effet. Gabriel fit mine de boudier encore un peu. Pas longtemps. Avec la discrétion du brontosauve, il se rendit au comptoir : « Allez Gérard, fais-moi goûter ta bière de fond de terroir.

– T'as pas compris que c'était des conneries pour te faire rappliquer illico ? Qu'il est con celui-là alors ! » Tous avaient reculé de trois pas, attendant le règlement de compte à OK Sainte-Scolasse.

Mais le Poulpe sourit, se contenta d'une Maes pression et se tourna vers Pedro : « Ça me fait plaisir que tu sois là... » Il fit la tournée des potes, les embrassa chaleureu-



sement et, avant d'avoir fini trois demis, en fait à peine quelques minutes après que sa dulcinée ne se soit retirée, il avait franchi la porte.

Chapitre 3

Pas de doute, Chéryl savait le surprendre. Même en le voyant engoncé dans une humeur à faire fermer un fleuriste un jour de fête des mères, elle savait trouver les mots. Gabriel ne se souvenait plus exactement en quoi consistait son kangourou, sans doute un truc qu'une excentrique cliente australienne de passage lui avait soufflé, mais les poils de toute sa peau de Poulpe s'étaient mis au garde-à-vous quand elle avait prononcé l'invitation. Une sorte de réflexe pavlovien que son corps avait viscéralement intégré lors de la précédente et unique expérience marsupiale.

Il avait avalé les quelques rues qui séparait le café du salon de sa coiffeuse attitrée, dévoré les marches de l'escalier qui menait au petit appartement où quelques rayons lumineux de l'éclairage public passant à travers une lucarne créaient une atmosphère d'ascension pour le septième ciel. Il avait failli faire un trou dans la porte juste à côté de la serrure où il essayait fébrilement d'enfoncer la clé, avant de parvenir à l'enclencher et à pénétrer dans l'ancre où le rose régnait sans partage sur la peluche et la fanfreluche. Arrivé là, il avait inspiré un grand coup, s'était ressaisi et avait pris un air détaché qui ne trompait personne. La voix de l'amante l'avait guidé à travers le minuscule couloir jusqu'à la chambre pour s'y incarner dans un corps toujours si magnifique dans le déshabillé fuchsia et bon marché qui ne demandait qu'à être ôté.



Alors avait commencé la symphonie pornographique. Pas une quelconque niaiserie érotique, le grand jeu purement sexuel, celui où le corps prend la parole et repousse l'esprit dans les recoins les plus reculés de la conscience. Oui le kangourou était toujours le kangourou. Il faisait briller en pleine nuit parisienne le chaud soleil du bush, il vous faisait parcourir dans sa poche les immensités sauvages et indomptées, il vous faisait jaillir tel un geyser toujours renouvelé.

En tous cas, c'était ce qui était prévu dans le programme. Car, dans les faits, durant toute la montée en intensité de cette pieuse cérémonie, l'esprit que l'on avait ostracisé, la pure conscience cartésienne que l'on avait exilée, avait fourbi sa vengeance. Et, au moment crucial, entre la poire et le fromage, elle avait fait surgir dans la tête de Gabriel, l'image du Poulpe de plastique, répugnant et visqueux, qui l'avait accueilli quelques heures plus tôt, Au pied de porc à la Sainte-Scolasse. L'effet avait été immédiat, son obélisque de campagne s'était retrouvé plus flasque qu'un banc de méduses sur une plage au mois d'août.

Chéryl ne s'arrêtait pas à ce genre de détail, elle avait su amadouer la bête, chasser l'image de l'octopode en polycarbonate, restaurer de son corps le sensuel kangourou. Mais, telle la vierge de Fatima, c'est par trois fois que l'apparition pernicieuse mit fin aux élans endiablés du couple. Par trois fois, la vision cauchemardesque s'imprima sur la rétine de notre héros, ce qui vint à bout de la pourtant patiente coiffeuse. À la troisième fois, de hargne, elle l'avait chassé, le jetant avec ses quelques affaires dans l'escalier qui avait tout maintenant de celui qui mène au septième cercle de l'Enfer, selon Dante bien évidemment. Il ne lui restait plus que quelques marches à franchir laborieusement quand il reçut sur le coin de la tête le que-sais-je de la révolution sexuelle.

« Révise ton Kamasutra et ne t'avise pas de revenir sans quelques prouesses à partager ! » Sur l'obscur palier où se trouvait la porte de l'immeuble, il ramassa l'ouvrage qui lui parut, au toucher, bien neuf, pour l'utilisation courante qu'en faisait Chéryl, le glissa comme il put dans la poche intérieure de sa veste et s'en fut noyer ses problèmes de prostate dans une mousse de houblon qui n'avait jamais démenti sa fidélité.

Quand Le Poulpe pénétra à nouveau Au pied de porc à la Sainte-Scolasse, le bistrot était vide, les clients partis et Gérard en train de préparer la fermeture quelque part en coulisses. Seul trônait le hideux avatar de notre héros. Gabriel aimait bien ces moments de fin de soirée bien arrosée dans le bar de son ami. Il aimait balayer du regard la foule d'indices racontant les exploits des participants : une petite flaque de bière au pied du comptoir, témoin de tous les toasts portés, une chaise abandonnée auprès d'une table avec un angle exagérément ouvert, celui qui y était assis avait certainement lutté pour se lever et ranger la chaise ne faisait pas partie de la liste déjà bien trop longue de ses soucis, l'œil du coucou suisse qui ne rentrait plus jamais dans sa demeure depuis qu'un certain demeuré avait voulu le tirer un peu plus loin que la nature ne l'autorisait et qui assistait depuis à toutes les agapes.

Mais ce soir-là, il ne parvenait pas à voir cette poésie de milieu de nuit. Au centre de la pièce paraissait le responsable de l'échec d'une soirée qui aurait dû frôler la perfection, ce poulpe à l'œil glauque et à la peau visqueuse d'une crasse accumulée on ne sait où. Gabriel reprima son envie de lui briser les pattes, toutes autant qu'elles étaient.

« Ben c'est quoi ce regard ? C'est juste un bout de plastique. Il est pas responsable du temps qui passe. C'est pas



de sa faute si tu vieillis. » Gérard avait surgi de la cuisine, balai-serpillière à l'épaule, seau à la main, tel un petit soldat de la grande armée des nettoyeurs de l'ombre. « Et qu'est-ce que tu fais là ? T'es pas avec Chéryl en train de faire je sais pas quoi avec un koala ? »

– Un kangourou, Gérard, c'était un kangourou, mais je suis passé à côté, sers-moi une mousse, n'importe laquelle fera l'affaire mais en quantité, c'est pas pour le goût...

– T'es chiant, j'étais en train de fermer. Enfin, j'imagine que je ne peux pas te faire ça. »

Le balai et la serpillière avaient été mis au repos, le rideau de fer baissé, deux grands verres sortis et la bière tirée et tirée encore à mesure que le niveau baissait. Il avait passé une petite heure, à boire pratiquement en continu, et si les mots auraient pu se compter sur les doigts d'une main de lépreux, ils avaient échangés de nombreux soupirs et regards qui étaient plus explicites que n'importe quelle conversation.

Quand la pièce se mit à danser, le regard de Gabriel rencontra à nouveau le bout de plastique qui se faisait passer pour un poulpe. Sans réfléchir, le Poulpe, le seul le vrai, se rua sur son avatar mal dégrossi et lui allongea une droite suivie d'un crochet du gauche qui lui avaient toujours valu de francs succès dans ses rencontres rapprochées avec divers fachos et autres immondices de l'humanité. L'effigie encaissa et se trouva pris dans un mouvement rotatif qui lui permit d'envoyer ses tentacules dans les jambes de Gabriel. Il bascula en arrière mais réussit à planter son coude dans l'appendice encéphalique de la bête qui se brisa net. L'objet se disloqua en trois parties, dont l'une glissa vers la sortie, dommage c'était fermé, une autre vers les toilettes, dommage c'était occupé, et une dernière sur les genoux de son adversaire encore sous le choc de la contre-attaque.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Le Poulpe avait trouvé une enveloppe, son nom inscrit en lettres capitales.

« C'est ce que je t'avais dit, il y a un mot pour toi. Mais avec ton caractère de truie sauvage de Corse du Sud, t'es même pas allé voir. »

Il fallut plusieurs tentatives à Gabriel pour venir à bout de l'enveloppe et libérer quelques lignes manuscrites accompagnées d'une coupure de journal.

*Monsieur Lecouvreur,
je suis depuis longtemps fasciné par votre travail. Jamais je n'aurais cru avoir un jour besoin de vos services mais ce qui vient de se passer au marché ne me laisse pas le choix. Venez au pavillon de la Marée, soyez très discret, demandez à acheter de la légine, cela vous conduira jusqu'à moi.
Un admirateur anonyme*



La coupure de journal provenait de la section des faits divers d'un *Parisien* daté de quelques jours auparavant :

« Marché d'Intérêt National de Rungis – On a retrouvé, la nuit dernière, la tête d'un homme, d'origine africaine, soigneusement découpée, privée de ses oreilles et placée dans la devanture des magasins Lignard, l'un des principaux du pavillon réservé à la vente des poissons, la Marée. Le meurtrier a pris la peine de la disposer au sein d'une sculpture bien connue dans le milieu représentant poissons et crustacés, à la place d'un gigantesque poulpe qu'il avait découpé au préalable. »

Gabriel jeta un œil neuf aux restes du mollusque de polycarbonate. « Je me disais bien que t'étais mêlé à un truc pas net ! » Il regarda l'heure sur l'inamovible coucou helvète que la scène précédente avait bien amusé. 3 heures 20. De ce qui surnageait dans sa mémoire imbibée du fonctionnement de Rungis, il avait juste le temps d'arriver pour tomber pile dans l'heure d'affluence du marché.

« Oh, tu vas où comme ça ? Tu récupères pas ta moto tout de même ?

- Et pourquoi pas ? Comme dit le proverbe, boire ou choisir, il faut conduire ! »

Il enfourcha tant bien que mal le cheval à moteur et disparut dans la nuit.

Chapitre 4

La route dansait, les rues dansaient, les immeubles dansaient, les réverbères dansaient, il fallait faire vraiment gaffe, parce que tout ce beau monde ne faisait absolument pas attention à celui qui conduisait si sagement. Heureusement qu'il n'y avait pas trop de voitures ou de piétons à cette heure-là, parce que c'est sûr qu'ils auraient été capables de se fourrer sous ses roues, les cons.

L'autoroute était plus à sa mesure. Il pouvait déployer la puissance de sa moto, certes relative, faire rugir le moteur et les glissières de sécurité étaient suffisamment loin pour pouvoir rétablir le cap avant de les heurter. Rungis était la première sortie. Heureusement que le nom lui rappela vaguement quelque chose, sinon, il ne se serait arrêté qu'à Marseille, ou éventuellement contre un pylône un peu avant.

Suivre les panneaux s'avérait plus difficile que prévu, ils changeaient de direction quand il s'en approchait et il lui fallut plusieurs demi-tour, parfois sur des routes à sens unique, pour parvenir au péage qui barrait l'entrée du marché. Là, il y avait plus de monde, principalement des camions ou des petits utilitaires. Il fallait montrer patte blanche. Ça n'était pas un problème, en fouillant dans ses poches, Gabriel trouva une identité qui convenait. Il avait toujours sur lui une identité qui convenait.

Une fois à l'intérieur, on avait l'impression de basculer dans un autre monde. Ici la nuit n'avait pas le même sens, des véhicules circulaient dans toutes les directions, des bars étaient ouverts, des restaurants en plein coup de feu



et les divers hangars fourmillaient d'activité. Rungis était une véritable ville. Le temple de la bouffe, le garde-manger de la capitale de la gastronomie, 18 millions de personnes nourries par le Marché qui n'avait pas besoin d'être nommé plus précisément par les habitués. Une ville qui alimentait l'autre et était comme son envers.

Après plusieurs tours, le Poulpe finit par se rappeler où il allait et réussit à trouver le pavillon de la Marée. Un hangar qui aurait pu abriter le petit dernier de chez Airbus et portait un énigmatique A4, immense et lumineux. Il arrêta la moto et en descendit.

Il devait être dans les 4 heures du matin. Une immense baie vitrée laissait apercevoir des dizaines d'hommes en blanc, déambulant autour de monticules de polystyrène blanc, écrasés par un plein-jour de néons blancs. Gabriel ne put retenir un frisson rien qu'au froid qui se dégageait de cette vision. C'était là-dedans que tout commençait. Il ne risquait pas d'avoir trop chaud dans toute cette affaire-là. Alors, avant d'entrer, il voulut se réchauffer le cœur avec le livre envoyé sur le coin de son crâne par Chéryl. Le Kamasutra, l'un des seuls livres capables de jouer le rôle d'une fiasque de whisky au cœur de l'hiver. Il le sortit de la poche de sa veste, l'ouvrit au hasard et lut :

Il nage deux nuitées encore, deux jours au plus long du soleil ;

*Enfin dans la nuitée neuvième,
au bout de huit jours, à la brune,
la douleur très vraie le déchire,
la peine lourde le harcèle.*

*La vague a lavé ses jointures,
sarclé l'ongle de ses orteils.*

Pris d'un doute, Gabriel referma le livre et poussa un cri, ce n'était pas le Kamasutra qu'il avait entre les mains, mais un autre ouvrage, le Kalevala, une obscure épopée de Finlande. Chéryl, dans sa fureur, lui avait jeté le livre qui se trouvait à côté sur son étagère. Qu'elle eût chez elle un tel ouvrage ne l'étonna pas. Elle l'avait habitué à des excentricités bien moins courantes.

Un car se gara alors non loin de la moto de Gabriel. En descendirent une vingtaine d'hommes et de femmes, précédés par celui qui était manifestement leur guide. Des touristes ! Incroyable de voir comment cette espèce réussissait à se faufiler dans les moindres interstices qu'on lui laissait. Tout était sujet à visite, à découverte. Le champ merveilleux de la curiosité s'étendait sans fin, ainsi que les métiers chargés de la satisfaire, à mi-chemin entre la communication et le commerce.

En l'occurrence, cela arrangeait plutôt les affaires du Poulpe. Il avait une chance, en se glissant parmi eux, de passer un peu inaperçu. Il n'aimait pas beaucoup l'idée de faire ce qu'on attendait de lui. Il voulait saisir un peu à qui il avait affaire avant de rencontrer son mystérieux admirateur.

« Nous sommes ici devant le pavillon de la Marée, le plus grand du Marché de Rungis, le plus neuf aussi, il a été entièrement refait en 2004. Ici se vendent chaque jour plusieurs milliers de tonnes de poissons. Comme dans les autres bâtiments, la vente est réservée aux professionnels et, comme pour les viandes, le port du vêtement blanc est obligatoire. Nous allons vous distribuer des blouses. » Gabriel, qui avait pris la tête du voyageur harassé, sortant d'une excursion dans un bassin de rétention des eaux de pluie et déjà projeté dans le chantier d'un tunnel pour le tramway qu'il effectuerait quelques heures plus tard, en reçut une. Il entra à la suite des visiteurs.



Il écoutait les commentaires d'une oreille titubante. Le monde avait cessé de danser mais n'en était pas moins fatigant. La cathédrale du poisson. Une dizaine de mètres de hauteur sous plafond, une lumière de paradis de mauvais film, éblouissante et rebondissant sans cesse sur toute cette blancheur immaculée, une glaciale modernité mise en scène pour évoquer propreté et sécurité mais qui laissait finalement plus l'impression d'une morgue à échelle industrielle. Les voix des hommes et la rumeur des machines se perdaient dans l'immensité du hangar avant de venir résonner dans la tête du Poulpe, juste là où ça fait mal.

Les lieux étaient divisés en une trentaine d'enseignes toutes construites sur le même modèle : la marchandise exposée dans des bacs en polystyrène au premier plan et, au fond, un employé se tenait derrière une vitre pour encaisser. Il devait y avoir des spécialités, des curiosités, toute la palette des fraîcheurs et un éventail de prix mais, à moins d'avoir été initié, tout cela restait obscur. Vendeurs et acheteurs s'affairaient. Le guide parla longuement d'un requin devant lequel un plaisantin avait mis une pancarte «10 euros la photo». Les touristes s'interrogeaient sur le bien-fondé de cette demande.

Gabriel suivait, hagard, quand lui apparut ce qu'il était venu chercher, un magasin plus important que les autres, les poissonneries Lignard. Son fronton était orné d'un énorme bas-relief qui représentait tout ce que la mer porte en son sein de vivant, un écho en plastique de la marchandise étalée en dessous. Au centre, il y avait un trou, un énorme trou, la fresque avait été amputée de sa pièce maîtresse, vite fait mal fait, comme si un organe de censure avait été choqué de ce qui s'y trouvait.

Le Poulpe interrompit le guide qui déroulait toujours son discours : « Regardez ! Là ! C'est pas parce qu'ils ont eu un poulpe qu'ils m'auront, moi. Je viens ici pour acheter de la légine, c'est ça qui est important. Je sais même pas ce que c'est, ça n'a pas d'importance. C'est ça ! C'est moi qui les aurais ! Mais excusez-moi, faites votre travail, déroulez votre baratin pour ces voyeurs à la petite semaine, moi j'ai mieux à faire. » Gabriel jeta théâtralement sa chapeau en papier sur le sol et s'écarta du groupe, la tête haute. L'intervention avait fait son effet. On chuchotait dans les rangs, avec un petit air outré. Autour, on avait levé les yeux, souri, puis on était retourné à ce pourquoi on était là.

Un jeune homme s'approcha de Gabriel avec un sourire gêné : « Vous devez être Monsieur Lecouvreur ? S'il vous plaît, calmez-vous. Je vais m'occuper de vous, mais il ne faut pas se faire remarquer. Raymond a dit que... » Le ton du gamin ne lui plaisait pas vraiment. Quand il sentit que deux malabars s'étaient matérialisés derrière lui, les réflexes lui revinrent rapidement.

Il sourit au jeune homme, souffla un grand coup et se lança en arrière en projetant ses coudes là où il avait évalué la position de zones sensibles chez les vigiles. Le résultat ne fut pas trop mauvais. Un plexus solaire et un abdomen. Suffisant pour les plier en deux, envoyer un nouveau sourire au jeune homme, assorti d'une droite dans le maxillaire. Ah ah ! Les bras avaient fait leur travail, c'était aux jambes de jouer. Il partit en courant et en riant dans la ville d'entrepôts.

Le service d'ordre était de bonne qualité, les grands costauds n'étaient pas restés longtemps à se masser les boyaux et cracher leurs bronches. Ils étaient derrière lui et couraient beaucoup plus droit. L'espace entre eux se réduisait rapidement.



Gabriel se débarrassa de sa blouse trop blanche pour l'obscurité et en profita pour se retourner, leur tirer la langue et leur jeter à la figure le bout de tissu blanc. Échec. Bon, on pouvait pas gagner à tous les coups. Non loin, il aperçut une grille. Ça, les grilles, il aimait. Il sauta, s'agrippa, grimpa avec des mouvements qu'il aurait pu faire en dormant, une fois au sommet, fit passer ses jambes et retomba comme un chat de l'autre côté. Bonne performance, il avait repris un peu d'avance. Même bourré, il n'était pas facile à rattraper !

En face de lui, des rails, des wagons, l'approvisionnement par train du marché. Il dut s'arrêter un moment pour comprendre par où il pouvait passer. Il imagina un instant se planquer sous ou dans l'un des wagons, mais le temps que l'idée trouve son chemin dans son cerveau, il était déjà reparti. Il vit une autre grille. Tant qu'on gagne, on joue : il se hissa sur celle-ci comme sur la première mais il était un peu trop confiant, il fut surpris par le mouvement que son saut provoqua, sa tête heurta le grillage. Il faillit lâcher. Un peu sonné, il poursuivit sa progression. Arrivé en haut, son pied accrocha quelque part, il bascula et tomba sur la hanche.

Le choc fut violent. Heureusement, l'alcool lui donnait les ailes et faisait oublier la douleur. Il se remit sur pied presque sans boiter. Les deux autres étaient juste derrière lui. Il réussit à gagner un bâtiment, à pousser les doubles portes. Comme dans la Marée, un froid sec se glissa dans son cou. Même propreté glacée mais en version bas de plafond, mur en béton et sol peint de couleurs sombres. De part et d'autre du couloir, des rideaux de carcasses de viandes suspendues. Des bœufs, des agneaux et des porcs. Le bâtiment des viandes.

Il entendit les portes battre derrière lui. Ils étaient là. Il plongea dans une de ces forêts carnées, de ces masses écorchées. Il écartait, se frayait un chemin, suant à grosses gouttes. Il avait l'impression qu'un cadavre de bovin pouvait lui sauter à la figure à tout instant. Il ne réagit pas quand il entendit le rugissement d'un moteur. Les crochets entraînent les carcasses dans une grande valse. Il ne vit pas 350 kg de charolais le percuter par l'arrière. Il s'écroula.



Chapitre 5

Quand Gabriel ouvrit les yeux, la lumière du jour naissant plongea à travers ses pupilles pour se propulser dans son cerveau comme ce cher Monsieur Dutroux dans l'un des charmants bambins dont il s'occupait. Un marteau piqueur se mit en marche quelque part dans son hémisphère gauche, sa hanche se prenait pour Verdun 1916 et son estomac était prêt à renvoyer à l'expéditeur l'intégralité de son contenu. Au bout de quelques minutes, un calme précaire s'installa. En bougeant le moins possible, le Poulpe put apprécier l'environnement dans lequel conscience lui était rendue.

Il était dans une petite pièce où pénétrait la lumière du jour naissant. Sur trois des quatre murs, des livres, bien rangés par éditeur, pour que les tranches s'accordent entre elles. Il était lui-même installé dans un profond fauteuil club, surplombé par une lampe en métal rouge et devant une petite table basse où trônaient quelques revues. On sentait l'amateur de livres qui s'était fait plaisir.

Peu à peu, remontèrent de confuses images de la nuit précédente, mais aucune ne collait avec la pièce dans laquelle il se trouvait. Laborieusement, il se leva et se tint quelques minutes sans bouger pour que son corps accepte la position verticale. Il s'approcha des étagères et s'aperçut qu'il n'y avait que des romans policiers, rassemblés avec le scrupule d'un collectionneur. Pas un numéro ne manquait à la Série Noire ou aux autres collections qui avaient fait connaître le genre. Certains livres étaient anciens, d'autres sentaient encore le neuf.

Dans la bibliothèque centrale, une maison d'édition était particulièrement mise en valeur. On avait laissé vides les rayons l'environnant, comme pour la sanctifier. Éditions Baleine. Jamais entendu parler. Il en prit un au hasard. Format réduit, couverture dessinée et titre en forme de jeu de mot. Encore un éditeur qui brade le contenu pour mieux se moquer du lecteur.

En regardant plus près, il repéra le titre de la collection, « Le Poulpe »... Il l'ouvrit et se retrouva, lui, Gabriel Lecouvreur, avec Gérard, en train de disserter sur un fait divers du Parisien. Il le feuilleta et vit remonter sous ses yeux les souvenirs d'une de ses anciennes aventures qui l'avait emmené quelque part dans le Cher autour d'un barrage. Il le reposa, en prit un autre puis un troisième.

« Monsieur Lecouvreur, vous êtes réveillé ! » Gabriel se retourna et se retrouva face à un homme d'une soixantaine d'années, petit, cheveux poivre et sel, moustache épaisse, chemise à carreau et salopette, une pipe à la main. « Et vous avez découvert ma petite collection. Je les ai tous vous savez, tous, même les plus rares. Pour certains j'ai dû écumer les bouquinistes.

- C'est quoi cette histoire ? Qu'est-ce que c'est que ces bouquins ? Et où je suis, d'abord ? Et vous êtes qui ? Vous me voulez quoi ?

- Ça fait beaucoup de questions. Je me présente, je me présente, Raymond Fontaine, chargé de la sécurité de la Marée. C'est moi qui vous ai fait venir. Le poulpe en polycarbonate, à la Sainte-Scolasse, pour votre anniversaire, c'est moi.

- Ah c'est vous, je peux pas dire que... » Gabriel dut s'interrompre, pris par une nausée. Raymond en profita pour reprendre la main.

« Ça va ? Je suis désolé pour ce qui s'est passé cette nuit. Ce sont mes gars qui vous ont couru après, ils n'auraient



pas dû. Mais il faut dire qu'il ne s'attendaient pas à une réaction de ce genre-là de votre part. Ils ne vous voulaient pas de mal, pourquoi vous les avez frappé ? Pourquoi vous avez fui ?

- Je sais pas, j'étais pas complètement maître de moi-même, je crois...

Le Poulpe remarqua alors une deuxième présence, restée en retrait. Le jeune homme qui s'était pointé avec la sécurité, celui qui devait conserver une empreinte du poing droit de Gabriel dans la mâchoire. « Laissez-moi vous présenter Laurent. Vous l'avez pas raté, lui non plus... C'est lui qui était chargé de vous ramener jusqu'ici.

- Je suis là maintenant, peu importe la manière, c'est ce que vous vouliez, non ?

- Oh oui. Vous pouvez pas savoir, pour un fan comme moi, vous avoir en face de moi, alors qu'il y a une semaine je n'aurais pas osé croire que vous existiez réellement. J'ai lu toutes vos aventures, je les achète dès qu'elles sortent, depuis quinze ans maintenant. Je dois dire que j'ai rien trouvé de mieux. Quelque soit l'auteur, j'adore ce que vous faites. Mais le comble pour moi reste de savoir que ce que je suis en train de dire sera sans doute noir sur blanc dans un prochain volume !

- Et alors ça va parler de quoi cette nouvelle aventure, si vous permettez, j'ai hâte de rentrer m'allonger et disparaître pour les dix prochains jours, alors si on abrègeait...

- Bien sûr, bien sûr. Laissez-moi vous expliquer. »

Le type était assez confus, passant parfois d'un sujet à l'autre sans raison, digressant longuement sur un détail sans intérêt au point de se perdre et d'avoir besoin d'une gueulante du Poulpe pour se remettre dans le droit chemin. Mais Gabriel réussit à en tirer quelques informations.

Il s'appelait Raymond Fontaine, et le jeune qui l'accompagnait, Laurent Lignard. Le premier était membre du service de la sécurité du Marché, le second était le fils d'un des grands poissonniers, celui chez qui le poulpe de plastique avait disparu. Ils avaient fait venir Gabriel, de manière un peu plus brutale qu'ils ne l'avaient voulu, pour lui demander de l'aide.

Raymond était né et avait grandi sur l'île de la Réunion, avant de changer d'hémisphère pour changer d'air. Il avait fini par s'installer à Rungis, au Marché, dans les services de la sécurité dont il avait peu à peu gravi les échelons. Il était maintenant au chaud dans un bureau et coordonnait les équipes, faisait le lien avec l'administration du Marché et certains professionnels. Il n'avait gardé que peu de lien avec son île, que se soit sur place où il n'avait plus de famille ou en métropole où il avait soigneusement évité la communauté. Peu de gens étaient d'ailleurs au courant de ses origines.

Mais quelques semaines plus tôt avait débarqué Jean, le fils d'un ancien ami, le seul avec qui il avait gardé un temps quelques contacts, le seul à connaître sa nouvelle vie et son adresse, mais qui était mort quelques années auparavant. Raymond avait été bouleversé de retrouver l'ami d'autrefois dans les traits du jeune homme d'aujourd'hui. Il avait fait remonter une vie que Raymond avait remise, depuis longtemps déjà, dans les profondes caves de sa mémoire.

Jean avait avec lui un camion rempli d'un poisson congelé venu directement des mers antarctiques, la légine. Un poisson parmi les plus chers au monde, LE poisson à la mode aux États-Unis et au Japon, un poisson qu'on avait tellement pêché qu'il avait disparu des côtes d'Amérique du Sud, où on le trouvait auparavant. Il en restait maintenant autour de quelques petites îles non loin



de l'Antarctique et les quotas étaient très stricts. Autant dire qu'il était réservé à une clientèle très aisée. On l'avait surnommé l'or blanc des mers du sud.

Jean savait que Raymond travaillait au Marché, il y avait vu une occasion, il avait su retrouver sa trace. Il était resté très évasif sur l'origine de la marchandise et il avait un air d'intranquilité qui aurait été qualifié de louche par n'importe quel membre des forces de l'ordre. Mais ce n'était pas un petit trafic de plus qui empêcherait le marché de tourner et, en souvenir de son ami, Raymond ne s'était pas montré regardant. Il l'avait mis en relation avec le père Lignard qu'il connaissait bien. Le poissonnier s'était montré très intéressé, d'autant que le tarif proposé avait de quoi faire oublier la provenance douteuse. L'argent en poche, Jean avait disparu sans un mot.

Raymond s'était à peine remis du choc de l'apparition/disparition que le jeune homme frappait à nouveau à sa porte. Il était devenu complètement paranoïaque, il se sentait suivi, traqué, où qu'il aille, quoi qu'il fasse. Raymond en avait ri d'abord, mais il avait lu dans ses yeux qu'il ne fallait pas plaisanter. Il lui avait proposé de le cacher dans son appartement, mais Jean avait hurlé que c'était trop exposé. Alors il lui avait trouvé une place dans un entrepôt à moitié abandonné. Il l'avait planqué, ravitaillé, réconforté.

Ça n'avait pas suffi. Tintin l'y avait retrouvé, Tintin l'y avait coincé. Tintin, c'était la terreur qui hantait les yeux de Jean. Il n'était pourtant pas très impressionnant. Un Kaf, c'est comme ça qu'on appelle les Noirs sur l'île de la Réunion, plutôt petit et malingre, avec une seule oreille. Il était accompagné d'un type qui jouait aux durs. Ils avaient surpris Raymond et Jean dans l'entrepôt, un jour au petit matin. Ils les avaient ficelés. Ils avaient sorti une caméra et avaient filmé la scène.

À partir de la mise en marche de l'enregistrement, Tintin ne s'était plus adressé qu'à Jean, dans un sabir pseudo-religieux, il avait évoqué Noé, Adam et tout le décorum avant de lui trancher une oreille, une deuxième et la tête.

« Il aurait pu le tuer direct, mais il voulait envoyer un message. Et trancher les oreilles à la Réunion, tu peux pas faire plus violent. C'était le châtement imposé aux esclaves fuyards, aux marrons. La première que tu étais rattrapé, on te coupait les oreilles pour que tout le monde te reconnaisse, la deuxième fois, c'était le jarret pour que tu ne puisses plus courir, et la troisième, on te coupait la tête, au moins on était sûr que tu ne recommencerais pas. Tout le monde sait ça, là-bas. S'il l'a fait, c'est sans aucun doute pour s'adresser à des gens là-bas, avec sa caméra, »

Il voulait aussi impressionner ceux d'ici. Parce que Tintin, mais ça Raymond ne l'avait compris que plus tard, était aussi l'unique fournisseur de légine du Marché et il voulait bien signifier à tous les poissonniers de ne pas chercher à faire affaire ailleurs. Il s'était tourné vers Raymond et lui avait demandé, sous la menace de la machette, ce qui pourrait être le plus théâtral. C'est là que le vieux gardien avait eu l'idée. Le poulpe, la fresque de plastique du père Lignard. Comme mise en scène on ne pouvait pas faire mieux, Tintin l'avait reconnu immédiatement. C'était peut-être pour ça qu'il ne l'avait pas tué. Ou peut-être pour qu'il colporte la nouvelle. Peut-être aussi qu'il ne craignait pas les poursuites.

Au-delà des poissonniers, c'était Gabriel que Raymond cherchait à prévenir. Comme pris d'un grain de folie, il avait cru à son personnage favori et c'était dit : « il n'y a que lui qui pourra m'aider » Le seul détail auquel il n'avait pas pensé, c'était Laurent, le dernier rejeton des Lignards.



Il aurait pu se douter que c'était lui qui allait ouvrir le magasin et tomber sur l'image de film d'horreur.

Si Raymond s'entendait bien avec le père Lignard, il avait quasiment adopté le fils. Il avait repéré tout de suite qu'il n'était pas fait pour le métier, il avait essayé de raisonner le paternel mais rien n'avait fait, alors il l'avait pris sous son aile pour que la vie du Marché ne lui soit pas trop dure.

Le pauvre gamin avait été traumatisé par la tête coupée. Raymond, pour le calmer, n'avait rien trouvé d'autre que de le mettre dans la confiance et de lui jurer que le meurtre ne resterait pas impuni. Il l'avait initié à Gabriel Lecouvreur et en avait fait son acolyte pour repérer leur champion. Tâche qu'il avait mené avec succès et pour laquelle il avait été chaudement récompensé d'un déboîtement de la mâchoire.

« Je vous promets, Monsieur Lecouvreur, mes gars voulaient pas vous faire de mal. Ils s'attendaient pas à ce que vous réagissiez comme ça. Et une fois que c'était parti, c'était trop tard, ils ont agi à l'instinct. Je suis désolé, je ne voulais pas de ça. Mais je suis sûr que vous comprenez et que vous ne nous en voulez pas.

« Bon, je vous ai dit, j'ai cru en vous, mais j'en reviens toujours pas de vous voir là. Enfin, j'ai besoin de vous, on a besoin de vous. Jean, je l'avais pas vu depuis qu'il était tout marmaille, mais c'était comme mon fils. Il faut que vous alliez régler son compte à ce pourri. Moi, quelques années plus tôt, j'y serai allé, mais aujourd'hui... Quant à Laurent, il en a déjà assez vu comme ça. On vous a pris un billet sur le prochain vol pour la Réunion. Sur place, j'ai contacté une vieille amie. Je ne l'ai pas revue depuis très longtemps, mais elle vit toujours au même endroit et je sais qu'elle vous accueillera très bien, et sans poser de question. Je lui ai envoyé une lettre pour la prévenir.

« Monsieur Lecouvreur, il faut que vous nous aidiez ! Pas seulement pour Jean, ces histoires de caméra, ça sent vraiment mauvais, un type qui utilise les châtiments qu'on réserve aux esclaves, c'est le pire de notre histoire qui resurgit. Il faut le retrouver, il faut trouver ce qu'il y a derrière tout ça. Il faut y mettre fin, Monsieur Lecouvreur. »



Chapitre 6

*Et le vent se lève en bourrasque,
l'air se cabre en grande furie,
il empoigne Ilmari le fabre,
le rafle vite en ses rafales
jusqu'aux ombres de Pohjola,
les ténèbres de Sariola.*

« Grand Bassin ou Cap Méchant ? »

*Voici le fabre Ilmarinen,
cahoté, trimé sous le ciel !*

« Ou alors la forêt, comment ils l'appellent déjà ? »

*Il bourlingue aux routes du vent,
par le sillage de la bise,
soleil dessus, lune dessous,
par l'épaule de la Grande Ourse,
jusqu'au plessis de Pohjola,
dans Sariola, devant l'étuve.*

« Je suis perdu, c'est trop dur de se décider ! Dites-moi ce que vous avez choisi. Pour les grands sites, c'est évident. Mais ensuite, on est sûr de rater des lieux essentiels. »

Une vingtaine d'heures après la course folle dans Rungis, la gueule de bois ne passait pas, sa hanche le lançait régulièrement, il n'arrivait pas à trouver une position

un tant soit peu confortable et le pilote du vol Orly-Saint-Denis de la Réunion se croyait à Luna Park. Mais tout cela n'était rien. Il avait fallu qu'on lui colle le passager le plus lourdingue de l'avion.

Ça faisait trois heures qu'il s'agitait dans tous les sens, mû par un soucis extrême. C'était un petit homme à la bedaine proéminente, aux moustaches longues et pointues, au visage rubicond. Il déployait une énergie affairée qui empêchait notre Poulpe de se concentrer sur l'épopée finnoise au texte si torturé que ça lui faisait plus penser à la choucroute aux fruits de mer de chez Gérard qu'à une histoire du début du monde. Il sortait et rangeait ses quatre guides, étalait sa carte à l'échelle 1:100000 jusqu'à déborder largement sur les genoux de son voisin, en profitant pour échanger des sourires gênés avec lui, surlignant, entourant, prenant soudain des notes dans un petit carnet relié, avant de tout barrer, de tenter de gommer le jaune fluorescent de la carte. Mais, plus que tout, cette incarnation de la frénésie touristique semblait animé d'une question cruciale pour sa survie.

« Tout le monde m'avait dit que dix jours c'était trop court, mais je n'avais pas réalisé. Jusqu'au dernier moment, je n'ai pas voulu ouvrir les yeux, je me disais que c'était un leurre. »

Impossible de savoir s'il parlait tout seul ou s'il s'adressait à celui qui partageait, bien malgré lui, son mètre carré d'espace vital. Sans doute un peu des deux.

« Vous savez, j'ai fait la Chine, l'Australie, la Thaïlande, l'Inde du Nord puis celle du Sud (on peut vraiment dire qu'il s'agit de deux pays), le Kenya et la Tanzanie, le Guatemala, le Chili. Mais jamais je n'ai été à ce point confronté au problème : je ne pourrai pas tout faire, je ne pourrai pas tout voir. Je m'étais dit que, vu la taille de l'île, on devait en avoir vite fait le tour. Que nenni ! Il y



a ici, la plus forte concentration de diversité que j'ai été amené à rencontrer. »

Dans tous ses périple, Gabriel avait souvent croisé, plutôt de loin, ce genre de personnage. Leur seul but était de cocher le plus de cases dans leur guide de voyage, de remplir la carte du monde d'un maximum de drapeaux. Ils ne voyageaient que pour les soirées-diapos du retour (diaporama s'entend, même le Poulpe savait que plus personne n'utilisait de diapositives), que pour le bronzage à afficher au bureau, que pour la carte postale avec des fesses en gros plan pour faire rigoler les copains. Il en avait vu tellement, ils incarnaient tout ce que Gabriel détestait. Et pourtant, la fatigue et le reste l'empêchaient de trouver une méchanceté pour lui clouer le bec. Rien ne venait.

« Même en ne passant qu'une demi-heure dans chaque site, en faisant les randonnées au pas de course, on ne peut pas contempler toutes les merveilles. Je les vois d'ici, au retour : « Ah, vous avez été à la Réunion et vous n'avez pas assisté à un combat de coq ? On ne peut pas décemment dire que l'on est allé à la Réunion si l'on n'a pas assisté à un combat de coq. » Je les vois rire et évoquer tel ou tel détail si frappant, telle anecdote si caractéristique, et me montrer à quel point j'ai fait ce voyage pour rien... »

Alors, quand le petit touriste modèle lui fit une proposition : « On fait ça de manière très simple, on se met d'accord sur les sites que chacun va voir et on se retrouve à la fin, on prend une demi-journée pour tout se raconter, dans les moindres détails, on échange nos adresses mail pour pouvoir se demander des précisions par la suite et le tour est joué. On pourrait même prendre un peu plus de temps, une journée par exemple, et associer d'autres gens à l'affaire. Que des gens bien, comme vous et moi, qui vont au cœur des choses, sans se laisser distraire par

l'anecdotique. » Gabriel répondit : « C'est une excellente idée, Monsieur... »

– Capiton, Antoine Capiton, mais vous pouvez m'appeler Toto, comme les copains. Et vous ?

– Contladsus. André Contladsus. C'est une excellente idée, Monsieur Capiton, mais je suis à la Réunion pour un voyage d'affaire. Je doute avoir le temps de me promener.

– Mais vous rigolez, j'espère ? Les voyages d'affaire, c'est une très bonne façon de découvrir un lieu. Au contraire, nos voyages seront d'autant plus différents. »

Aucune autre objection n'était venue à la tête de Gabriel, aucune autre réponse bien sentie qu'il avait toujours en réserve. Il avait tout accepté, pour le faire taire ! Et même comme ça, ça avait encore pris une demi-heure de détails pratiques en tous genres avant que le Poulpe ne réussisse à trouver une quelconque parade pour s'extirper de la sangsue verbale.

Il passa le reste du vol à le fuir, se cachant dans les toilettes, à l'autre bout de l'avion ou dans les bras de Morphée ou du dieu que les grecs utilisaient pour caractériser le sommeil comateux qui suit la cuite, même d'un peu loin.

En descendant de l'avion, « Toto » lui avait remis son numéro de téléphone, la carte de l'hôtel dans lequel il se rendait et lui avait donné un rendez-vous précis.



Chapitre 7

L'avion avait fait quelques ricochets sur le tarmac avant d'aller s'échouer non loin des bâtiments de l'aéroport. Il y avait une époque où on applaudissait le héros qui avait transporté dans les airs une poignée d'humains encore tout tremblants d'avoir violé l'une des lois essentielles de Mère Nature : «Tu ne voleras point». Aujourd'hui, tout ça s'était démocratisé, on s'envoyait en l'air pour un Paris-Orléans, une semaine sous les Tropiques était plus accessible qu'une paire de chaussure et les pilotes n'avaient plus droit à rien : on n'applaudit pas le conducteur du métro quand on arrive à la station ! L'engin n'était pas encore à l'arrêt que tous avaient enfilé sacs à dos, déplié valises à roulettes, enfourné magazines, rangé la marmaille et étaient prêts à râler au moindre signe de retard.

Alors la porte s'était ouverte. La ration d'air frais emmagasinée à Orly et soigneusement entretenue ensuite, renouvelée, rafraîchie et restituée à taux d'humidité et pression constants, jaillit joyeuse dans cette atmosphère nouvelle et laissa entrer à sa place une chaleur humide et légèrement vanillée qui venait souhaiter la bienvenue à toutes les glandes sudoripares. La chemise était immédiatement baptisée d'un extrait de jus d'aisselle.

À peine extirpé du suppositoire volant, à peine descendues les quelques marches qui faisaient quitter le club des espèces se mouvant dans les cieux, la cloche de moiteur s'abattait. Le hammam version plein air. Délicatement, on levait les yeux pour que le paysage époustouflant vous

rappelle que ça valait la peine de jouer la sardine pendant 10 heures. Et là, c'était peut-être la plus grande des escroqueries. Rien ! Du vol qualifié ! Pas de paysage ! On voyait bien la ville et les habitations sur un ou deux kilomètres mais au-delà, un voile de brouillard cachait le décor en attendant le début du premier acte.

C'était troublant. Ce n'était pas la première fois que Gabriel posait le pied sur le petit département d'Outre-Mer du milieu de l'Océan Indien. Il était déjà venu, une quinzaine d'année plus tôt, pour savoir ce qu'on avait pu faire à un vieux copain de son père, un genre de parrain à la sauce anar¹. Et il se rappelait très bien de cette montagne, immense et tronquée, comme un titanesque mur qui se rappelait au visiteur où qu'il se trouve sur l'île. Ce gros nuage qui bouchait la vue en venait presque à faire croire à un minable tour de passe-passe de la gent politique destiné à cacher une illégale mais non moins lucrative vente de ce qui faisait toute la beauté et la richesse de l'île.

Pour le reste, Gabriel avait oublié à quel point le plus dépaysant dans la première rencontre avec la Réunion était la ressemblance avec les lieux qu'il avait quitté une demi-journée plus tôt. Il avait loué une moto dans une agence qui ressemblait trait pour trait à celles qui se trouvaient dans l'aéroport parisien (et peut-être dans tous les aéroports internationaux du monde). Il avait payé avec des billets tirés de la liasse qui avait servi pour le taxi reliant Rungis à l'aéroport.

Le GPS qu'on lui avait fourni avec la moto poursuivait l'œuvre d'indifférenciation en réduisant routes et paysages à leur plus simple expression. Il avait essayé de couper l'insupportable voix électronique mais ses gros



¹-pour plus de détails, (re-)plongez-vous dans G. CHEREL, Tropiques du grand cerf, Baleine, 1997

doigts n'appuyaient jamais au bon endroit sur le minuscule écran, ce fut déjà un miracle qu'il réussisse à programmer la destination.

Il s'était immédiatement retrouvé dans des embouteillages qui n'étaient pas sans rappeler le périphérique. Il avait slalomé entre des voitures de mêmes marques, avec des plaques d'immatriculation qui ne différaient que d'un petit chiffre ou d'un petit dessin, avait franchi les mêmes lignes blanches, passé les mêmes panneaux où seuls les noms apportaient parfois une touche d'exotisme. Et encore, la plupart étaient ceux de saints qui n'avaient rien de très créoles : Saint-Denis, Sainte-Clotilde, Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Benoît !

À Saint-Benoît, le GPS lui avait fait quitter la voie rapide qui faisait le tour de l'île, la RN2, pour s'engager sur la RN3 : Gabriel se crut un instant quelque part du côté de Bobigny. Alors le paysage changeait, on pénétrait dans le lieu-dit *La Confiance*. Il prit ça comme un signe. Peu après, il vit sur le bord de la route quelques champs de canne. À première vue, ça n'avait rien de très impressionnant, comme des genres de roseaux ou de bambous. Mais qui aurait été assez stupide pour planter des roseaux sur de telles superficies ?

Sur les images de la plante, se superposèrent celles de l'histoire de l'île, que lui avait longuement racontée Pedro le Catalan, véritable université populaire à lui tout seul. Un vrai cas d'école de la rapacité du capitalisme ancien modèle. On n'avait pas colonisé cette île, vierge avant l'arrivée des Européens, pour en faire un temple dédié au tourisme sportif et responsable mais pour posséder une terre capable de fournir tout le sucre dont la Frââance raffolait de plus en plus et ne pourrait bientôt plus se passer. Le cinéma intérieur passa sans transition des baronnes

sucrant leur chocolat au fond de la cale d'un navire négrier. Des centaines, des milliers d'esclaves entassés, soit la place de s'asseoir soit celle de s'allonger, mais jamais les deux (qui a dit qu'on avait attendu Ford et Taylor pour réfléchir à la productivité ?). On les raflait ou on les achetait sur les côtes africaines parce que la récolte de la canne était un travail un peu usant pour les pauvres colons.

Un jour, on avait eu du mal à supporter l'idée qu'il fallait que ce sucre qu'on aimait tant prive de pauvres Noirs de leur liberté. On avait aboli l'esclavage, on avait interdit la traite, s'offusquant de ce que des générations avaient osé faire. Mais de là à se passer de sucre, il devait bien y avoir une solution... L'esclavage avait cédé la place à l'engagement. On embauchait sur les côtes indiennes, malgaches et indochinoises toutes sortes de pauvres gens à qui on avait promis la lune, à qui on faisait signer un petit bout de papier pour les mettre dans les champs dans les mêmes conditions que les esclaves qui les avaient précédés. Mais, rien à voir : ils n'étaient pas Africains et ils avaient signé, ils étaient d'accord. La voilà, la glorieuse histoire de l'île, l'origine de ce «métissage sans précédent», de «toutes ces communautés qui vivent dans une telle harmonie sur ce petit rocher de l'Océan Indien».

Et, encore aujourd'hui, si Gabriel avait bien compris les envolées enflammées d'un indépendantiste enragé croisé dans un bar miteux du 20e arrondissement, le capitalisme du XXIe siècle s'accommodait fort bien de ces siècles barbares. C'étaient toujours les mêmes qui dirigeaient. Les gros blancs, les grandes familles industrielles, étaient les descendants des grands esclavagistes, tandis que les ouvriers agricoles, les ouvriers tout court et les contingents de chômeurs étaient souvent descendants des esclaves et des engagés, ou des immigrés, dernier avatar



de cette main-d'œuvre quasi-donnée. Évidemment, tout n'était pas si net, rien n'est jamais aussi net, mais vu de loin, ça y ressemblait bien.

Le paysage rappela notre Poulpe à un peu plus d'attention car, si le guide électronique à la voix nasillarde disait «Continuez tout droit», la route avait attaqué la côte et les côtes n'avaient pas pour habitude de plaisanter à la Réunion. Pour vaincre la montagne, il fallait faire des bords, comme sur un bateau à voile vent debout, on avait un peu l'impression d'enfiler les lacets d'une botte militaire à dix-huit trous.

Pour pimenter la chose, au bout de quelques virages, on pénétrait dans le brouillard. Il était si épais qu'on aurait cru pouvoir l'ingurgiter, le mâcher, l'avalier et être rassasié pour la soirée. Tout le décor s'était fait la malle, jusqu'à la ligne blanche, pourtant continue sur toute la montée, qui jouait à se planquer pour resurgir subitement au détour d'une épingle à cheveux. Il ne manquait que les turbulences pour être certain qu'il était retourné dans l'avion. Gabriel faisait ce qu'il pouvait pour survivre, d'autant que les locaux ne semblaient pas s'être aperçus qu'ils traversaient une purée de pois digne d'une marmite auvergnate.

Enfin, au sommet, la révélation : le brouillard transpercé cédait la place au soleil et, avec lui, au paysage dans toute sa majesté. À droite, le Piton des Neiges, point culminant de l'île, comme un vieux sage taiseux qui scrutait le moindre mouvement avec sévérité. À gauche, le Piton de la Fournaise, le volcan, toujours prêt à cracher, comme un jeune nerveux qui pouvait sauter au visage de n'importe qui au moindre mot de travers. Et, entre les deux, la Plaine des Cafres : de l'herbe bien verte, des vaches et des maisons en bois. Le Poulpe avait dû arrêter la bécane et

se frotter les yeux plusieurs fois avant d'accepter la réalité. Il y avait un goût d'image retouchée par un amateur, un vallon suisse perdu entre le Mont Olympe et la bouche des Enfers.

La voix digitale l'avait alors suavement tiré de sa stupefaction : « Tournez à droite à 300 mètres. » Il s'était glissé entre les chalets dans ce qu'on aurait pu aisément pu faire passer pour une banlieue américaine : les maisons, les petits jardins soignés, la voiture garée devant, le chien. Une observation un peu plus attentive laissait néanmoins surgir quelques détails détonnant : de larges plaques de rouille, une épave oubliée, un pied de zamal, l'herbe locale. Si l'on était dans une banlieue américaine, c'était après la crise de *subprimes*.

Un peu à l'écart, une petite bicoque, des planches peintes en rouge brique, un toit en tôle et un jardin luxuriant. « Vous êtes arrivés à destination. » La petite propriété aurait fait une belle carte postale mais il en émanait une chaleur qui dépassait l'aspect propre, une petite touche de folie qui aurait inquiété le plus courageux des nains de jardins, un je-ne-sais-quoi qui accrochait le regard et donnait envie de rencontrer l'occupant des lieux. Voilà donc à quoi ressemblait la nouvelle tanière de l'Octopode, la maison de cette « amie » qui pouvait l'héberger.



Chapitre 8

« Comment ça, tu pouvais pas refuser ? Tu me prends pour une quiche lorraine ? Je veux rien savoir, rien entendre de tes excuses. Je te prépare une soirée d'enfer pour ton anniversaire, un programme sexuel au quart de poil, un mois que je travaille dessus, et toi, tu bandes mou ! Tu crois que j'ai que ça à faire. Maintenant tu disparais, à cause d'une de tes affaires à la noix. Je te préviens, Gabriel, ici, il y a pas d'acquis sociaux. T'as intérêt à préparer ton retour et à bosser dur si tu veux pas te voir définitivement remplacé dans mon cœur et dans mon cul par l'un des ouvriers qui refont la plomberie du salon de coiffure. Au moins eux, ils savent faire plaisir aux dames ! »

Évidemment, elle avait conclu sa tirade en raccrochant. Le Poulpe s'y attendait, comme il s'attendait à ne pas plaquer plus d'une quinzaine de mots dans les sept minutes vingt-deux de communication. Il reposa le combiné sur l'antique téléphone à cadran, trônant au milieu d'un chef-d'œuvre de napperon au crochet et rendit son sourire à Marysa, son hôtesse.

« Des difficultés ?

– Oh, rien de très extraordinaire, ça devrait s'arranger.

– Ça n'avait pas l'air si simple à vous entendre, vous devriez prendre ça un peu plus au sérieux. Mais je suis sûre que votre séjour ici va vous amener quelque solution.
» Nouveau sourire.

Elle commençait un peu à le gonfler celle-là ! Elle

n'était pas obligée de rester là à le regarder pendant toute la durée de son appel.

Elle devait avoir tout juste la soixantaine, une petite bonne femme rayonnante, il n'y avait pas d'autre mot. Elle était habillée très simplement, d'une ample et longue robe rouge et jaune, sa chevelure courte et crépue était entièrement dévorée par la grisaille mais sa peau, entre caramel et chocolat n'était traversée que de quelques rides.

Elle l'avait accueilli avec le sourire. Elle lui avait préparé une petite chambre douillette qui lui rappelait d'une certaine manière celle de Chéryl, en imaginant la moutoute rose remplacée par de la feuille de cocotier tressée et les animaux en peluche par des petits personnages en coquillage. Ça faisait moins adolescent mais tout aussi kitsch. Elle lui avait préparé un repas délicieux, à la manière créole, viande mijotée, riz et haricots rouges. En le regardant manger, elle lui avait raconté ce qu'elle savait de sa venue, c'est à dire à peu près rien, avant d'ajouter que ça ne posait absolument aucun problème, qu'elle lui faisait confiance et qu'elle n'avait aucune envie d'en savoir plus. Elle ne s'épanchait pas beaucoup et n'avait livré aucune information sur sa vie, sa famille, ses activités, et comme ce n'était pas non plus le genre du Poulpe, il était resté entre eux comme un grand point d'interrogation qu'ils avaient l'air de savourer en connaisseurs l'un comme l'autre.

Le plus surprenant était ce qui émanait d'elle. À chacun de ses sourires, Gabriel avait l'impression de reprendre des forces, de se ressourcer, une qualité fort utile. Depuis qu'il l'avait rencontrée, il ne voyait pas d'autre possibilité : s'en remettre entièrement à elle. Il avait appris à se méfier de ce genre d'impression. Il passerait ses prochains coups de fils de la cabine en face.



« Alors, quel est votre programme ? Vous savez qu'il y a beaucoup de choses à voir chez nous. Même ceux qui y passent un an disent qu'ils n'ont pas réussi à faire le tour d'une île pourtant pas immense. » Ça semblait être un proverbe local. « Si vous avez besoin d'un conseil, vous pouvez compter sur moi ! » Gabriel avait éludé, il n'avait pas envie de passer sa matinée avec cette femme-là, aussi rayonnante soit-elle.

Cela dit, sa question était la bonne. Il n'avait pas de piste pour retrouver ce Tintin, pas de point de départ à fouiller. Il était peut-être parti un peu vite à l'autre bout du monde. Les indices étaient à chercher du côté du marché de Rungis et des lieux du crime. Il s'était bêtement laissé emporter par l'urgence des billets d'avion réservés. Une erreur de débutant. Peut-être que le *Kalevala* avait un paragraphe là-dessus ? Il verrait plus tard.

De sa première venue dans l'île, il avait conservé le souvenir d'une femme, une journaliste. Dans l'avion, il avait essayé de faire revenir son nom, mais plus il cherchait, plus ce qui montait à son esprit était la douceur de ses cuisses (pourquoi un tel détail ?) et le plaisir de quelques étreintes sauvages. Il s'était finalement souvenu qu'elle se nommait Isabelle Lafleur grâce à un jeu de mot qu'il avait imaginé à l'époque : il y a de la fleur au balcon ! C'était stupide, mais ça le faisait encore rire aujourd'hui.

Il s'était dit que ce serait un bon premier contact, qu'elle aurait sans doute des informations par son canard et que sinon, il y aurait peut-être d'autres liens à renouer. Il avait gardé d'elle et des moments passés ensemble un très bon souvenir.

Sa trace n'était pas évidente à retrouver. Elle ne travaillait plus à Réunion Magazine, ni dans aucun des

autres journaux locaux. Aucune existence dans les bot-tins ou les services de renseignements téléphoniques. Il avait fouillé sa mémoire dans tous les sens avant d'en extirper le souvenir d'un club de boxe locale où elle s'entraînait régulièrement, il était même parvenu à en faire remonter le nom, Kan Villèle, Association Kan Villèle. Cette fois, l'annuaire s'était montré plus docile et lui avait donné une adresse qu'il avait immédiatement fait ingurgiter à son gépéesse.

Le chemin était en gros celui qui l'avait amené depuis l'aéroport, mais en sens inverse. Le vallon perdu entre Enfers et Olympe, les lacets de la botte militaire, les champs de canne, *La Confiance* et le défilé des saints. Il fallait ensuite grimper au-dessus de Saint-Denis, la capitale de l'île. La salle de boxe était sur l'un des fameux «hauts».

Pour faire simple, les habitants à la Réunion vivaient soit dans les villes qui avaient dévoré la plupart des espaces plats des bords de mer, soit dans les hauts, sur les hauteurs à flanc de montagnes. Certains villages pouvaient s'y étaler sur des kilomètres et sur un dénivelé de plusieurs centaines de mètres. C'était, à l'origine, le lieu des esclaves «marrons», ceux qui avaient fui les plantations et des Yab, les petits blancs, les simples colons qui pratiquaient les cultures vivrières.

Bref, les hauts abritaient le petit peuple de l'île. Aujourd'hui, les choses avaient légèrement changé car ces hauteurs offraient un calme, une fraîcheur et une vue que les citadins ne pouvaient ignorer, et elles avaient une certaine tendance à se transformer en banlieues résidentielles ou en colonies d'habitations secondaires. Il n'en restait pas moins qu'on y parlait plus kreyol qu'en



ville, que le rhum et le zamal y faisaient plus de ravages que chez les citadins et que le Zoreil, le débarqué de la métropole, qui y traînait, pouvait avoir du mal à supporter les regards qui s'accrochaient à lui.

Gabriel, avec sa peau rosée, son short et sa casquette des «chantiers navals de Saint-Nazaire en lutte» ne passait pas inaperçu. Mais il fit comme s'il ne s'apercevait pas de cette grappe d'yeux accrochés à sa personne. La salle était un peu à l'écart du village. Il fallait passer les maisons cossues du centre (le moindre village a ses notables), les petites villas mignonnettes, les simples cases portant les traces des améliorations de plusieurs générations pour enfin déboucher sur un terrain vague où les herbes folles signalaient une activité humaine peu intense.

Les lieux étaient visiblement abandonnés depuis un bon moment. C'était Clovis, ce parrain exilé dont la mort l'avait poussé la première fois à visiter ce petit bout du monde, qui avait été à l'origine de l'ouverture de cette salle et de la redécouverte du sport de combat réunionnais, le moringue, une sorte de capoeira. Il était visiblement passé de mode. La porte n'était plus retenue que par un mince bout de métal qui avait résisté à l'attaque de la rouille. À l'intérieur, on devinait un reste de ring où poussaient les mauvaises herbes, alimentées en eau et en lumière par plusieurs trous dans le toit. Les graffitis, les canettes vides et les préservatifs usagés indiquaient que l'endroit s'était trouvé de nouvelles fonctions.

Gabriel était prêt à repartir quand un vieux rasta l'accosta pour une petite pièce. Le Poulpe n'est pas donneur d'une manière générale, mais quelque chose dans le visage du clochard le retint. L'étincelle surgit. C'était un des

boxeurs qu'il avait rencontrés lors de sa précédente venue. Aucun doute là-dessus. Les quinze années passées lui étaient tombées dessus comme un siècle. Gabriel, l'espace d'un instant, le revit tel qu'il était à leur première rencontre, petit mais athlétique, avec de larges épaules et un regard incisif. Aujourd'hui, comme une publicité pour un quelconque produit amaigrissant qu'on aurait prise à l'envers, la comparaison était violente : le gras s'était incrusté partout où on lui avait laissé un peu de place, d'énormes dreadlocks avaient poussé, l'alcool avait coupé ses joues et son nez, et son regard languissait à longueur de journées dans un monde ouaté.

Le Poulpe lui serra la main, évoqua quelques souvenirs. L'autre, embrumé par l'alcool et l'herbe, était prêt à se rappeler tout ce qu'on voulait pour un coup à boire. Direction la gargote du coin. Une petite baraque en bois semblait les attendre au bout du chemin. À l'intérieur, une toute petite salle, séparée en deux par un comptoir en bois. D'un côté, trois tabourets hauts en planches mal taillées avec, sur l'un d'eux, un homme endormi, la tête posée sur le comptoir. De l'autre côté, le taulier au teint cireux dont le regard glissa à peine sur eux et, derrière lui, une étagère où s'empilaient deux gros bocaux pleins d'un liquide ambré où flottaient des formes improbables. Sans un mot échangé, deux verres jaillirent, un bocal fut ouvert, une louche y plongea et remplit les verres. Il était assez clair qu'on ne servait pas de bière ici.

Le rhum était sacrément arrangé, mais difficile de dire avec quoi. Il était plutôt doux au premier abord, avec un goût très fruité, mais dès qu'il descendait dans la gorge, il vous faisait sentir ses 55° bien tassés. Gabriel faisait des fouilles archéologiques intenses dans les profondeurs de son cerveau (quinze ans quand même !) pour y trouver de quoi tirer son compagnon de beuverie de sa torpeur. Au



troisième petit verre, une lueur perça enfin dans l'œil vitreux. « Le Poulpe, le type qui fait tout péter ! »

La face s'était illuminée d'un sourire et les mots s'étaient mis à couler. D'étranger plein aux as qu'il fallait presser pour en tirer un max, Gabriel était devenu le vieux copain, disparu depuis trop longtemps. Ils avaient joué une variante des violons de la nostalgie, s'étaient tombés dans les bras. Ils avaient évoqué Clovis, ses idéaux, son énergie. Quand Gabriel avait raconté que c'était en glissant un bâton de dynamite dans l'urne funéraire du vieil anarchiste qu'il avait réussi à faire sauter la baraque du mercenaire John Lebelge, l'exécuteur officieux de petits travaux bien pourris de la République, ils avaient tous deux explosé de rire et bu un coup à la santé de Clovis¹. Puis ils étaient passés à Isabelle, cette panthère qui levait si bien la jambe qu'elle en avait mis plus d'un au tapis. L'ancien boxeur n'avait pas pu lui apprendre grand chose, mais il lui avait fourni une adresse.

Une fois le bon vieux temps écumé, les phrases s'étaient faites plus courtes, plus rares, avant que l'ex-boxeur ne s'affale sur le comptoir et ne rejoigne le client qui les avait précédés au royaume des rêves étherés.

-1-pour plus de détails, (re-)plongez-vous dans G. CHEREL, Tropiques du grand cerf, Baleine, 1997

Chapitre 9

L'adresse n'était pas la bonne, mais grâce à un concierge que quelques billets avaient rendu loquace, à une voisine qui voulait bien parler si on écoutait les kilomètres de ragots qu'elle avait à débiter, à un passant particulièrement zélé qui lui avait expliqué le chemin, le Poulpe avait finalement trouvé.

Il avait à nouveau traversé toute l'île, (les saints, *La Confiance*, les champs de canne...) pour se retrouver non loin de son logis dans une bourgade énigmatiquement nommée «Le Tampon». Elle n'était que pentes, pas une seule rue parallèle au niveau de la mer, c'était le cauchemar des joueurs de ballons en tous genres, des fêtards en fin de soirée et des mamies à la hanche douloureuse. Elle semblait avoir été construite comme une ode (ou un défi) aux lois de Newton. Pour le reste, elle avait tout d'une petite ville assoupie de province, pour autant que le terme de province eût un sens sur cette île. Contrastant singulièrement avec le dénivelé, tout y était petit. Petites maisons, petits immeubles, petits commerces, petites rues, petites affaires et petits HLM dans petit quartier petitement sensible.

Il pénétra sur une large esplanade où avaient poussé de chétifs immeubles. Il laissa la moto au pied de l'un d'eux sous le panneau «interdiction de stationner». Il n'y avait pas de mal à se faire un petit plaisir en violant amicalement une loi imbécile. Il se heurta à l'habituel «Ascenseur



en panne», grimpa à pied les sept étages et sonna à la sixième porte. Une porte grise, portant petit judas et numéro 706.

Un adolescent au front recouvert d'une acné suintante et au tee-shirt vantant les mérites d'un quelconque groupe de métal hurlant en frappant des guitares saturées lui ouvrit la porte.

« Qu'est-ce tu veux, trouduc ?

– Je voudrais voir Isabelle Lafleur.

– Elle est pas là pour les trouduc dans ton genre.

– Qui est là, mon lapin ? dit une voix un peu plus loin dans l'appartement

– Écoute-moi le lapin, tu me laisses passer et tu retournes jouer avec tes lego Metallica ou je t'accroches au porte-manteau et je te montre comment un trouduc dans mon genre sait manier le punching-ball. » L'argument fit effet, le boutonneux s'effaça en murmurant une insulte dénuée de toute créativité. Quelques pas plus loin, se tenait la mère, quelques années en plus, mais toujours aussi charmante.

Elle resta sceptique quand il se présenta, comme si elle s'attendait depuis longtemps déjà à ce que quelqu'un vienne la trouver en usurpant l'identité poulpesque. Il dut aligner force souvenirs et détails, en plongeant dans le plus intime pour qu'elle accepte enfin de le reconnaître.

« Gabriel Lecouvreur ! Si je m'attendais à te revoir un jour... Je t'offre une bière ? Si je me souviens bien, tu ne bois rien d'autre. »

Elle avait gardé un bon souvenir de lui et voulut tout savoir de ce qui lui était arrivé depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Il essaya, tant bien que mal, de la contenter, raconta rapidement une ou deux aventures qu'il avait tra-

versées, avant de conclure : « Bref, je suis toujours le même, je bois de la bière, je lis *Le Parisien* et j'aime remuer la merde quand elle a tendance à se déposer au fond. Et toi ? D'après ce que j'ai compris, c'est fini le journalisme.

– Fini le journalisme, tu peux le dire ! Dès que tu deviens mère, dans ce pays de phalocrates, t'intéresses plus personne. Et si t'es mère célibataire, ils prennent même plus la peine de voiler leurs propositions dégueulasses. Bon, j'ai trouvé un bon job dans un supermarché du coin. Au moins le patron est réglo, mais c'est pas l'éclate. » C'est seulement à ce moment-là qu'il remarqua qu'elle avait vieilli. Elle était toujours belle, très belle, mais il y avait comme une fatigue dans ses mots, dans ses gestes, elle avait perdu une bonne part de cette énergie qui lui avait tant plu la première fois. Elle continua un moment sa diatribe contre toute une série de petits machos minables, avant de s'interrompre brutalement :

« Mais assez parlé de moi, il faut que tu fasses la connaissance de Loïc, même si vous vous êtes déjà croisés, me semble-t-il. Loïc, viens voir ton père ! »

Gabriel arrosa la moquette de la gorgée de bière qu'il venait de glisser dans sa bouche.

« Son père ?

– Oh excuse-moi, j'ai oublié de te dire. Tu te souviens peut-être de nos nuits torrides. En partant, tu m'as laissé un petit souvenir. Je n'ai pas voulu m'en débarrasser, mais je n'ai pas voulu t'ennuyer non plus. T'inquiètes pas, je ne veux rien de toi, si je l'ai gardé, c'est pour moi et c'est sans toi, alors ce n'est pas maintenant que je vais réclamer quoi que ce soit. C'est juste bien que tu le rencontres. Loïc, tu vois, c'est lui, Gabriel, je t'en ai parlé.

– Putain, c'est toi le connard qui a engrossé ma mère et



s'est barré sans une adresse, sans un téléphone, sans jamais envoyer un signe de vie ni le moindre centime. Je vais te labourer la face à coups de batte de base-ball ! » Le charmant enfant lui sauta à la figure, les poings en avant. En le maîtrisant, Gabriel sentit monter en lui une angoisse d'autant plus grande qu'il reconnaissait dans certains de ses gestes, dans certaines de ses attitudes, l'adolescent qu'il avait été. Mais la frayeur passa vite. Ce n'était pas son fils. Le Poulpe n'a pas d'enfant. Elle pouvait l'avoir eu avec n'importe qui, même si l'âge correspondait à peu près. Si ses souvenirs ne le trahissait pas, elle avait un autre amant à l'époque de sa première venue et Gabriel avait utilisé, comme toujours dans ce genre de cas, une capote. Non ce n'était pas son fils ! Il le repoussa d'un geste sec : « Allez gamin, laisse les grands discuter !

– Gamin, tu vas voir ! » Loïc sortit de l'appartement en claquant la porte.

Gabriel le regarda disparaître et sentit les doutes s'éloigner. Elle croyait ce qu'elle voulait, ce n'était pas son enfant. Cette affaire réglée, il embraya sur la suite.

« Bon, je suis à la recherche d'un type, un dénommé Tintin, un Noir, pas très grand, qui n'a qu'une seule oreille. Ça te dit quelque chose ?

– Je me disais bien que tu n'étais pas venu juste pour revoir mes yeux. Dommage, j'avais presque réussi à y croire. Écoute, je sais pas trop, Gabriel, je suis plus du tout dans le milieu. Au supermarché, on entend des choses, mais quand même moins que dans les locaux de *Réunion Magazine*.

– Je débarque un peu rapidement de métropole, j'ai pas d'autre information. Tu sais pas à qui je pourrais m'adresser ?

– Attends un instant, ça me rappelle quelque chose. Sur *Radio Freedom*, tu sais la radio où les gens viennent passer des coups de gueules toute la journée, j'ai entendu parler d'un pasteur, dans un des quartiers chauds, qui ferait des malheurs, avec des prêches à l'Américaine et qui n'aurait qu'une oreille. Je ne sais pas si ça peut avoir un lien, mais je suis sûre que je peux parler à un ou deux anciens collègues, ils me doivent bien ça. Je me renseigne et je te rappelle. C'est quoi ton portable ?

– Jamais de portable ! C'est moi qui t'appelle. Et, une dernière chose, je m'appelle Van Pulpen, Theo Van Pulpen, journaliste au *Soir*, à Bruxelles. »

Ça lui avait fait du bien de ressortir ce vieux pseudonyme. Il était tombé par hasard sur la vieille carte de presse que lui avait, bien des années auparavant, concocté Pedro, son faussaire préféré et, à défaut d'avoir pu se ravitailler chez lui en identités fraîches, celle-là ferait bien l'affaire. Mieux, il pouvait presque sentir couler dans ses veines le sang jeune et vigoureux de cet avatar conservé bien au chaud dans les placards de sa mémoire.

Au moment de partir, Gabriel avait senti l'excitation monter dans la tête d'Isabelle à l'idée de quitter, au moins un peu, le monde du supermarché, pour se plonger dans une enquête, comme à la belle époque. Il était content de l'avoir retrouvée, mis à part cette histoire complètement invraisemblable d'enfant. Il était aussi un peu triste de voir ce qu'elle était devenue, il avait rêvé qu'elle soit restée cette journaliste d'investigation dénonçant les pourris.

En descendant l'escalier, il sentit une odeur acre. Une fumée épaisse le cueillit dans le hall. Face à l'entrée de l'immeuble, la Suzuki de location brûlait et une douzaine de marmots contemplaient le feu de joie avec de grands



cris d'enthousiasme, tandis que le GPS répétait en boucle « Je n'ai pas compris, veuillez indiquer à nouveau votre destination. Je n'ai pas compris... »

« Alors, t'as vu de quoi c'est capable un gamin, trouduc? Et ça c'est qu'un avertissement. Maintenant, tu vas remonter dans un avion et disparaître du paysage. Et si je te revois roder autour de ma mère, c'est fini pour toi. » Et pour appuyer ses dires, il dégaina une machette presque aussi grande que lui. Le Poulpe sentit l'énervement monter en lui en même temps qu'un certain amusement. Il n'avait pas froid aux yeux, ce petit-là. Puis il réalisa que les gentils enfants qui entouraient son pseudo-fils, sans être beaucoup plus vieux, n'en étaient pas moins équipés, d'une barre de fer, d'une batte de *base-ball* ou de toute autre arme de rue et qu'ils avaient l'air bien déterminés à faire monter le taux de délinquance, voire de criminalité, dans cette partie de l'île.

« Tu évites la fessée déculottée, mais tu ne perds rien pour attendre, bambin ! » Il battit en retraite en prenant bien soin de surveiller ses arrières.

Gabriel découvrit les joies des transports publics de l'île. 2h45 lui furent nécessaires pour regagner ses tendres pénates quand une dizaine de minutes aurait suffi en moto, heureusement qu'il avait de la lecture. Au logis, personne. Gabriel fit un tour à la «boutique chinois», l'épicerie locale et se délecta de sa spécialité, le sandwich bouchon gratiné ketchup, une merveille de gastronomie, avant de plonger dans le sommeil et sa douce réalité, laissant glisser de ses mains l'épopée finnoise :

*Alors Lemminkä le cœur fol,
Kauko, le beau cœur lointain*

*façonne en chevaux ses soucis,
en hongres noirs tous ses chagrins,
des mauvais jours il fait les mors,
la selle avec la haine lourde.*

*Il enfourche la bonne échine,
coupe grasse, belle monture,
et s'en départ à grands chaplis
avec Tiera, son compère.*



Chapitre 10

Laurent Lignard descendait l'avenue Ledru-Rollin comme un écureuil part à la découverte du monde. Tout l'impressionnait, tout lui semblait source de danger potentiel et il préparait, à chaque pas qu'il faisait, un nouveau plan d'évacuation pour tous les pièges qui ne pouvaient manquer de le menacer.

C'était la première fois qu'il s'aventurait seul dans Paris. Jeune adulte grandi en banlieue, il se méfiait de la capitale qui était pour lui un lieu magique, magnifique mais dont les règles lui échappaient. Elle avait beau se situer à moins de 10 kilomètres, il s'y était très peu rendu durant les vingt premières années de son existence. Il n'avait aucune raison de s'y rendre. Ses centres d'intérêt tournaient plus autour du centre commercial Belle Épine que du centre Georges Pompidou et, si le RER l'avait quelques fois porté jusqu'au cœur de la ville, il n'était jamais sorti de l'enceinte réconfortante du Forum des Halles. Le reste était le grand inconnu revêtu de tous les fantasmes dont son imagination le parait en se basant sur quelques histoires qu'il avait entendues raconter et qui étaient déjà assez éloignées du récit scientifique.

Il y avait partout des gens, des poussettes, des vélos, des scooters, des motos, des voitures, des fourgonnettes et des camions, sans doute en plus grande quantité que dans son Chevilly-Larue natal, mais tout cela n'avait rien d'extraordinaire. Les drogués, les balles perdues, les violeurs d'enfants, les policiers corrompus, les chômeurs assoiffés

de sang, les recruteurs de sectes sanguinaires, les ravisseurs de jeunes filles pour la traite des blanches et les hordes de skinheads sous crack devaient avoir été planqués pour ne pas trop l'effrayer lors de sa première sortie, seul et sans défense, dans la jungle de la capitale.

C'était aussi la première fois qu'il affrontait seul un monde d'adultes, d'argent, de trafics obscurs. Il se sentait l'âme du justicier solitaire qui aurait séché toutes les sessions de formation à sa rude mission. Quelques relents pourris avaient flotté jusqu'à lui et, il avait beau refuser de se voir comme le poissonnier que son père voulait qu'il devienne, il savait que ce genre d'odeur n'est jamais bon signe chez un marchand de produits de la mer.

C'est quand Raymond Fontaine avait dit au Poulpe qu'il était membre des services de sécurité du Marché que Laurent avait tiqué. Il n'avait pas osé le contredire (il n'avait même rien osé dire du tout) mais il savait bien que son rôle était de négocier, avec diverses enseignes de la Marée, pour plusieurs pêcheries exotiques. Pourquoi ce petit mensonge ? Raymond avait tenté de se justifier par toute une tirade embrouillée sur ce que le Poulpe devait découvrir par lui-même pour que son enquête puisse suivre son cours sans l'amener sur de fausses pistes. Plus il s'expliquait, plus il était clair qu'il ne disait pas la vérité. S'il avait menti sur ce point précis, pourquoi pas sur le reste ?

Toutes ces interrogations l'avaient poussé à franchir l'interdit qui l'habitait depuis plusieurs mois : il avait parlé à son père. Depuis le reportage du journal de 13h, depuis l'interdiction paternelle de remettre les pieds sur la piste de danse, Laurent n'avait pas trouvé de meilleure vengeance, il niait l'existence de son géniteur. Il ne lui adressait plus la parole, il ne répondait plus aux paroles paternelles ou en usant d'un intermédiaire, il ne croisait

plus ses yeux et s'efforçait, autant que possible quand on vit sous le même toit, de ne même plus laisser glisser son regard sur la moindre parcelle patriarcale. Il avait plutôt bien réussi et la rogne que cela provoquait dépassait toutes ses espérances.

C'était comme ça qu'il s'était rapproché de Fontaine. Le Réunionnais l'avait soutenu, avait plusieurs fois pris parti pour lui contre son père. Et quand une violente engueulade à la suite de la tête tranchée et de la fresque amputée avait provoqué la rupture entre les deux hommes encore si proches peu de temps auparavant, Laurent s'était naturellement rangé du côté de Raymond. Maintenant qu'il se mettait à douter de son père adoptif, il était normal qu'il revienne vers son père naturel.

Il avait été reçu ! De l'ironie, des mots mordants, des cris, mais quand il avait enfin pu expliquer ce pourquoi il était là, quand le père avait enfin pris le temps de l'écouter, toute sa hargne s'était détournée sur l'ancien ami : « Qu'est-ce qu'il raconte ? Pour qui il se prend ? Je ne sais pas pourquoi il a fait venir ce type mais il l'a bien baratiné. Le Tintin dont il parle, il le connaît très bien, il me l'a présenté puis il a fait l'intermédiaire entre nous pour que je puisse vendre la légine sur le marché. À cette époque-là, il était pas question de couper des têtes. C'est aussi Raymond qui m'a amené la cargaison qui venait de ce Jean puis c'est encore lui qui est venu me dire que la tête tranchée, c'était un avertissement à mon attention et à celle des autres marchands. J'ai du mal à comprendre à quel jeu il joue mais je suis sûr d'une chose, il ment à tout le monde. Et ton Lecouvreur, je sais pas qui c'est mais à mon avis, il court droit dans des ennuis plus gros que lui. T'es en partie responsable de ça, il faut que tu trouves un moyen de le prévenir ! »

Voilà pourquoi il descendait l'avenue Ledru-Rollin avec l'impression d'être le personnage secondaire prêt à être sacrifié d'un feuilleton à suspens destiné à être diffusé en deuxième partie de soirée sur une quelconque sous-chaîne d'un bouquet gratuit. Sa seule arme, la seule bouée à laquelle se raccrocher était un livre, un ouvrage plutôt mince intitulé «Guère épais», numéro 217 chez les éditions Baleine, dans la série Le Poulpe. Il l'avait piqué dans la bibliothèque de Fontaine lors d'un moment d'inattention. Il l'avait pris au hasard dans la série et l'avait arpenté en quête d'indices pour prévenir le héros céphalopode.

Il avait naturellement trouvé, dans les premières pages, le repaire parisien de Gabriel, *Au pied de porc à la Sainte-Scolasse*, et grâce à quelques recherches sur le ouébe, il avait dégotté l'adresse. Il était maintenant face à la devanture et sentait tous ses os palpiter, toutes ses veines s'entrechoquer. Il allait prendre une grande inspiration, il paraît que c'est comme ça qu'il faut faire, quand la porte s'était ouverte sur un vieux bougon que Laurent avait immédiatement identifié au Gérard du petit livre pas rouge qu'il serrait dans sa main moite.

« Ça fait un quart d'heure que tu reluques ma devanture. Entre ou va faire un tour ailleurs, sinon le chaland va croire que j'ai ouvert une succursale du musée Grévin ! »

Laurent s'avança, bredouilla des excuses, réussit à surpasser son bégaiement pour commander un demi et, l'ayant descendu d'une traite, pu s'embourber dans des explications aussi confuses qu'incohérentes. Mais quand Maria, la femme de Gérard, qui enlevait la poussière sur un coucou suisse refusant obstinément tout retour dans la petite maison de bois qui lui avait été assignée, quand Maria entendit le nom de Gabriel au milieu de la macédoine bien garnie qui sortait de la bouche du jeune



homme, elle s'approcha, l'assit à une table et usa de toute sa chaleur catalane pour le calmer, le mettre à l'aise et réintroduire un peu d'ordre dans sa pensée.

Le puzzle commença à devenir figuratif. Gérard disparut dans son arrière boutique et en ressortit avec les trois morceaux du poulpe de polycarbonate qui avaient survécu à l'affrontement avec Gabriel, ainsi que le mot qui y avait été attaché. Laurent suspendit sa logorrhée, un sourire grinçant traversa son visage. Il regarda l'ouvrage qu'il tenait toujours si serré dans sa main que certaines particules colorées de la couverture avaient quitté le carton pour la peau du jeune homme. Ces gens qu'il avait trouvés à l'intérieur étaient bien ceux qui étaient en face de lui et ils connaissaient ce Poulpe qu'il avait vu à la Marée et dans la maison de Raymond. Tout cela était réel. Ces gens qui ne le connaissaient pas allaient l'aider.

Il reprit ses esprits et son discours au commencement. Il fut bien plus clair face à un auditoire qui s'était agrandi de tous les habitués du bistrot. Et quand Chéryl entra, on ne pouvait pas ne pas la prévenir, et qu'il se lança à nouveau dans son récit, le texte était rodé comme un monologue final chez Tchekhov.

« Si personne ne jamais comment joindre Gabriel, on trouve toujours moyen de lui faire passer un message quand il le faut, tu verra ! » avait prophétisé la blonde coiffeuse aux doigts de rose vernis.

Chapitre II

Isabelle était passée chercher Gabriel avec sa petite twingo légèrement défraîchie. Il avait calé ses tentacules dans le crapaud à roulette de Monsieur Renault. Bizarrement, malgré l'étroitesse de l'habitacle, c'était un véhicule qui lui convenait plutôt, comme s'il avait été moulé autour d'un octopode.

« Je suis vraiment désolée pour ce qui s'est passé hier, j'ai mis un peu de temps à m'en rendre compte. Je t'ai couru après mais tu avais déjà disparu. Ils ne t'ont pas fait mal ?

- Non, mais ils ont de drôles de jeux les bambins de ton quartier !

- Ils sont pas comme ça d'habitude, je te promets, de vrais petits angelots. Ils aident les vieilles à monter leurs courses, ils disent toujours bonjour, ils feraient pas de mal à un moucheron...

- À un moucheron, peut-être pas, mais je te garantis qu'hier, c'était pas des câlins qu'ils réclamaient.

- C'est Loïc, ton retour, ça lui fait quelque chose, il l'exprime comme il peut. Tu sais, ça n'est pas facile, pour un garçon de son âge, de témoigner ouvertement de son amour pour son père.

- Holà, que l'on soit bien clair. Cet enfant n'est pas mon fils. Je baise toujours avec capote pour éviter ce genre de surprise, sans parler du SIDA et autres gentillessexuellement transmissibles. Et quand bien même, tu l'as fait tout seul, c'est ton enfant pas le mien. On est pas dans un



mauvais feuilleton, il n'y a pas de fils caché, je ne veux plus entendre parler de ça.

- Comme tu veux, je pensais que tu voudrais savoir. Les hommes sont comme ça en général. Ils font les durs, mais dès qu'ils se découvrent une progéniture, ils fondent. Tu n'es peut-être pas un homme, juste un mollusque solitaire...

- Tu ne m'auras pas à ce petit jeu-là, Isabelle, les enfants, c'est pas dans mon code génétique. Allez, raconte-moi plutôt où on va. »

L'ex-journaliste avait bien travaillé. En faisant jouer ses relations, elle avait appris qu'un pasteur qui se faisait appeler père Ratangamono essayait d'implanter sur l'île une église protestante basée sur le prêche et les scènes de transe ou d'exorcisme, à la mode américaine. D'après les sources, c'était plutôt un succès. Il y avait foule pour l'écouter et il avait réussi à obtenir une salle de quartier plutôt imposante. Certains disaient qu'il jouait un peu le rôle de prêtre-éducateur de rue et réussissait à dialoguer avec ceux que tout le corps social réunionnais avaient laissés tomber. D'autres affirmaient que, pour un homme d'Église, il était plutôt porté sur les plaisirs de la chair et que plusieurs scandales auraient pu le mettre à terre, s'ils n'avaient pas été étouffés.

Il s'était installé dans le Chaudron, un quartier qui aimait faire parler de lui dans la rubrique des faits divers. L'île n'était pas toujours aussi tendre et sympathique que les publicités touristiques voulaient le laisser croire. La poignée de barres d'immeubles s'était faite connaître en métropole dans les années 90 suite à de violentes émeutes qui faisaient, encore aujourd'hui, la fierté des jeunes qui y zoniaient et, à peine un mois plus tôt, on avait remis le couvert, voitures brûlées, magasins incendiés, policiers

blessés, jeunes interpellés, une vraie petite banlieue sous les tropiques.

Pour s'y rendre depuis le gîte quasi-savoyard de Gabriel, toujours le même chemin, vallon-botte-canne-confiance-saints, jusqu'à l'aéroport. Là, un petit rond point, un grand boulevard et on entrait dans la ville par le petit bout de la lorgnette.

La petite cité n'avait rien à envier à celles de la périphérie parisienne, mais avec la chaleur, elles avaient plus un air des quartiers nord de Marseille. La même ambiance y régnait : des enfants jouant au bas des tours, des adolescents à l'air hostile par principe, des adultes allant et venant, des courses, de l'école, du travail, de la gargote et de tout ce qui peut occuper la journée d'un adulte.

Isabelle avait contacté Simone, une ancienne informaticienne de la grande époque qui lui donnait toujours des nouvelles fraîches du quartier, ravie de pouvoir caqueter pour plusieurs milliers de personnes. Après toutes ces années, Simone était heureuse d'être à nouveau en piste, au moins autant qu'Isabelle. Quand elle avait appris qu'un journaliste de la Métropole venait pour la rencontrer, elle avait fait les choses en grand. Elle avait passé la matinée à se préparer, à cuisiner, à ranger, à nettoyer, à rendre son appartement digne d'un plateau télévisé. Quand on y pénétrait, on avait un choc, le contraste avec les parties communes de l'immeuble était si fort ! Elle avait ensuite invité ses meilleures amies, prenant un malin plaisir à ce que celles qui ne l'étaient pas soient au courant de la disgrâce dont elles faisaient l'objet. À l'arrivée des invités, à l'heure prévue pourtant, tout le monde patientait depuis presque une demi-journée.

« Entrez, Monsieur Panpoulpeune, si vous saviez quel honneur ce sera pour moi d'avoir ma photo en couverture de *Paris Match* !



– Van Pulpen, madame, c’est Van Pulpen, et je travaille pour *Le Soir*, en Belgique. Merci pour votre accueil. »

Gabriel fut installé dans un fauteuil digne d’un président à vie et entouré de cette cour de dames où paraissait Simone. Il ne se sentait pas très à l’aise et laissait Isabelle guider la conversation. Les palabres firent qu’on ne put aborder le sujet qu’au bout d’une bonne heure et uniquement sous la forme d’un panégyrique. Le pasteur avait ramené la spiritualité dans le Chaudron, qui ne s’adonnait plus jusque là qu’à des pratiques païennes ou superstitieuses. Il avait réussi à toucher l’âme de tout un chacun, à faire renaître l’espoir qui avait abandonné leurs cœurs. Il avait tendu la main à ces jeunes si violents et il avait su le faire si bien que ceux-ci l’avait acceptée. Il avait fait baisser les violences, les crimes et les trafics de drogue. On aurait pu résumer tous ces discours en lui attribuant directement le prix Nobel de la paix. Gabriel était ressorti sans en avoir placé une, écoeuré de petits gâteaux (pour les refuser, il aurait eu besoin d’un avocat spécialisé dans la convention de Genève), et sans en savoir beaucoup plus.

Isabelle commençait à retrouver les réflexes du journalisme, elle avait pêché des noms qui lui permettraient de rebondir, elle avait presque le titre de son article, même si le contenu ne suivait pas encore tout à fait. Elle n’avait pas vu passer grand chose sur le pasteur dans les quotidiens. Si elle arrivait à glisser l’article à l’un de ses anciens rédacteurs, s’il était intéressé, si elle parvenait à lui faire miroiter un angle d’attaque pour transformer l’article en reportage, si...

Sur la twingo étaient échoués une quinzaine de grands costauds qui les regardaient s’approcher. Enracinés devant la portière, le mâle alpha ne semblait pas disposé à céder le passage, il fit goûter à Gabriel toute la subtilité des arômes de son haleine :

« Ici, tout le monde m’appelle Terminator et voici mes droïdes. » Ce surnom fit sourire Le Poulpe, grand amateur d’identités fabriquées. Il lui semblait particulièrement révélateur du personnage. Un robot dopé à la gonflette de nanar futuriste des années 90 évoquait autant la peur viscérale de la moindre utilisation de sa cervelle que le jeune loulou agressif qui avait vieilli sans s’en rendre compte et sentait monter la concurrence de corps plus souples et plus forts que le sien.

« On a un petit message pour toi, ne cherche pas trop du côté du pasteur, tu pourrais rencontrer quelques difficultés et ton journal serait sans doute un peu déçu de te voir revenir en plusieurs morceaux. » Ses aboiements pathétiques étaient presque touchants et Gabriel aurait bien aimé lui envoyer son poing dans la figure pour lui offrir le plaisir d’une bonne baston de plus-tout-jeunes mais ça risquait d’être plutôt contre-productif. Il était obligé de se contenter des mots pour fraterniser :

« Monsieur le laquais, vous direz à Monseigneur que je n’ai pas peur d’un freluquet qui se fait appeler Tintin et qui, derrière son masque de respectabilité, ne peut pas s’empêcher de jouer les caïds. » Gabriel sourit en voyant les yeux s’agrandir, c’était trop facile. « Monsieur Chienchien a envie de mordre ? J’ai bien noté que vous étiez bien plus nombreux que nous mais je vous déconseille de toucher à un seul de mes cheveux sans en avoir dit un mot à votre patron, parce que je pense que chaque dent que je perdrais vous coûterait un membre. Ciao mon petit Milou ! »

Gabriel s’installa sur le siège conducteur, sans répondre au regard étonné d’Isabelle, lui prit les clés et s’offrit le luxe de faire un petit coucou et d’envoyer un baiser au gros dur, dont la fureur monta encore d’un cran, s’il y en avait encore à ce niveau-là.



Il roula cinq minutes d'un air parfaitement assuré, avant qu'Isabelle n'éclate de rire. « Tu vas où comme ça ? droit sur les hauts de Sainte-Clotilde ? On va grimper pendant une demi-heure pour finir dans une impasse. Arrête-toi là et rend-moi le volant. Ta sortie est terminée. Ne t'inquiètes pas, monsieur gros bras est loin déjà, il ne verra pas que tu te fais conduire par une femme. » Gabriel ne dit rien, s'ancra sur le bas-côté et abandonna la place du conducteur. Il ne retrouva le sourire quand elle lui claqua la cuisse du plat de la main : « Allez, gros gorille à huit pattes, viens à la maison, je t'offre un verre ! »

Chapitre 12

Le petit ensemble résidentiel où vivait Isabelle évoqua à Gabriel une mâchoire de pirate : quelques dents perdues dans une trop grande bouche. Quelques petits immeubles sur une esplanade conçue pour accueillir un campus. L'architecte avait dû la rêver comme un lieu de vie où petits et grands pourraient partager des instants de bonheur simple dans une vie parfois difficile. Ou alors, il avait juste un peu trop bu le jour où il avait tracé le plan. De vie, il n'y avait que quelques deux roues abandonnés d'une génération qui replongeait le Poulpe dans son adolescence.

Sur le perron de l'immeuble était installé Loïc, savourant une chinoiserie sucrée. « Langet ton monmon, Lamoukat, j't'avais dit de pas toucher à ma mère ! J'vais être obligé de te faire mal.

- Loïc, tu cesses immédiatement avec ce langage. Je vois qui je veux comme je veux, c'est toi mon fils et pas l'inverse ! avait répliqué la sus-nommée.

- Tu vois qui tu veux et quand tu veux, mais pas celui-là, Maman, rentre immédiatement à la maison et ne t'occupes pas de ça.

- Eh gamin, là t'en fait un peu trop. On ne parle pas à sa mère comme ça », dit le Poulpe qui aimait parfois entendre résonner dans sa bouche des sentences de vieux con. « Je vais te montrer ! » Il se précipita sur l'adolescent. Mais celui-ci était rapide et notre Poulpe avait quelque peu perdu de son agilité ces derniers temps.



Loïc se tint hors de portée et siffla, une longue modulation. Un sifflement lui répondit, de l'autre bout de l'esplanade, plus court et répété. Un autre se fit entendre d'un dernier étage. Un gamin, dix ans, pas plus, passa sa tête par la fenêtre. Les sifflements se multiplièrent, d'une grande variété, faisant naître un peu de jungle amazonienne dans le béton réunionnais. Des adolescents apparurent au pied des immeubles, brandissant les armes qu'ils lui avaient présentées la veille.

Loïc récupéra une batte et s'approcha du Poulpe avec un sourire de défi. Isabelle voulut dire quelque chose, mais Gabriel l'arrêta. Il venait de se jouer d'une bande bien plus dangereuse que celle-là, c'était pas des enfants qui allaient l'impressionner. Profitant de ses techniques de combat de rue assimilées durant plusieurs décennies, il sut s'approcher de son fils et lui mettre une gifle avant que l'autre n'ait pu faire quoi que ce soit. « Ça suffit maintenant, tu rentres à la maison ! Et pas d'histoire, sinon... »

Il fut interrompu dans son exhortation pourtant bien inspirée par une barre de fer qui, venue de derrière, venait de rencontrer l'une des proéminences postérieures de son crâne. Il voulut répliquer, mais il en fut empêché par un coup de batte qui lui imprima une bonne douleur dans le bras. Il vit s'avancer un troisième larron avec une longue lame dans la main. Son instinct le fit reculer et profiter d'une brèche dans le rempart que lui opposait la petite troupe.

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? » hurla Isabelle « Ça va pas bien ? Les garçons, arrêtez ça tout de suite ! Loïc, rentre immédiatement à la maison !... » Si un ou deux des plus petits hésitèrent, regardant successivement la maman, la proie et la bande, les autres ne l'entendirent même pas, la fureur de Loïc les animait, le groupe leur donnait l'énergie, cet adulte méritait leurs coups, ils allaient lui faire sentir.

Gabriel avait maintenant un nuage de gamins s'approchant de lui. Il battit en retraite, mais il eut soudain des doutes sur sa condition physique. Il repéra une mobylette abandonnée. Il sauta dessus dans un mouvement digne d'un western et réussit à la faire démarrer au moment où un quelconque objet contondant venait percuter la roue arrière. L'engin tangua, mais notre as du guidon réussit à se rétablir et à prendre de la distance. Heureusement que le vol de véhicules en tous genres était chez lui de l'ordre du réflexe.

Il traversa l'esplanade aussi rapidement que le permettait le moteur à deux temps. En rejoignant la rue, il s'arrêta pour jeter un œil derrière lui. Tout était calme, la horde sauvage semblait volatilisée. Il entendit alors comme le bruit d'un gros moustique, puis d'un autre, puis d'une dizaine d'autres et vit bientôt apparaître la bande, juchée sur des véhicules du même type que le sien. Gabriel choisit de ne pas les attendre. Il embraya d'une rue à une autre, prenant le seul chemin qu'il connaissait, celui qui menait à la voie rapide.



La circulation était dense et agressive. Au milieu des véhicules, la mobylette peinait à se maintenir à bonne vitesse. Il ne resterait pas grand chose d'un engin comme le sien si l'une des voitures qui le dépassaient en klaxonnant ne le voyait pas dans le jour finissant et ne déboîtait pas assez vite. Mais il n'était pas seul, derrière lui l'essaim faisait comme un mur qui le protégeait, des voitures du moins. Sur la voie rapide, ce n'était pas la technique qui comptait, mais la puissance du véhicule. Certains membres de la bande semblaient avoir un peu mieux trafiqué leurs bécanes et se mirent à gagner du terrain sur Gabriel. L'un d'eux arriva à sa hauteur avec un grand sourire et une grande machette. En freinant brutalement et en

se rabattant, il réussit à l'envoyer dans le décor. Un coup de pied le sauva d'un deuxième et le troisième trouva plus judicieux de se laisser rejoindre par le peloton.

Le Poulpe regarda en arrière. Il ne s'en était pas trop mal tiré. Alors seulement, il réalisa qu'il jouait à Ben-Hur avec des gosses et qu'ils pouvaient bien y rester. Il prit la première sortie qu'il trouva et embraya dans la campagne. Ça se mit à monter d'un coup, comme s'ils n'avaient fait des routes que pour monter et descendre à la Réunion. Dans la côte, la vitesse de la mobylette n'eut bientôt plus rien à envier à celle d'un bon coureur, puis d'un bon marcheur, avant de refuser tout bonnement d'aller plus loin.

Gabriel abandonna son véhicule sur le bord de la route et plongea dans une bananeraie puis dans un épais maquis. Il courut un petit moment dans des buissons épineux, sortes d'ajoncs qui se disputèrent le privilège de lui transpercer la couenne, avant de s'arrêter net.

On avait fait une incision géante dans le paysage, comme un coup de machette dans le flanc de montagne. Le sol dévalait d'un coup en pente raide et caillouteuse une cinquantaine de mètres avant de former comme le lit d'un fleuve énorme mais sans eau. Au fond du gouffre, de gros rochers s'étaient étalés comme des cailloux dans une rivière. Une ravine. C'était bien le lit d'une rivière mais qui ne se remplissait que lors des colossales pluies des cyclones et des tempêtes tropicales.

Le Poulpe avait suspendu son élan au dernier moment, quelques pierres avaient dévalé toute la pente en rebondissant plusieurs fois, comme pour lui donner un goût de ce qu'il avait évité de justesse. Il souffla un coup puis descendit précautionneusement jusqu'à trouver une cache entre roc et broussaille. Il s'y terra du mieux qu'il put. Juste à temps. Il entendit ses poursuivants arriver en haut du gouffre, chercher, pester, se laisser glisser dans la ravi-

ne. L'un d'entre eux, en dérapant, se retint du pied sur le buisson où se cachait Gabriel, enfonçant plusieurs longues épines dans la jambe du Poulpe. Pour ne pas laisser échapper un hurlement, il serra si fort les dents qu'elles en grincèrent. Mais le bruit ne fut pas suffisant pour alerter les poursuivants. Il fouillèrent encore un peu et abandonnèrent. Il put alors entendre la voix de Loïc : « Je te retrouverais ! Lamoukat ! Et je te tuerais pour cette gifle que tu m'as donnée ! »

Ce n'était pas exactement le genre de soirée qu'il avait rêvé, il avait abandonné Isabelle et l'espoir d'une nuit torride sous les tropiques. Maintenant, il ne pensait plus qu'à son lit avec vue sur les chef-d'œuvres en crustacés. Pour la bagatelle, on verrait plus tard.

4h15. C'est le temps qu'il lui fallut pour regagner la maison de son hôtesse, Marysa. Le deux roues avait été récupéré par la troupe. Le temps de trouver quelqu'un pour lui indiquer l'arrêt de bus, de le rejoindre, de s'apercevoir que le service était terminé, d'en chercher un autre, de se tromper entre Saint-Paul et Saint-Pierre, de se tromper à nouveau parce que le nom des rues l'agaçait (à ce stade, qu'est-ce qui ne l'aurait pas agacé ?), de finalement tomber dessus par hasard, d'attendre, de prendre le bus, de descendre, d'en attendre un autre, de descendre au mauvais endroit, de marcher et d'arriver enfin à la petite maison. 4h15. Après son rodéo de la fin de journée, il arriva épuisé.

La porte était fermée, mais on lui avait indiqué où trouver les clés. Il aurait pu s'écrouler directement, mais il avait toujours les longues épines incrustées dans sa jambe. Il avait essayé de les ôter, elles s'étaient cassées. Et Gabriel n'était pas du genre à s'endormir avec des épines plantées où que ce soit, chacun ses délicatesses...



Il partit donc en quête d'une pince à épiler. Après avoir vainement fouillé la cuisine, la salle de bain et le salon, il se retrouva devant la porte de la chambre de Marysa. Il n'avait aucune envie de fouiller dans ses affaires mais il ne pouvait pas conserver ces épines dans sa chair. Il ouvrit la porte. Il chercha l'interrupteur et ne le trouva pas. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité, il réalisa qu'elle n'était pas totale, il y avait de toutes petites bougies qui éclairaient vaguement.

Il fit quelques pas dans la pièce, mais il se sentit pris d'une impression étrange. Sur un mur, une grande bibliothèque. Les quelques titres qu'il parvint à déchiffrer ne lui dirent rien. Sur les autres murs, d'autres étagères portant des bibelots, mais qui prenaient, dans cette lumière, l'aspect d'instruments de rituels antiques. Il s'avança encore un peu, les épines et la pince lui étaient sorties de la tête. Il trouva le lit. Il s'immobilisa. Sur le lit, il y avait une femme qui dormait paisiblement. Son corps était magnifique, le drap qui le recouvrait ne servant qu'à mettre un peu plus en valeur ses formes, il resta de longues minutes plongé dans la contemplation. Il porta son regard sur le visage. Il était si doux, si rayonnant.

Si rayonnant ? Il le regarda plus précisément et ce fut pour constater que c'était celui de Marysa. Il faillit crier. Il alla jusqu'à ouvrir la bouche, mais se retint de crainte de briser l'instant. Il recula, d'un pas, de deux, quand une main surgit de sous les draps et attrapa la sienne.

Chapitre 13

« ...car la parole du Seigneur a de tout temps été trahie. Dès la venue de son fils sur la terre, ses mots ont été déformés par tous ceux qui les ont rapportés. Le temps et la distance n'ont fait qu'accroître cette défiguration. Tout a été pris de travers, tout a été malaxé, écrasé, trituré, peinturluré, enrobé, énucléé, sali, blanchi, vomé, poli, enlaidi, et la religion de libération est devenue une religion de domination.

- C'est vrai !

- Chacun connaît toutes les fins douteuses pour lesquelles on a emprunté son nom afin de commettre les pires atrocités, les pires abominations, les pires péchés. Mais ils sont peu nombreux ceux qui savent que le Christ était Noir, qu'il venait avant tout pour annoncer au Monde que le peuple Noir est le réel peuple élu du Seigneur, pour que chacun accepte cette réalité et porte sur le trône de Rome celui qui mérite de s'y trouver... »

Gabriel était assis dans une église, si on pouvait donner ce nom à la salle de quartier aménagée pour l'occasion, il écoutait le fameux pasteur. Tintin. Il n'était vraiment pas très grand et plutôt malingre. Sa voix était criarde, à la limite du supportable. Sa figure était ronde, presque juvénile et Gabriel n'eût d'un coup aucune difficulté à imaginer qu'on ait pu le comparer au reporter de bande dessinée. La couleur de peau n'était pas la même, il manquait une oreille et une houppette et pourtant, c'était tout Tintin.



Le public comprenait toute sorte de gens, des hommes, des femmes, des riches, des pauvres, des enfants, des jeunes, des adultes, des vieux, mais tous étaient noirs de peau. Tous étaient bien habillés. Tous écoutaient avec une fervente attention et, de temps en temps, l'un des fidèles lançait une interjection pour approuver ce qui était dit.

Le Poulpe faisait un peu tâche dans le décor, avec sa peau rosée et sa casquette, toujours la même, chantiers navals de Saint-Nazaire en lutte. Tous les regards le lui avaient fait sentir, mais il avait fait celui qui ne voyait rien et personne n'avait rien osé lui dire.

« ...est proche ! Regardez trembler le monde, les tours s'effondrent, ses grands prêtres se donnent la mort, le peuple du monde entier gronde, à l'unisson avec la terre qui fait s'écrouler les édifices de la vanité plus facilement que des feuilles emportées par le vent. Ils parlent du grand Krach qui agite les bourses. J'entends surtout le grand Crac qui déchire le ciel, j'entends le Tout Puissant, si longtemps magnanime, qui s'impatiente et décide que tout cela a été trop loin !... »

Son art de la parole était étonnant. Il savait vous emporter. Il rythmait son récit pour capter l'attention de la foule. Les accélérations mettaient en relief les mots sur lesquels il s'attardait, ceux qu'il martelaient pour vous les incruster au fond du cerveau. Il avait l'art des silences qu'il savourait avec jubilation. Ses petits yeux fouillaient la foule à la recherche du regard perdu dans ses pensées. Quand il en trouvait un, il le ferrait et tirait pour le ramener dans le fil de son discours. Impossible de résister.

« ...le stupre et la fornication. Voyez comme la débauche nous entoure, comme le Démon règne en maître sur toute la surface de notre petite planète. Tout ça n'a qu'assez duré et le Très-Haut, malgré son infinie patience, est lassé de tant de stupidité du genre humain.

– Oui, tout ça n'a qu'assez duré !

– Un nouveau déluge est proche. Je ne vous inviterai pas à le hâter, à prendre les armes pour faire tomber les puissants, parce que ce n'est pas mon rôle de ministre de la Foi, parce que la religion d'amour n'aurait jamais pu appeler aux armes sans se trahir elle-même, mais surtout parce que cela ne servirait à rien. La puissance du Seigneur est incommensurable et rien ne pourra la contraindre, la retenir ou même la retarder. »

Malgré tout l'art de Tintin, le Poulpe avait du mal à se concentrer. Il était assis à côté de cette Marysa. Il avait du mal à faire le lien entre celle qu'il voyait et celle avec laquelle il avait passé une nuit mémorable, comme le début d'une nouvelle ère, comme la révélation d'un monde dont il ne soupçonnait même pas l'existence, malgré toute la science de Chéryl, malgré toutes ses conquêtes diverses et variées. Voilà qu'il devenait un peu emphatique... Il se sentait comme un adolescent et il avait encore du mal à saisir toute l'ampleur de cette petite bonne femme, qui se tenait bien droite sur le banc, dont il pouvait sentir la cuisse contre sa cuisse. Il avait pourtant passé l'âge de ces bêtises.

Au matin, elle l'avait encore surpris. Il était entré dans la cuisine et, quand il l'avait vue, il avait rougi. Oui, le Poulpe, rougi ! Ça, Gérard aurait bien rigolé. Puis il avait été gêné, n'osant pas aborder ce qui s'était passé cette nuit-là, de peur de réaliser qu'il n'avait fait qu'un rêve. C'est elle qui l'avait sorti de là, en lui demandant ce qu'il cherchait à la Réunion. Lui, désarmé, il avait tout déballé. Tout. Mais où était passée sa prudence de vieux baroudeur, son côté taiseux qui faisait craquer les minettes ?

« ...c'est préparer ce Nouveau Monde. Car, si vous faites partie des justes, et je suis persuadé que vous en faites partie, même si vous avez parfois l'impression de n'avoir



pas agi de la meilleure des manières ; si vous faites partie des justes, le Très-Haut le verra et il vous mettra dans l'arche. Il ne laissera pas les siens sur le bord, Sa bonté est aussi infinie que Sa colère. Si vous faites partie des justes, vous serez épargnés. Alors viendra le temps de construire un monde nouveau, une Jérusalem terrestre, à l'image de la Céleste, et non pas à l'image de cette ville qui porte aujourd'hui le nom sacré et qui est dévorée par la Guerre, la pire de toute, la guerre au nom de Dieu. »

« Ton Tintin, je le connais. C'est bien ton pasteur. Mais il n'a rien du Malgache que le nom qu'il a pris voudrait faire croire. Il s'appelle Rémi Makota. Il a grandi dans le centre bourgeois de Saint-Denis. À l'époque, j'y étais institutrice, je l'ai eu comme élève. Petit, chétif et très renfermé. Dès ce temps-là, il lui manquait une oreille, ce qui en a fait une cible idéale pour les moqueries de tous ces petits camarades. Ce sont eux qui l'ont nommé Tintin, à cause de la bande dessinée *L'oreille cassée*. On ne peut pas dire qu'il ait eu une enfance heureuse. Après, je l'ai perdu de vue, mais de loin en loin, j'ai eu des nouvelles. Il aurait disparu de l'île à la fin de son adolescence, pour réparaître quelques années plus tard en pasteur. Il a pris ses quartiers au Chaudron pour y propager sa foi nouvelle. Je crois que c'est son jour d'office, tu veux qu'on aille voir ? »

« ...Ne croyez pas ce qui est écrit dans ce livre qu'ils ont baptisés Bible, tout n'y est que mensonge. Pour entendre la voix du Seigneur, il faut la faire monter en vous, et la laisser sortir pour que chacun puisse en profiter. Le Seigneur utilise ses justes pour délivrer Sa parole. Il ne faut pas croire l'écrit, il est le tombeau de la vérité, les déformations s'y sont accumulées siècles après siècles, il faut laisser Ses mots surgir ! Il faut... »

Gabriel, qui se demandait encore comment il allait pou-

voir revenir dans le quartier après son petit accrochage de la veille, n'eut soudain plus de doute. Avec Marysa, il ne craignait rien, avec elle il était au-dessus de tout. Avec elle, il avait pris le bus qui était arrivé en même temps qu'eux à l'arrêt, les avait déposés pour leur correspondance environ une minute douze avant que le bus suivant n'arrive. De siège en siège, des passagers s'étaient mis à chanter. Une autre vision des transports en commun ! Avec elle, quand il vit la bande de gros bras du pasteur, il se sentit plein de tendresse pour eux et ne put laisser échapper un mot à l'adresse de leur chef : « Hello Milou ! » Il vit à quel point l'autre prenait sur lui pour répondre entre ses dents : « Bonjour, Zoreil Casse-Pied, tu souris mais je te promets que, si je mets la main sur toi ailleurs qu'ici, je te fais goûter à notre spécialité, le civet de zourit ! » C'est Marysa qui lui avait offert la traduction : en créole, zourit, c'est le poulpe.

Une rumeur dans le fond de la salle interrompit les pensées de Gabriel. Il réalisa que le pasteur avait suspendu son discours. De son banc, un homme avait glissé au sol, où il fut pris de spasmes, une bave écumante monta à ses lèvres et des sons inintelligibles sortirent de sa bouche. « Ne le laissez pas au sol, il peut se faire mal, amenez-le ici, c'est son corps que le Seigneur a choisi d'emprunter aujourd'hui ! » Quatre costauds s'emparèrent avec difficultés du possédé, l'amenèrent jusqu'à l'autel (en l'occurrence une table recouverte d'un tissu noir), où ils l'allongèrent. Les spasmes et les gargouillis continuèrent pendant plusieurs minutes alors que s'installa un lourd silence relayé peu à peu par des psalmodies chuchotées. Apparemment, ce n'était pas la première fois que ça arrivait, personne n'était vraiment étonné et tous savaient ce qu'ils avaient à faire.

Au milieu du hachis de sons qui sortaient de la gorge de



l'élus, se distinguèrent quelques mots : « Trahison... Crrr... Déformé... Vendu... Vendu nos âmes au diable... Vendu nos âmes au Diable... Les feux... Brûler... La parole brûle avec le Diable dans l'enfer de Babylone... Le Blanc... Vendu... » Ce furent des hurlements qui achevèrent la prophétie alors que les prières de tous les autres étaient montées d'un cran. Tout se passait comme s'ils avaient pris modèle sur de mauvaises séries B pour construire leur cérémonie. Un dernier cri secoua le corps, avant qu'il ne retombât inerte.

« Mes frères, je crois que c'est très clair. Nous avons été trahi, ou nous allons l'être ! Il y a un Blanc dans cette salle, vous l'avez tous remarqué ! Vous l'avez peut-être déjà croisé dans le quartier ces jours-ci. J'ai entendu parler de lui. Il paraît que c'est un journaliste. Il est là pour dénaturer notre parole. Vous verrez, dans son journal, il nous fera passer pour une secte. Il laissera penser que j'abuse de votre crédulité. Je ne suis même pas sûr qu'il soit journaliste, peut-être ses intentions sont-elles pires encore... »

Il ne termina pas sa phrase. À côté de Gabriel, Marysa, dont le visage s'était refermé, avait levé un doigt en regardant fermement le pasteur, ce qui eut pour effet immédiat de modérer son discours. « Mais comme je l'ai dit, nous ne sommes pas ici pour parler d'une quelconque vengeance, le Seigneur s'en chargera, nous n'avons pas le besoin de remplacer Son bras. Monsieur, il ne vous sera rien fait, mais je crois que vous en avez suffisamment vu, et je pense qu'il est maintenant temps pour que vous partiez. »

Étrangement, ce fut aussi ce que pensa Gabriel. Il se leva et sortit avec un dernier regard pour Marysa. Elle ne le regardait pas. Elle fixait un par un toutes les ouailles du pasteur et, par ce regard, empêchait la moindre réaction.

Cette femme-là était une sorcière !

Une fois à l'extérieur, Gabriel préféra ne pas trop flâner. Les bons petits soldats du pasteur n'allaient pas tarder à rappliquer, malgré les belles paroles prononcées et, cette fois-ci, il doutait de trouver les mots qui sauraient leur clouer le bec. Au moment où il se mit à courir, il entendit une voix qui l'appelait : « Par ici ! » Une main l'agrippa et le tira dans l'un des nombreux halls, lui fit grimper les étages d'une cage d'escalier qui sentait la pisse froide, déboucha sur un palier et le guida jusqu'à un appartement. C'est seulement quand le Poulpe le vit ouvrir la porte qu'il réalisa que son sauveur n'avait pas plus de dix ans. De l'autre côté de la porte, une femme les attendait.



Chapitre 14

« Il faut que vous nous aidiez, Monsieur Granvoulpène. Ils nous ont tout pris. Ils m'ont pris William, maintenant ils vont m'enlever Ryan, c'est certain. Vous pouvez pas laissez faire ça. Vous pouvez pas laissez faire ça !

- Calmez-vous madame. D'abord, mon nom est Van Pulpen et, avant de savoir si je peux vous vous aider d'une manière ou d'une autre, il faut que vous m'expliquiez ce qui vous arrive. »

L'intérieur était réduit au strict minimum : une table, une chaise, un grand lit et de petits tas de vêtements. Au-dessus du lit, la photo légèrement flou d'un jeune homme, collée à même le mur. La mère et le fils étaient assis sur le lit et avaient laissé la chaise à Gabriel. Une porte ouverte laissait apercevoir la cuisine, qui faisait sans doute aussi office de salle de bain, où trônait un gros butagaz et dans un coin, un robinet et un seau.

« Vous avez raison, vous avez raison. Mais vous savez, j'étais sûre que vous arriveriez un jour. J'ai tellement prié Bon Dieu et Saint Expedit pour vous voir arriver un jour. J'imaginai pas qu'ils m'enverraient un Zoreil. Les Zoreils en ont rien à faire de nous, normalement. Tout ce qu'ils veulent c'est qu'on pointe au bon endroit. Et même les mieux intentionnés, ils viennent que pour ça. Mais je vous ennuie, c'est pas pour ça que vous êtes là. Je vais tout vous dire.

- D'accord, mais calmez-vous, prenez votre temps, je vous écouterai jusqu'au bout, même si je dois rester toute la nuit. Vous m'avez tiré d'un bon guépier, je ne vais pas vous fausser compagnie comme ça.

- Oui, bon, je m'appelle Thérèse Hoarau. Là, c'est mon fils Ryan et sur la photo, c'est William. On n'a jamais eu grand chose, surtout depuis que le père des garçons est parti, mais on s'en est toujours bien sorti, et honnêtement. Bon, William, il a peut-être fait deux trois choses à droite à gauche, mais je pouvais pas être tout le temps sur son dos. Vous savez comment c'est, les jeunes ? » Quand elle prononça le prénom de son aîné disparu, Thérèse Hoarau ne put s'empêcher de regarder son plus jeune, assis à côté d'elle. Ryan ne regardait que Gabriel, avec un air drôlement fermé pour sa dizaine d'année. Et quand sa mère suspendait son récit, il lui jetait un coup d'œil rapide pour qu'elle continue.

« Et puis le pasteur Ratangamono est arrivé. Personne ne le connaissait. Il a commencé à parler, comme ça, dans la rue. Il disait des choses vraies. Qu'on avait souffert et que c'était pas normal. Que c'était toujours nous sur qui on tapait, depuis des siècles et des siècles. Que ça ne pouvait pas durer. Que ça n'allait pas durer. Parce que Notre Seigneur Jésus Christ, il veille sur nous, il nous laisse pas tomber. Il disait tout ça. Il y avait beaucoup de gens dans le quartier qui étaient d'accord, qui l'écoutaient. Quand il parlait, c'était foule. Même dans les jeunes mauvais genre qui traînent, il y en avait qui l'écoutaient. Ce n'était pas le premier à dire ça, mais il le disait tellement bien.

« Mon fils William, ça lui passait au-dessus de la tête tout ça. Ce qui l'intéressait, c'était la musique, il disait qu'il voulait devenir chanteur. Et puis les filles ! Ah ça, les filles, il y avait pas grand chose qui pouvait l'en détourner. Il découchait souvent. Mais je savais que c'était toujours quelqu'un de bien et de correct. Il faut bien que nos jeunes découvrent la vie, non ?

« Voilà qu'un jour, il rentre et il n'a plus que le pasteur à la bouche. Le pasteur ceci, le pasteur là. Il veut plus s'ar-



rêter. J'étais un peu surprise. Il dit que le pasteur a une grande œuvre à leur faire accomplir, qu'il va sans doute partir un peu longtemps, mais qu'il reviendra. Et qu'il enverra des lettres.

– Une œuvre ? Il vous a dit de quoi il s'agissait ?

– Non, il est resté très vague, il disait que ça devait rester secret mais, qu'en temps voulu, je saurai et que je serai fier de lui. J'ai pensé à un genre de colonie, de camp, pour faire de bonnes œuvres. Je sais pas comment ils appellent ça mais vous voyez ce que je veux dire ? On racontait que le pasteur s'occupait des jeunes qui traînaient qu'il les remettait dans la voie du Seigneur. Ce qui m'étonnait, c'était de voir mon William aussi enthousiaste pour une œuvre de charité. J'avais un peu peur, je voulais pas qu'il parte. Mais c'était le révérend Ratangamono, on croyait tous ce qu'il disait.

« Un soir, William me dit «c'est bon Maman, c'est pour ce soir, je pars». Il nous embrasse. J'ai pas pu m'empêcher de pleurer, même s'il m'avait interdit. J'ai pas pu m'empêcher. » Une larme roula sur sa joue, un coup d'œil à la photo.

« Il est parti. Et depuis, plus rien. Dès le début, je me suis inquiétée. C'est le rôle d'une mère, non ? J'ai été voir le pasteur pour lui demander. Mais il m'a dit qu'il avait jamais rencontré mon fils, que je devais faire erreur, qu'il connaissait Ryan, il l'avait déjà vu avec moi à l'office, mais William, ça lui disait rien. Il disait aussi qu'une œuvre, il ne voyait pas de quoi je voulais parler.

« C'était le pasteur, j'ai cru qu'il avait raison, que William m'avait raconté n'importe quoi, même si ça m'étonnait de lui. J'ai été à la police. Ils m'ont gentiment dit que s'il avait fait une fugue, ils allaient prendre la déposition, mais qu'il y avait peu de chance de le retrouver.

– Attendez, ça faisait combien de temps qu'il avait disparu à ce moment-là ?

– Je ne sais pas, cinq jours, peut-être une semaine ?

– Et ils vous ont dit qu'il y avait peu de chances de le retrouver ? Ils vous ont un peu informé des recherches, on en a parlé dans les journaux ?

– Rien du tout. Je suis presque certaine qu'ils ont jeté leurs notes juste après que je suis partie, ils le protègent le pasteur. Mais à ce moment-là, je ne savais rien de tout ça.

« Des jours, des semaines, des mois sans nouvelle. Là, j'ai découvert d'autres mères qui étaient dans le même cas que moi. Leurs enfants, disparus. Mais j'ai appris aussi qu'il y en avait encore bien plus qui étaient partis. Que ceux auxquels on s'en prenait d'abord, c'était les enfants de l'institut, et ceux qui traînaient dans la rue. C'était eux que le pasteur recrutait, pour les emmener on sait pas où, faire on sait pas quoi. Ce qui est sûr, c'est qu'aucun n'est revenu. Non, c'est pas vrai, pas aucun. Il y en a cinq ou six qui sont revenus. Mais ceux-là, c'étaient des voyous pires que tout. Pour eux, la famille, elle existait plus du tout, même à leur mère, ils refusaient de parler. Et eux, ils racontaient aux autres qu'ils étaient allés au pays de la liberté, que là-bas, tout était possible. Ils en disaient pas plus, juste que c'était secret, qu'il fallait suivre le révérend jusqu'au bout, qu'il fallait être initié.

– Celui qui se fait appeler Terminator par exemple ?

– Oui, et quelques autres du même genre. Quand j'ai découvert les autres mères, j'ai voulu aller avec elles voir le pasteur, mais elles voulaient pas, elles avaient peur. Je comprenais pas pourquoi, à ce moment-là, je croyais qu'il y avait un malentendu. J'y suis retournée seule. Il m'a reçu méchamment, le pasteur, je l'avais jamais vu comme ça. Son visage se déformait comme quand il évoquait le



diable dans ses sermons. Il m'a dit qu'il n'en avait rien à faire de mon fils et que je n'avais plus intérêt à l'embêter avec ça. Je suis retourné à la police. Je leur ai parlé de tous les disparus. Alors c'est un chef qui m'a emmené dans son bureau et il m'a dit de pas trop embêter le pasteur, parce que c'était moi qui risquais d'avoir des ennuis. Il a marqué mon nom et mon adresse sur un papier et ça m'a pas rassuré, ça m'a fait peur.

« J'ai voulu voir les journalistes, mais personne n'était intéressé par ce que je disais. Il y en a juste un, un jour, qui est venu. Il voulait tout savoir en détail, il prenait des notes. Il disait tout le temps «ça colle, ça colle». Il est revenu trois fois me voir et puis il est mort dans un accident de voiture, sur la corniche. Une grosse pierre qui lui est tombé dessus. Ça arrive toujours, alors personne a cherché plus loin. Je savais plus quoi faire, alors j'ai appelé Radio Freedom.

– La radio où tout le monde peut téléphoner pour parler en direct de ce qu'il veut ?

– Oui, c'est ça. J'ai appelé. J'ai parlé vite pour réussir à tout dire. L'animatrice, elle disait qu'elle comprenait rien, mais moi je continuais, je lui racontais tout, comme là. Au bout d'un moment, ils m'ont raccroché au nez. Mais c'était pas grave. J'avais dit à tout le monde ce que personne voulait écouter.

« J'aurais mieux fait d'avoir peur, comme les autres mères.

– Le pasteur avait entendu l'émission ?

– Oui, lui ou n'importe qui d'autre a pu lui rapporter. Ils sont venus. Les hommes du pasteur. Ses casseurs, ceux qui tapent partout. Celui dont vous parliez, Terminator. Ils sont entrés ici. Ils ont pris tout ce qu'il y avait, ils l'ont jeté par la fenêtre. Ils étaient saouls, ils rigolaient. C'était la nuit, ils nous ont réveillé en cassant la porte. Ils pis-

saient partout. Tout, ils ont tout détruit. Et au moment de partir, le Terminator, il s'est tourné vers moi et il m'a dit : « Si tu laisses pas tomber avec ton William, la prochaine fois, c'est pas de ton appartement qu'on s'occupe, c'est de toi et de ton gosse ! »

« Trois mois. Trois mois que mon William est parti. Pas un mot. Il avait promis de m'envoyer des lettres. Je m'attendais pas à en recevoir chaque semaine. Mais rien. Pas un mot. Je sais même pas s'il est mort, ce qui s'est passé, s'il est possible qu'il revienne un jour. Monsieur Granvoulpène, il faut m'aider. Je vous connais pas mais le pasteur n'a pas l'air de vous apprécier et vous lui tenez tête. En plus, vous arrivez d'ailleurs. Ici personne ne peut plus rien pour moi. Dites-moi que vous, vous pouvez. »

Elle se tut enfin. Gabriel essayait d'intégrer tous les éléments qu'il venait de recevoir, réfléchissait à la question qui pourrait lui permettre de cerner un peu mieux le petit trafic de Tintin. La seule chose qui lui venait était de rectifier l'erreur dans son nom. Ce n'était pas le moment. Comme en plus ce n'était pas vraiment son nom...

« Il y a un départ demain soir. » C'était Ryan qui avait parlé. Le Poulpe l'avait presque oublié, pris dans le discours de la mère.

« Qu'est-ce que tu dis ?

– Oui, qu'est-ce que tu dis, mon chéri ?

– Il y a un départ demain soir. Un départ pour Libertalia. C'est comme ça que le pasteur appelle l'endroit où il envoie ceux qui ne reviennent pas.

– Mais comment tu sais tout ça, mon chéri ?

– Je me suis renseigné. En fait, ils ont essayé de m'approcher pour que je parte moi aussi. J'ai fait celui qui était intéressé, mais qui pouvait pas pour le moment. Ça me permet d'avoir des infos. Un jour, je vengerai William,



mais pour l'instant, c'est à toi de jouer, le Zoreil.

- Mais tu sais où ça se passe ?

- Dans un hangar, au Port. En fait, avant d'embarquer, il y a une sorte de cérémonie, où il faut avoir été invité pour pouvoir y participer. Je peux te dire où c'est et je peux te donner le nom et l'adresse de quelqu'un qui doit y aller. Il a la tenue appropriée. Je connais aussi le mot de passe. Avec ça, tu pourras y entrer.

- Eh ben, il y a plus qu'à, alors...

- Eh, le Zoreil, franchement, j'ai aucune confiance en toi, mais t'as mis en rogne Terminator et ça, ça vaut le respect. Maintenant, t'avises pas de me trahir, je te retrouverai à l'autre bout du monde.

- Ryan ! Qu'est-ce que tu dis.

- Laissez, madame. Il a un peu trop vu la télé, mais je vois ce qu'il veut dire.

- Une dernière chose. Tu dois être attendu dans le quartier. Si on te trouve, je donne pas cher de ta peau. Je vais te montrer par où passer. »

Chapitre 15

Ryan l'avait conduit dans un dédale de caves jusqu'à une petite porte. Elle s'ouvrait sur le boulevard du Chaudron qui, une fois traversé, débouchait dans une zone industrielle, où il ne risquait plus d'être repéré. Il put prendre un bus jusqu'au centre ville. Il se laissa couler jusqu'au Barachois, la promenade du bord de mer.

Il y avait du monde, on était venu en famille, on avait sorti les paniers à provision, ramené les marmites, les moins prévoyants allaient se fournir aux petits camions qui pullulaient et offraient un éventail de grignoteries issues du melting-pot culinaire réunionnais. On entendait de la musique, on y trouvait des touristes, il y avait même des tout juste mariés qui venaient immortaliser le moment devant les fameux canons du Barachois. Ils avaient été posés là longtemps auparavant pour faire face à une attaque des Anglais par la mer. Mais la perfide Albion avait refait (ou plutôt anticipé) le coup de la ligne Maginot : ils avaient débarqué dans l'Ouest et avaient gagné Saint Denis par la terre. Les jolis canons n'avaient jamais servi !

Gabriel réalisa qu'on était dimanche. Tout le monde profitait du front de mer. Il avait toujours du mal à comprendre, quand il était plongé dans une affaire sordide, comment le reste de la terre faisait pour s'amuser. Et là, c'était une vraie publicité pour Benetton, une ode à la diversité, toutes les couleurs, toutes les origines, Kafs, Yabs, Chinois, Malbars, Kreyols, Zarabes, Zoreils, tous



étaient là, la langue créole circulant d'un groupe à l'autre sans difficulté. Ça discutait, s'interpellait, s'invitait, se moquait, on avait l'impression que tous étaient reliés et, en même temps, chacun restait avec les siens.

Bon, c'était bien beau tout ça, mais c'était pas le moment de faire du tourisme, Ryan avait parlé d'une petite réunion dans un hangar pour le lendemain et le Poulpe n'avait pas prévu de s'y rendre les mains vides. Il avisa une cabine téléphonique, saisit le combiné et se prépara à voir ses unités s'enfuir plus vite qu'un crypto-trotskyiste d'une réunion des petits chanteurs à la croix de bois.

« A.I.A. bonjour, qui est à l'appareil ?

- Pedro ?

- Gabriel, c'est toi ?

- Ben oui, mais toi, qu'est-ce qui t'arrive ? T'as ouvert une agence de com' ?

- Non, c'est parce que j'attends un coup de fil important. C'est le code pour entrer en contact.

- Et c'est quoi A.I.A. ?

- Anarchistes Internationaux Associés. Un petit collectif avec des copains, on s'organise des petites sauteries, on s'éclate bien.

- J'imagine.

- Et toi, t'es où ? Chéryl est en train de nous exploser tous les plombs disponibles. Elle nous casse la tête avec le Poulpe qui n'est plus ce qu'il était, soi-disant qu'on t'aurait tous ramolli, que tu sais plus rien faire, que t'as intérêt à te reprendre en main, et comme ça en boucle pendant des heures. Qu'est-ce t'as encore merdé ?

- T'inquiètes, des petits problèmes de couple anti-bourgeois. La libération sexuelle, c'est pas tous les jours faciles, mais je travaille, je travaille. Ça s'arrange à mon retour.

- Où est-ce que t'es encore allé te fourrer ?

- À la Réunion cette fois-ci.

- Et j'imagine que t'as besoin d'une livraison.

- Oui, des pâquerettes en l'occurrence, ou quelque chose d'autre mais discret, c'est pour mettre à la boutonnière sans faire trop tape-à-l'œil.

- Des pâquerettes, qu'est-ce que tu vas encore inventer...

- Je crois me souvenir qu'il y avait un basque, Txomin, ou quelque chose comme ça.

- Laisse tomber Txomin, il est retourné au pays quand il a entendu dire qu'ETA projetait de déposer les armes, pour aller foutre un peu la merde.

- Ah, et t'as quelqu'un d'autre ?

- Laisse-moi regarder une petite heure et rappelle-moi.»

Gabriel se laissa couler dans la douceur de vivre réunionnaise pendant ce petit laps de temps. Il eut soudain très faim, avec toutes ces odeurs épicées. Il s'offrit un rougail boucané et goûta son plat en profitant de la chaleur qui n'était pas trop forte à l'ombre des arbres. Il se surprit même à siffloter. L'heure passa vite et il fut content de retourner à la cabine. Ce genre de chose, il ne faut pas trop y prendre goût.



« A.I.A. bonjour, qui est à l'appareil ?

- Bonjour Monsieur, je voudrais vous commander 100 kilos d'andouillette.

- 100 kilos d'andouillette ?

- Oui Monsieur, et pas la peine de l'emballer, c'est pour consommer sur place.

- Je vous demande pardon ?... Oh, Gabriel, t'es vraiment trop con !

- Je sais, mais j'ai pas pu m'empêcher. Ton truc des initiales, ça appelait la blague.

- Bon j'ai ce qu'il te faut. Une petite pâquerette mignonne. Je sais pas ce que vaut le gars, mais il te fournira. Par contre, j'ai eu des nouvelles de ta Dulcinée. Elle aurait été contactée par un lignard, je sais pas si elle parlait des types qui installent les lignes chez EDF ou...

- Non, non, c'est le nom du gars. Lignard a contacté Chéryl ?

- Oui, il a réussi à la trouver par Gérard, ça doit être important parce que c'est pas son genre à Gérard de...

- Abrège Pedro, la machine m'a déjà bouffé une carte. Si je finis celle-là, il va falloir que je tourne trois heures pour me réapprovisionner.

- Ben, il disait juste qu'il fallait de méfier de Maria. Ça te dit quelque chose ?

- Marysa ?

- Peut-être. Ah si, elle m'a parlé d'une fontaine qui serait pas aussi claire que... je sais plus, j'ai rien compris quand elle me l'a expliqué, tu ferais mieux de l'appeler, maintenant elle commence à se faire du soucis.

- Je vais voir ce que je peux faire. »

Il avait essayé d'appeler Chéryl, mais ça répondait ni chez elle, ni à la boutique. Il serait bon d'en savoir plus. En attendant, les pâquerettes...

Pedro lui avait filé une adresse à Saint Denis. Gabriel en profita pour se dégourdir les jambes. La vieille ville était bâtie, comme beaucoup de villes coloniales, sur un plan rectangulaire qui ne laissait pas beaucoup de possibilité de s'y perdre. Il admira les jolies maisons typiques, les petits immeubles, les magasins. Après une demi-heure de marche, la ville ne parvenait plus à garder son plan joliment quadrillé, on attaquait la montée, les rues se

faisaient zigzags et laissaient tout de suite plus de souvenirs dans les cuisses.

Enfin, au milieu d'une zone pavillonnaire, une petite bicoque qui devait avoir eu son heure de gloire, mais prenait plus aujourd'hui le chemin de la démolition. Des murs noirs de crasse, un terrain avec des herbes éparses, des cailloux et toutes sortes de déchets et d'épaves qui s'entassaient. Elle contrastait avec le reste du quartier, plutôt propre.

Un vieux roux, cheveux épars, l'œil perdu dans une époque lointaine d'où venait aussi son tee-shirt. Quand il comprit ce que Gabriel venait chercher, il s'anima, l'invita à boire un petit verre de rhum et partit dans une diatribe qu'il devait répéter pour la soixante-septième fois et que notre Poulpe n'écouta que d'une oreille.

« ...parce que les Comoriens, non ! Ici, il y a toute la planète, et tout le monde s'entend bien. On aurait pu faire un chouette pays à l'époque. Autre chose que Maurice, ça c'est moi qui te le dis. Là-bas, ils ont fait communauté contre communauté, tout le monde a un peu quelque chose, et personne n'a rien au final. Ici, c'était pas pareil, t'aurais vu les années soixante ici, c'était quelque chose. On était tous ensemble pour faire tomber l'autre Debré-là. Mais maintenant, c'est plus pareil, avec les Comoriens... »

- Oh papy, tu commences à me chauffer sec. Je suis là pour faire affaire, par pour t'écouter refaire les bolcheviques en goguette version maloya. Ça fait une demi-heure que je t'écoute bien poliment, et là, tu vires franchement facho. Ça, je vais pas supporter longtemps. »

Gabriel était assis dans ce qu'on aurait pu transformer en musée du militantisme de bas étage, une pièce remplie d'affiches à moitié déchirées et pas toujours bien imprimées, de tracts ronéotypés qui sentaient encore l'alcool



sur lesquels on voyait des traces de pas et des photos défraîchies de ceux qui avaient dû être les héros de l'époque.

- Faut pas t'mettre les sangs dans cet état, mon gars. Vous êtes comme ça, vous les jeunes. C'est normal aussi, que tout parte dans tous les sens, si vous savez pas écouter ceux qui ont la sagesse et l'expérience. De notre temps...

- Il me semble bien que de ton temps aussi quand on te passait les valseuses au moulin à café t'avais tendance à faire bouffer la moulinette à son heureux propriétaire. T'as mon paquet, oui ou non ?

- OK, tiens, le voilà. Je te l'ai emballé dans un document unique. Un trac de l'OCKRD. Un parti qui n'a pas existé plus d'une semaine, je sais même plus ce que voulais dire les initiales, mais ils avaient un vrai prog... »

Gabriel n'avait pas écouté la suite, il avait son colis, il était sorti. À l'intérieur, le Glock 9mm structure en plastique, le nec plus ultra du pistolet compact. Encore une fois, Pedro avait assuré et vu les délais, on ne pouvait pas trop lui reprocher les petits inconvénients.

Chapitre 16

« Dédé ! Oh, Dédé, tu fais celui qu'entend rien ou quoi ? » Gabriel attendait le bus et commençait à en avoir plus que sa dose des transports en commun réunionnais. Il aurait bien été se reprendre un bon vieux bolide, mais il avait été un peu pris de court par les événements. Il oubliait. Il n'y repensait que quand il avait 45 minutes à regarder passer les chauffards et à espérer qu'il y en ait un qui rate le virage juste histoire de faire un peu d'animation. Cette fois-ci, le type s'était pas planté, il s'était juste arrêté. Et Gabriel avait mis un certain temps à comprendre que c'était lui qu'il appelait. Il avait ensuite fallu encore un temps certain pour désencastrer son arrière-train de son auguste siège en plastique moulé.

« T'as déjà oublié le vieux Toto ? On s'est vu dans l'avion. On devait se retrouver pour échanger sur nos voyages. Tu t'es pas pointé au rencard ? Mais qu'est-ce tu veux, le destin est plus fort. Allez viens, je t'emmène. Où tu vas ? Allez, dis pas non, où que tu ailles, ce sera sur mon chemin. Dans tout voyage, il faut une dose d'aventure. » Gabriel était prêt à tout pour échapper à l'attente d'un improbable bus ! Il se glissa dans la berline de location. Des dépliants touristiques de toutes tailles et de toutes sortes, vantant tous genres de merveilles, s'y amoncelaient dans une joyeuse pagaille, à l'avant comme à l'arrière. Il dut se saisir d'une bonne pelletée d'entre eux, les fourguer par-dessus le siège avant de pouvoir s'asseoir.



« Désolé pour le désordre, mais c'est la seule technique que j'ai trouvée pour en savoir le plus possible en le moins de temps possible. Pas besoin de rester des heures sur les sites, je suis passé à l'office du tourisme et j'ai tout raflé. Après, les visites, c'est que du bonus. Je te promets que je suis en train de me faire un programme, les autres en reviendront pas. Et j'ai récupéré des tas de photos sur internet, même plus besoin de les faire moi-même ! C'est pas le pied, ça ? »

Le Poulpe avait oublié à quel point ce type était lourd. Et pourtant, il y avait quelque chose chez lui qui le fascinait. C'était tellement absurde, tellement trop, comment ne pas être frappé ? Il se surprit encore : il y a pas six mois, dans une situation pareille, il n'aurait pas tenu plus de dix minutes dans la voiture. Là, non, quand c'était vraiment insupportable, il se tournait vers le paysage, puis revenait dans la conversation. Vraiment, il mollissait.

« Bon alors, dis-moi, comment vont les affaires ? Ça doit être de drôles d'affaires pour que t'aies même pas le droit à une voiture de location. Ils sont vraiment radins dans ta boîte ! Enfin, ça me regarde pas, ça me fait plaisir de te trouver là. Tu sais, de voyager tout seul, c'est pas toujours le pied. Moi, je dis ça, mais toi, tu dois avoir l'habitude, c'est ton métier, toujours tout seul, moi je pourrais pas. Pour les vacances, ça fait du bien, mais c'est bien parce que pendant l'année, des gens, j'en vois beaucoup et il faut que je puisse leur parler. Pour vendre des assurances, il faut parler et jamais s'arrêter, sinon, le client il a le temps de réfléchir. Il faut que ta parole remplace sa pensée, il faut prendre toute la place, comme ça, ton point de vue devient le sien et pour peu que tu sois un peu convaincant... Mais tu dois connaître ça. Tu vends quoi ?

– Je ne vends rien, j'étudie les variations dans la sexualité des huîtres.

– Ah là, forcément, ça doit être un peu moins bavard comme métier. En même temps, tu dois bien t'éclater, du porno toute la journée. Ha ha ! Quand je vais raconter ça aux copains ! Et elles en connaissent beaucoup des positions, les huîtres, Ha ha ! Et une bite d'huître, ça fait quelle taille ?

– Mon cher Monsieur Capiton, apprenez que les huîtres ont une sexualité bien plus développée que les humains, elle passent leur journée à ça, toujours les unes sur les autres, que voulez-vous faire d'autre ? Elles se nourrissent en faisant l'amour, elles grossissent en faisant l'amour, elles pondent en faisant l'amour et ce n'est qu'en mourant qu'elles arrêtent. Certains Amérindiens du Nord-Ouest du continent, ont développé une culture basée sur l'observation de l'huître. Quand les premiers missionnaires sont arrivés, ils ont tout de suite pensé avoir découvert les Sodome et Gomorrhe du nouveau continent. Ils se sont empressés de faire exterminer tout ce petit monde.

– Ah, ben on en apprend des choses avec vous. Mais, à la Réunion, il y a des huîtres ?

– Absolument pas, et c'est justement ce qui est intéressant. En les introduisant dans des eaux qui ne sont pas faites pour les accueillir, on observe des comportements surprenants. N'ayant que peu de congénères et bien forcées de survivre, elles tentent de s'accoupler avec tout ce qui passe à leur portée, avec plus ou moins de succès.

« On a déjà relevé deux nouvelles sortes d'hybrides qui seraient apparues depuis l'introduction, il y a de cela trois ans. Et le plus drôle c'est qu'un des plongeurs qui faisait les observations a été attaqué par l'une d'elle. On hésite à employer le terme de viol, mais techniquement c'est ce qui s'est passé. Ne riez pas, le dit plongeur a eu le sexe sectionné, on ne se représente pas la puissance de ces bêtes-là. J'imagine la tête de celui ou celle qui aura l'huître farcie dans son plateau de fruits de mer !



« L'ennui, c'est la très grande mobilité des œufs. On n'a pas fait très attention à les contenir et maintenant, il devrait y en avoir sur toute la côte Ouest. Elles devraient tout juste arriver à maturité et chercher à s'accoupler. Il paraît que même les requins ont peur ! Je sais pas comment certains font pour encore se baigner ! »

Le conducteur avait perdu son teint rougeaud. La pâleur qui l'avait remplacé avait très vite cédé la place à une couleur verdâtre particulièrement bien assortie au revêtement des sièges. Le silence s'était installé dans la voiture. Gabriel avait encore quelques ressources. Il réfléchissait au moyen de relancer la conversation sur un sujet capable de mettre le Toto encore plus mal à l'aise, mais il reconnut son herbe verte et ses chalets suisse, il était de retour chez son hôtesse.

Le Poulpe avait rêvé d'une autre soirée torride avec Marysa, puis d'une explication un peu plus serrée pour essayer de comprendre ce qu'avait voulu dire le jeune Lignard, mais quand il était rentré, personne n'était à la maison. Il avait même été dans la chambre, en imaginant un sombre prétexte. Cette fois, les bougies n'étaient pas allumées et l'interrupteur étant toujours aussi introuvable, la pièce était plongée dans le noir le plus absolu. Il avait appelé une ou deux fois, timidement, personne. Il avait profité du téléphone pour essayer à nouveau chez Chéryl, sans succès. Il s'était replié sur sa chambre et sur son épopée nordique qui joua encore une fois à se moquer de lui.»

*À franc parler je suis fillette
valant gaillard de sang meilleur,
une gent plus belle en échange,
l'emmène
aux logis de plus haute souche,
la tablée de plus grande salle,
non point vers le crassier du fabre,
les feux du bonhomme abruti. »*

*Alors le fabre Ilmarinen,
forgeron de poigne sans âge,
mord sa lippe, secoue sa hure,
il ronge sa moustache noire.*

Elles n'étaient pas là non plus le lendemain, ni Chéryl, ni Marysa.



Chapitre 17

Gabriel avait pris goût au luxe. Il avait envie qu'une voiture avec chauffeur l'amène à la suite de ses aventures. Il évita soigneusement Isabelle, échaudé par les rencontres avec le bouillant rejeon et préféra le touriste professionnel, Antoine Capiton, dit «Toto». Il se sentait en verve et avait décidé de payer ses services en bobards de plus en plus gros.

Il lui avait fait croire qu'il avait besoin de se rendre de tout urgence à un colloque de scientifiques, une découverte capitale venait d'être faite. Il devait passer prendre quelques documents chez un collègue au Chaudron, avant de gagner le plus vite possible les locaux du laboratoire de recherche, quelque part dans la zone industrielle du Port. Toto n'avait pas moufté, tout honteux d'être en vacances alors que l'intérêt majeur de la science était en question. Il avait appliqué à l'heure dite, avec même une dizaine de minutes d'avance. Plus c'était énorme plus ça passait.

Sur le chemin, il avait essayé de poser des questions, mais Gabriel l'avait rembarré, en mettant en avant le caractère strictement confidentiel des découvertes qui avaient été faites, avant de s'enfoncer dans un mutisme épais. Toto avait été surpris quand il avait réalisé que le «collègue» chez qui il fallait passer prendre les documents habitait dans une sordide cité HLM. Là encore, le Poulpe lui avait fait un rapide topo sur l'état des finances des universités outre-mer qui avait coupé court à toute contradiction.

Anthony Zitoumbi, alias le Sneike, alias Serpent-larivière, alias mon bichonnet à sonnette, était en train de se préparer. Il n'était pas spécialiste de ce genre de chose, il enfilait généralement ce qui lui tombait sous la main, ce qui lui avait souvent valu quelques moqueries de la part de ses camarades de jeu. Il compensait ce manque par un crochet du gauche qui ne laissait pas facilement oublier. Mais ce jour-là n'était pas comme les autres. Aujourd'hui, il quittait la rue pour l'Arche. Finie la zone entre les tours du Chaudron.

Ce qui l'attendait était encore flou dans sa tête. Il avait toujours eu du mal à se concentrer sur les discours dès qu'ils avaient tendance à traîner en longueur et le révérend n'ouvrait jamais la bouche pour moins d'une demi-heure d'affilée. Mais il y avait cette voix. Plus que tout, il aimait la voix. Le pasteur savait vous soulever de l'intérieur avec ses mots. Ça pouvait paraître fou, mais quand il parlait, même si tu étais au milieu d'une foule, tu avais l'impression qu'il te parlait directement. Non, c'était plus que ça. Justement, parce que tu étais dans la foule, tu avais l'impression de vivre tous ensemble ce qu'il disait, de ne faire qu'un avec tous les autres. Et quand tous reprenaient en chœur ses paroles, ça claquait fort, ça vibrait. Tous ensemble comme ça, rien ne pouvait les arrêter, ils pouvaient renverser le monde, le retourner, puis le remettre à sa place. C'était pas plus compliqué que ça. Avec le pasteur, il avait l'impression de vivre, d'être quelqu'un, d'avoir un vrai avenir, d'être même quelqu'un qui pouvait vraiment faire quelque chose pour le monde.

Pour un jour comme ça, il ne pouvait pas enfile, comme tous les jours, son tee-shirt à aérations multiples «Zamal à la tête». Il ne pouvait pas garder ses cheveux crépus qui doubleraient le volume de sa tête. Il avait passé trois heures à se les faire tresser par sa sœur qui avait



cherché par tous les moyens à savoir quel heureux événement autorisait un tel changement. Il n'avait pas cédé. Pour la tenue, c'était plus facile. Il y en avait une d'imposée. Une espèce de longue robe de moine comme on en voyait dans les téléfilms qui parlaient d'un moyen-âge qui n'avait jamais eu lieu à la Réunion. Il y avait aussi une cagoule qui recouvrait toute la tête et masquait le visage. Mais il ne pouvait pas traverser la ville comme ça. Il les mettrait à la dernière minute. Le révérend avait été très clair là-dessus. Et du coup, se posait la question de l'avant. Quelle tenue mettre pour la route ?

Il hésitait entre le maillot d'une équipe de basket des antipodes (pour la Réunion, les antipodes, ce sont les États-Unis), ou une chemise XXXL noire avec une tête de mort brodée dans le dos, quand on a frappé à la fenêtre. D'un geste réflexe, il s'est tourné vers la porte, mais le coup, qui s'était à nouveau fait entendre, venait indubitablement de la fenêtre. Au troisième étage ? À travers la vitre, on ne voyait rien, nuit noire.

Il ouvrit et se retrouva projeté au sol par un énergumène qui devait être de la famille de Spiderman ou d'un autre crétin qui met son slip au-dessus de son pantalon, pour grimper comme ça un immeuble. Celui-là n'avait pas une tenue aussi ridicule, mais il avait un pistolet dans la main, ce qui lui conférait un autre genre de pouvoir. Sans un mot, il prit la tenue spéciale d'Anthony, la robe et la cagoule, pas la chemise tête de mort, il l'attacha à son lit, le bâillonna et ressortit comme il était entré en disant juste : « Et si on te demande qui a fait ça, tu diras que c'est le comité de libération sexuelle des huîtres réunionnaises ! »

Toto avait fait une drôle de tête quand il avait vu que les «documents si importants» étaient dans un sac en

plastique, mais le petit bout de toile de jute qui dépassait lui avait permis d'imaginer que ce qu'il transportait était si crucial qu'il fallait le camoufler sous l'apparence la plus anodine possible.

Ils s'enfoncèrent dans le port industriel de la Réunion où, quelque part entre les entrepôts et les cuves à pétrole, ils trouvèrent le hangar décrit par Ryan Hoarau. Le Poulpe fit passer la voiture devant et demanda à son chauffeur de le laisser un peu plus loin. Il le regarda s'éloigner avant d'enfiler son costume et de gagner le point de rendez-vous.

Tout était très calme. Celui qui avait choisi le lieu et l'heure connaissait bien le fonctionnement et le calendrier des entrées et sorties. Le bâtiment de tôle portait encore la trace de lettres peintes qui avaient, depuis longtemps, été rendues illisibles par les embruns. Les points de rouille constellaient le métal ondulé. Par contre, les caméras étaient un peu trop nombreuses pour un lieu si peu entretenu. Le Poulpe s'était posté dans un coin d'ombre et avait attendu l'apparition des costumés. Une vingtaine de minutes avant l'heure fixée, les premiers étaient arrivés. Gabriel avait laissé grossir le groupe et s'y était glissé. Rien ni personne ne les avait empêché de franchir la lourde porte. Ils s'étaient ensuite dirigés vers une lumière filtrant sous une porte. Elle s'était ouverte quand ils étaient arrivés devant. De l'autre côté, éblouis par des néons, ils avaient été accueillis par des gros bras. Ils ne portaient pas la robe officielle, de manière à bien mettre en valeur leur tour de biceps, mais leur tête était masquée par une cagoule. Sans prononcer un mot, ils les avaient fait attendre, puis passer, un par un derrière une autre porte.

Le tour de Gabriel était venu. Il s'était surpris à prier pour que leurs systèmes de sécurité ne soient pas trop per-



fectionnés. Il s'était retrouvé seul dans une petite pièce et une voix sortant de nulle part avait exigé le mot de passe. Il l'avait donné, il était passé. Tout le cérémonial était plus pour impressionner que pour protéger. Ceux qui faisaient ça n'avaient peur de personne.

Après avoir descendu un escalier, il avait trouvé dans un petit amphithéâtre où les premiers étaient déjà installés. Des torches faiblantes flambaient, laissant dans l'ombre coins et recoins, des toiles d'araignée poussiéreuses se balançant mollement. Le gradin, métal et bois, grondait sous les pas et grinçait à chaque mouvement de fesse. Tout semblait pompé d'un film d'aventure hollywoodien des années 50 à budget revu à la baisse.

Ils avaient attendu encore un peu les derniers. À l'heure fixée, d'un rideau sur la scène était sorti un homme qui, s'il était costumé comme tous les autres, était impossible à confondre, dès qu'il avait pris la parole, avec n'importe qui d'autre que Tintin, le soi-disant pasteur.

Chapitre 18

« Assez ! » Le silence se fit immédiatement. Derrière les deux trous dans la cagoule, on sentait les deux yeux du pasteur qui venaient chercher le regard de chacun de membres de cette petite assemblée.

« Assez ! J'ai vécu assez longtemps sur cette terre et parmi les gens qui n'ont rien ou peu de choses pour savoir que ce qui les anime est le ras-le-bol. Assez ! Voilà ce que chacun de vous se dit quotidiennement ! Assez de richesses étalées quand vous ne disposez que des vêtements que vous avez sur le dos, de quelques pièces dans votre poche et de votre dernier repas dans votre estomac, s'il y en a eu un ! Assez de se tourner vers les voies illicites et la criminalité pour survivre ! Assez de ces puissants qui vous poussent dans l'ornière et vous enferment au moindre faux pas, qui vous exhortent à la sainteté, quand eux s'empiffrent du bien commun sans jamais être inquiétés ! Assez de baisser la tête et de toujours renoncer ! Assez de n'être là que pour le bonheur d'une poignée ! Vous êtes venus là car vous avez envie de reprendre votre existence en main ! Vous ne croyez plus en tous ceux qui sont venus parler en votre nom et vous ont tout pris, en tous ceux qui font de beaux discours pour mieux vous laisser tomber. Vous ne croyez pas en une révolte qui ne conduit qu'à plus de répression, vous ne croyez pas en une révolution qui ne conduit qu'à amener d'autres puissants au pouvoir. Vous n'y croyez pas et vous avez raison ! Assez !



– Assez ! » Toute l'assemblée avait repris, à l'unisson, le dernier mot de Tintin. Ils semblaient partager avec joie ce genre de communion sectaire qui hérissait le poil du Poulpe. Et pourtant, avec cette cagoule sur la tête, avec une ferveur qui montait et une bonne préparation, il devait bien admettre qu'il voyait comment on pouvait y venir. Le discours du pasteur avait changé de tonalité depuis la veille, on était presque dans un meeting politique.

« Ce n'est pas l'heure de baisser les bras, de baisser la tête. La fin de ce monde est proche. Chaque jour, les journaux nous en donnent de nouveaux signes. Tout craque autour de nous et dans le monde entier. La fin de la gabe-gie est proche. Mais cette fin ne peut prendre qu'un seul chemin pour une réelle transformation. La voie du Très-Haut. Je sais que nombre d'entre vous, avant de me rencontrer n'avait que peu d'estime pour notre Créateur, le jugeant responsable de notre situation. Il ne l'est pas. Il a laissé faire l'homme sur la terre, mais le diable s'est insinué en lui, il a donné le pouvoir à l'homme blanc, fondamentalement mauvais, et il a fait du seul peuple élu, celui de l'homme noir, un peuple d'esclaves. Dieu a laissé faire, croyant que les choses ne pouvaient que s'arranger d'elles-mêmes. Mais il n'y en a plus pour longtemps. Sa colère monte, sa main se lève pour frapper les méchants, pour sauver les justes.

« C'est maintenant à nous de commencer un monde nouveau, loin des turpitudes de l'ancien, de construire notre Arche, moderne et pure, libre et à l'abri de tous ceux qui ont osé s'opposer au seul et vrai Christ, le Christ Noir. C'est pourquoi vous avez été choisis pour travailler à ce monde nouveau, pour son élévation et son triomphe ! Vous allez quitter cette terre impie pour une nouvelle vie, un morceau du futur monde libre, à l'abri des déchets de l'ancien !

– Oui, quittons ce monde impie ! » Un des auditeurs s'était spontanément levé, le poing en l'air pour ponctuer le discours. Tintin enchaîna :

« Dans les premiers temps du peuplement de l'île, s'y sont côtoyés des hommes que l'on a nommé pirates. Ils pratiquaient la flibuste, détroussaient les navires marchands et vivaient ensemble avec l'Océan pour patrie. Ces hommes ont commis de nombreux péchés, mais ils avaient compris une chose, qu'un monde meilleur n'est possible qu'en s'écartant des autres. Que la fin de la domination n'est possible qu'en fondant un monde nouveau. Ces pirates ont eu un rêve. Il avait pour nom *Libertalia*. Une terre qui serait la leur. Où les lois seraient les leurs. Où la servitude du passé laisserait la place à une fierté retrouvée. Cet État, nul ne sait s'ils sont réellement parvenus à le créer ou si c'est resté un mythe, ce qu'on sait, c'est qu'il n'existe plus aujourd'hui. »

Gabriel avait vaguement entendu parler de cette histoire. C'était sans doute Stevenson qui l'avait répandue à son époque sans qu'on sache trop si c'était de la pure fiction ou s'il avait des sources fiables. Tintin ne se contentait pas de lire des bandes dessinées...

« Quelques siècles plus tard, leur rêve est redevenu une réalité. Nous sommes des pirates. Oui, j'ai fauté, j'ai péché, j'ai sali l'honneur de mes parents en commettant des abominations. Oui, j'ai connu la prison, j'ai connu la poubelle où cette société se débarrasse de ceux qui ne respectent pas ses lois iniques. Certains d'entre vous ont connu cette vie. D'autres l'ont évitée de peu. Mais de tous, la France a cherché à se débarrasser. Nous sommes des pirates. Vous êtes des pirates, que vous le vouliez ou non. Mais vous ne le serez bientôt plus. Bientôt, vous construirez le mythe, bientôt vous serez les pionniers de la légende dorée.



« Bien sûr, il faudra travailler. Le nouveau monde ne s'établira pas de lui-même. L'âge d'or a pris fin depuis longtemps. Pour construire le Nouvel Âge d'Or, il faut montrer au Créateur que vous faites partie des justes. Rassurez-vous, ce travail est une joie car, à chacune des briques posées, l'avenir vous sourit un peu plus. Et je vous le dis, mes frères, chaque jour vous comblera de plus de joie que le précédent. Vous découvrirez bientôt le sens du mot Bonheur.

« Et quand l'Arche sera achevée, que nous reviendrons chercher vos mères, vos pères, vos sœurs, vos frères, vos vieux, vos enfants et tous les justes, quand vous les inviterez à mettre le pied sur ce terre nouvelle, quand vous sentirez toute la fierté dans leur regard, vous saurez pourquoi vous avez travaillé, quand vous verrez le monde ancien s'écrouler et que vous serrerez les vôtres, en toute sécurité, vous saurez pourquoi vous vous êtes engagés. Vous êtes les élus. VOUS ÊTES LES ÉLUS ! »

Tout le discours avait été accompagné de petits signes ou sons d'approbation. La ferveur était montée progressivement. Les auditeurs étaient maintenant chauffés à blanc, prêts à tout pour participer à cette grandiose aventure.

Il les laissa respirer un court instant puis s'avança, leva les bras en l'air et fit voler les postillons :

- « Assez de ce monde ancien !
- Assez de ce monde ancien ! reprit en chœur l'assemblée.
- À vous le nouveau monde !
- À nous le nouveau monde !
- Fini la misère, place à la joie !
- Fini la misère, place à la joie !
- Et vive Libertalia !
- Et vive Libertalia !

- Et maintenant, si vous n'avez plus peur de reculer, il est temps de vous engager. Car on ne change pas de monde sur un coup de tête, pour en revenir ensuite, c'est un acte délibéré. Personne ne sera forcé. Chacun s'engagera de sa propre volonté. Chacun criera haut et fort son nom et son envie de participer à ce monde nouveau. Chacun de vous va venir ici, arracher sa cagoule, prendre le couteau, s'entailler la paume et signer de son sang l'acte de citoyenneté Libertalienne, puis vous signerez votre renonciation à la nationalité française, cette nation pourrie qui n'a voulu de vous que comme esclave ! »

Il y eut un temps. Puis l'une des robes de bure se leva, vint jusqu'à l'estrade et respecta, dans l'ordre, tout le protocole. Le mouvement était lancé.

Un petit homme, calvitie prononcée et petites lunettes rondes, se tenait à côté de Tintin, assis à une table, face à un ordinateur, deux piles de documents à ses côtés. Quand une nouvelle recrue se présentait, se découvrait, il la prenait en photo avec un petit appareil relié à l'ordinateur. À l'énoncé de son nom, il sortait de chacune des piles une déclaration pré-remplie que l'intéressé signait de son sang. L'homme, officier d'état civil à la double nationalité, procédait à l'établissement de la nouvelle nationalité et au renoncement à l'ancienne qui devenait aussitôt effectif. On pouvait reconnaître au procédé une efficacité certaine.

Gabriel voyait son tour se rapprocher dangereusement. Plus les têtes apparaissaient, plus il était évident qu'il n'y avait que des Noirs dans l'assemblée et que la simple vue de son visage suffirait pour le trahir. Il avait vaguement espéré qu'une quelconque objection viendrait entacher le processus et lui permettrait de filer en douce. Mais les sorties étaient surveillées par ceux qui avaient filtré les entrées et rien ne semblait prévu pour celui qui n'avait



pas l'intention de signer. Ou plutôt, si. Le cas était prévu mais ne paraissait pas trop favorable pour son protagoniste principal, vu l'atmosphère d'euphorie dans laquelle tous signaient.

Enfin, il fut le seul à n'avoir pas communiqué dans le sang. Comme il ne s'élançait pas avec la même énergie que les autres, le pasteur leva vers lui un regard interrogateur. « Tu ne veux pas t'avancer et signer ? Tu ne veux pas rejoindre Libertalia ? Tu te considères meilleur que tous les autres, tu penses qu'il est absurde d'accepter et que tous ceux qui l'ont fait avant toi sont des débiles profonds ? Tu ne veux vraiment pas venir ? » Les gorilles s'étaient rapprochés et jouaient à montrer muscles et dents.

« Je voudrais lire le contrat avant de le signer.

- Tu voudrais lire le contrat ? Tu n'as pas confiance en ma parole ? Tu n'as pas confiance dans le Seigneur qui parle à travers moi ? Si tu veux lire ce qu'il y a écrit sur ce maudit bout de papier, c'est que tu ne t'es pas encore débarrassé de l'ancien monde, qu'il est encore en toi et que jamais tu ne pourras t'en libérer ! Si tu veux lire ce qui est écrit, c'est que tu veux chercher la petite bête et nous trahir quand nous aurons le dos tourné. Tous ont donné leur parole, leur sang et leur signature et toi, tu refuses ? Pour la dernière fois, avance, signe et entre dans le monde nouveau, ou reste dans ton monde ancien et meurs ! »

Tintin s'avança, suivi de tous ses gorilles, pointant un doigt accusateur sur notre Poulpe. Autour de lui jaillirent des couteaux, la grogne gagna la foule. Gabriel leva ses poings, prêt pour la dérouillée, quand un flash vint interrompre les joyeuses embrassades.

Tous se retournèrent, l'un des gros bras ouvrit une porte et laissa apparaître un Antoine Capiton rouge de confusion, l'appareil photo à la main.

« Je suis désolé, je voulais pas vous déranger, je suis un ami de Dédé, enfin, André je-sais-plus-son-nom qui m'a raconté ce qui se passait ici et je me suis dit qu'il fallait garder une trace de ce moment historique. J'aurai pas dû mettre le flash, mais je sais jamais comment l'enlever sur cet appareil... »

Gabriel profita de la diversion pour gagner aussi discrètement que possible une autre sortie qu'il avait repérée, ouvrir la porte en grand et courir. Tintin hurla : « Ne le laissez pas s'enfuir ! » Le Poulpe n'eût pas le temps d'apprécier les subtilités architecturales du quartier, de se familiariser avec le système d'organisation des rues et des quais du port. Il se retrouva très vite dans une impasse dont les seules issues étaient la mer et un bateau dont la passerelle était en place, un cargo porte-conteneur de petite taille. Gabriel avait un vague souvenir d'une rencontre peu sympathique avec des requins lors de son précédent passage dans l'île. Il préféra le bateau à la mer.

Il se glissa à l'intérieur, se fit ombre parmi les ombres. Ouvrit une porte, descendit des marches, franchit une autre porte, un couloir, une dernière porte, se cala derrière une machine et attendit. Derrière, on l'avait suivi, on le cherchait, on fouillait, on hurlait. Le brouhaha se poursuivit encore quelques temps puis fit doucement place au silence.

D'un coup, la machine derrière laquelle il était caché se mit en marche, toute la tuyauterie reprit vie. Le bateau était en train de partir. Gabriel quitta sa cachette. Aux aguets, il franchit la porte, remonta l'escalier, ouvrit la deuxième porte et se retrouva sur le pont. Il les vit, là, en contrebas, Tintin et ses encapuchonnés du hangar. La berge n'était pas trop loin encore. Mais il était avec eux, il allait savoir où le pasteur emmenait ses ouailles, il replongea dans les entrailles du navire pour retrouver sa cabine de première classe.



Alors seulement les remords saisirent le Poulpe. Il espérait qu'ils ne feraient pas trop mal au pauvre Toto. Il n'était pas bien malin, mais il lui avait tout de même sauvé la mise au bon moment. Peut-être même qu'il n'était pas si idiot et qu'il l'avait fait exprès, voyant comment les choses tournaient. Il essaya d'emmener ses pensées ailleurs, il ne pouvait pas faire grand chose pour lui.

Chapitre 19

Le trajet était plus long que prévu. Le Poulpe s'essaya à la question à 10 000 euros : mais où pouvaient-il donc aller ? Il s'était d'abord imaginé que le bateau les transporterait vers un autre point de l'île, sans doute inaccessible par la route. Mais ça faisait maintenant une quinzaine d'heures que le bateau naviguait. Même s'ils se rendaient sur l'île Maurice, ils auraient dû être arrivés. Plus loin pouvait les emmener à peu près n'importe où, de Madagascar à l'Inde, de l'Indonésie à l'Afrique du Sud, les embauchés tous frais allaient-ils être vendus comme otage à des pirates somaliens ou servir d'esclaves drogués dans les mines birmanes ? À partir du moment où on sortait du probable, tout devenait possible. En attendant d'avoir la réponse, son ventre le rappela à des réalités bien concrètes. Il sortit de la salle des machines.

Les imposantes plaques de rouille qui ornaient une grande part des surfaces qui s'offraient à la vue, laissaient imaginer que le navire en était à sa troisième ou quatrième vie. Une grosse étoile rouge à moitié effacée ainsi que des inscriptions cyrilliques laissaient supposer que l'une d'elle s'était déroulée à l'époque de la grandeur soviétique.

À côté des mastodontes que l'on fabriquait aujourd'hui, celui-ci faisait figure de bateau de plaisance : à peine une centaines de boîtes métalliques aux couleurs chatoyantes s'entassaient à son bord. Tout avait l'air calme, pas de mouvement. Il jeta un coup d'œil à la passerelle de commandement du navire. Impossible de voir s'il y avait



quelqu'un et si ce quelqu'un pouvait le voir. Il valait mieux être discret.

Il se laissa glisser le long d'un escalier vers les grandes cales ouvertes où s'entassaient les conteneurs. Tout était si bien empilé, on se serait cru dans une épicerie modèle des années soixante. Chacune des boîtes semblait disposer d'une grosse prise électrique triphasée et dans la cale, de larges blocs électriques attendaient le branchement. Mais tout était au repos. Il y était écrit, en plusieurs langues, qu'ils étaient frigorifiques. Sur les bordereaux, ils étaient censés contenir tous le même produit : légine. Ça rappelait vaguement quelque chose à Gabriel.

Les destinations étaient assez diverses, pour ce qu'il arrivait à en voir, mais principalement États-Unis, Japon et Chine. Seule une poignée était destinée à la France et l'adresse de livraison était des plus intéressantes : les poissonneries Lignard, au marché d'intérêt national de Rungis. C'était donc ça ! La légine était le poisson qui avait fait perdre la tête (et accessoirement les oreilles) à Jean, le fuyard du début de l'histoire. Gabriel ouvrit un conteneur, puis un second, puis quelques autres, mais tous se révélèrent vides. La destination se précisait : ils allaient gagner une pêcherie. Ils allaient sans doute retrouver un bateau de pêche et échanger sa précieuse cargaison contre des travailleurs tous frais. Mais quel pouvait être le lien avec tous les beaux discours de Tintin ?

Dans la cale suivante, les conteneurs n'étaient plus les mêmes, d'aspect moins récents, ils n'avaient pas de prise. On avait taillé, de manière artisanale, des ouvertures de différentes tailles dans leurs flancs. Des échelles sortaient de ceux qui se trouvaient en hauteur et, à leurs pieds étaient installés des hommes qui montraient tous les signes du désœuvrement. Ils étaient là, assis par terre ou

sur des caisses, tous ces fiers héros du monde nouveau. Ils attendaient qu'on les y amène.

Du bout de la cale, des cloches se mirent à sonner. Tous levèrent la tête. Ils n'avaient pas l'air de comprendre plus que Gabriel ce qui se passait. Des cloches, de vraies cloches d'église. « Rassemblement ! C'est la messe ! Tout le monde à l'église ! Tout le monde ! » Le grand ami du Poulpe avait surgi, le si poétiquement nommé Terminator, arme automatique au poing. Il appuya son appel d'un coup de feu en l'air. Dans le rôle du cyborg sans cervelle, il était plus vrai que nature. Les hommes se relevèrent les uns après les autres. Certains grommelèrent. Mais le garde-chiourme montrait toutes les dispositions du bon petit contremaître, « Dépêchez-vous un peu ! Le pasteur va parler ! », et personne n'osa s'opposer à lui et à son FAMAS.

Tous se dirigèrent vers le fond de la cale, où l'un des conteneurs laissait le jour pénétrer dans ses entrailles grâce à sa large porte à double battant. Quand il fut clair que tous étaient à l'office, Gabriel grimpa sur une échelle et pénétra dans l'une des boîtes abandonnées. Des lits superposés de façon industrielle, c'était leur logement. À six par boîte, ils n'avaient pas grand chose à envier à la densité d'une prison frôlant les 240 % de son taux de remplissage. Un seau collectif pour pot de chambre, un autre pour l'eau qu'il fallait aller chercher sur le pont, une assiette et une cuillère en métal par personne, et l'inventaire était fait. Rien de superflu, leur nouveau monde s'annonçait riant. Un reste d'une bouillie, sans doute à base de poisson, avait été abandonné dans l'une des écuelles. Ça n'avait rien de gastronomique mais Gabriel le finit avec avidité, ne sachant trop quand la prochaine occasion de manger se présenterait. L'estomac plus ou moins rassasié, il put s'adonner à sa curiosité, il gagna le



fond de la cale et passa une tête pour apercevoir la cérémonie.

Impressionnant. Dans la douzaine de conteneurs empilés, on avait supprimé toutes les cloisons qui n'étaient pas en contact avec l'air libre. Vu de l'intérieur, ça faisait une pièce immense, très haute, découpée de dizaines de poutrelles métalliques. Elle avait un aspect majestueux voire même sacré. Il y avait la hauteur, la lumière, la résonance qui conférait à ce genre de lieu une force et une autorité qui vous poussait à baisser la voix, même si le Poulpe aurait préféré se faire écarteler par les sourcils et les poils de la poitrine plutôt que de l'avouer. Ils avaient même poussé le vice jusqu'à incruster des vitraux en hauteur. Celui qui avait conçu cet espace avait été très attentif à l'effet produit sur le visiteur.

Tous étaient assis sur des bancs en bois, ils discutaient à mi-voix. Quand apparut Tintin, ils se turent. Il tirait avec lui un petit chariot sur lequel se trouvait un téléviseur que l'un des fidèles s'empressa de brancher. Le révérend avait quitté la robe de bure pour son habit de pasteur, veste noire et chemise blanche, à la fois simple et élégant. Gabriel commençait à sentir toute l'importance qu'il attachait à son apparence, mais toujours de façon discrète. Sa voix se mit à résonner et, sans qu'il ait besoin de forcer, ce fut comme s'il parlait à l'oreille de chacun des présents. Il avait quitté son ton sentencieux, abandonné la harangue pour leur parler calmement, comme un entraîneur qui cherche à faire retomber la pression avant le match.

« Maintenant que vous êtes là, que vous avez signé, il n'est plus temps de reculer. Maintenant je peux vous dire ce qui doit être tu à tous les autres. Maintenant, vous avez

le droit de tout savoir. Nous n'allons pas n'importe où pour bâtir cette Arche, nous nous dirigeons cap au Sud, au grand Sud, à la limite de l'Océan Glacial Antarctique. Nous passerons non loin des îles Kerguelen et nous nous installerons à quelques centaines de kilomètres.

Là, le Seigneur a placé un trésor qui n'attendait que nous : la légine. C'est un poisson, mais il vaut de l'or. Vous le cueillerez, il partira pour des lieux impies d'où nous viendra l'argent nécessaire pour achever notre œuvre. Vous étiez pêcheurs, vous deviendrez pêcheurs. Le juste se lève tôt, avec le soleil, pour pêcher, et ne s'interrompt qu'à la nuit tombée. Vous allez aimer ce travail, je vous le promets ! »

Il y eut un murmure dans l'assistance, certains semblaient réaliser qu'ils ne se rendaient pas au Club Med. « Silence, le pasteur parle ! » Le toutou bodybuildé à fusil mitrailleur rappelait à l'ordre ceux qui n'écoutaient pas.

« Non, on va pas se taire comme ça ! » L'un des auditeurs s'était levé. « C'est quoi ces conneries ? On vient là pour fuir l'esclavage, pour ne plus avoir le gros blanc sur le dos et, une fois à bord, tu nous dis qu'on doit travailler pire que des chiens. Et pour quoi ? Pêcher un poisson que vous aller vendre à prix d'or. Vous allez vous faire un paquet de fric pendant qu'on trimera comme des chiens au bout du monde. Construire le monde nouveau d'accord, mais pas se tuer à la tâche. » Il fut interrompu par un coup de feu. « Si tu continues à mal parler, c'est dans ta tête que le Seigneur guidera la balle ! » ajouta Terminator, au cas où les choses n'étaient pas assez claires. Tintin reprit :

« Du calme ! C'est normal d'avoir ce genre de réaction. C'est sain. Je ne pouvais rien vous dire avant, ce trésor est convoité. Maintenant que vous découvrez ça, vous êtes surpris, c'est normal. Mais je vous le dis, faites-moi



confiance. C'est ce dont notre cause a besoin. Pour sortir de ce monde de l'argent, nous avons d'abord besoin d'argent. Vous allez voir notre Arche et vous comprendrez ! Vous allez voir notre Arche et le Seigneur vous parlera, vous n'aurez plus peur, c'est avec joie que vous pêcherez, avec joie que vous travaillerez ! »

« Maintenant, il me faut apporter une petite précision. Par le papier que vous avez signé, vous avez renoncé à la citoyenneté française, vous êtes Libertalien. Nous sommes un pays indépendant, nous suivons nos lois. Et vos lois ici, c'est moi. Ne me trahissez pas, je ne le supporterai pas. Ne trahissez pas le Seigneur, il a placé sa confiance en vous. N'oubliez pas qu'il n'existe aucune cachette qui lui résiste. Le traître doit s'attendre au courroux de Dieu, regardez plutôt ! »

Tintin alluma la télé sur le chariot à roulettes. L'image était d'étonnamment bonne qualité, vu le décor, ce qui la rendait complètement irréaliste.

Un paysage de hangars modulé de quelques touffes d'herbes sauvages éparses apparut, inondé d'une lumière aurorale, Rungis aux premières heures du jour. Au centre de l'image, Raymond Fontaine, celui qui avait mis Gabriel dans l'avion et, assis sur une chaise, la tête qui serait plus tard placée dans la sculpture des magasins Lignard mais qui était pour l'instant encore reliée au corps auquel elle appartenait, celui de Jean.

Entrait dans le champ Tintin, machette à la main, accompagné de sa réplique de Schwarzy. Il vissait son regard dans celui de sa proie. « Celui qui fuit le Monde Libre est un esclave, il mérite de mourir comme un esclave. Celui qui a trahi, le Seigneur le reconnaîtra toujours, mais pour que tous sachent, il imprime sur la face du traître une marque. » Le Tintin du film levait sa machette

et tranchait une oreille, puis l'autre. « Celui qui vole le poisson défendu sera chassé du Monde comme Adam le fut du Paradis. » La machette sépara alors la tête du corps, le sang gicla sauvagement, arrosant tout le monde alentour. Puis l'image s'éteignit sans générique.

La scène était celle que Raymond Fontaine avait décrite à Gabriel avant son départ, mais la place de ce dernier était étrange. Il n'était pas attaché et le sourire sur son visage ne correspondait pas à sa version des faits. Il n'avait pas l'air contraint, il n'avait pas l'air de souffrir, au contraire.

« Voilà le sort de ceux qui s'enfuient. » Le pasteur avait repris la parole. « Cet idiot avait cru qu'il pourrait s'en sortir en me volant le poisson, souvenez-vous de ce qui lui est arrivé. Le Seigneur sait retrouver celui qui le trahit, où qu'il se trouve sur la terre.

« Cette cérémonie de bienvenue touche maintenant à sa fin. Sachez que votre vie sur Libertalia sera rythmée par les messes. L'heure n'existe plus pour vous, seules les offices sont la mesure du temps. Il y en a cinq par jour et toutes finissent par la communion. Avancez-vous et avalez le corps du Seigneur. C'est ainsi et seulement ainsi que vous approcherez de plus de sainteté. »

Ils n'allaient sans doute pas tarder à quitter les lieux, mieux valait s'éclipser. Gabriel fila à travers le village carcéral, longea les conteneurs vides destinés au poisson et regagna la zone des machines. Il ne put résister à une petite visite dans la superstructure, la partie du navire réservée à la navigation et à la vie des marins.

Dans les couloirs, toutes les inscriptions étaient en russe, ou dans une langue approchante. Le Poulpe n'avait aucune idée de ce qui se trouvait derrière les portes qu'il n'osait pas ouvrir, jusqu'à ce que le hasard l'amène à pas-



ser devant la salle de repos du personnel de bord au moment où l'un de ses membres en sortait. À l'intérieur, une dizaine d'hommes fumaient et buvaient sur une musique traditionnelle slave remixée avec les machines modernes. À l'évidence, les marins qui faisait avancer le navire n'étaient pas des fidèles. Leur peau était un peu trop blanche, leur chevelure un peu trop blonde.

Il y eut un léger instant de stupeur où les regards s'échangèrent, avant que le Poulpe ne prît en main son revolver et la situation. C'était exactement pour ce genre de moment qu'il avait fait appel à Pedro. Il se félicita intérieurement de son sens de la situation et un sourire apparut sur son visage. Celui qui sortait était retourné là d'où il venait et Gabriel se mit à cogiter très vite sur la suite à donner aux événements. Il ne fit pas attention au recoin derrière la porte, d'où bondit la porte elle-même qui se referma sur son poing et eut pour effet immédiat de lui faire lâcher son arme qui tomba dans la pièce.

Il était dehors, son arme était dedans, ça changeait les données du problème. La porte se rouvrit et apparurent une douzaine de joyeux animateurs, prêts pour un remake du ragoût de poulpe à la slave. Il courut. Il entendit derrière lui les pas, les cris dans une langue qui lui était étrangère. Il essaya de rendre sa course la moins prévisible possible, dévala un escalier, traversa deux couloirs, avant de se jeter sur la poignée d'une porte qui s'ouvrit pour lui.

C'était une cabine où était allongé un grand blond qui ne portait qu'une seule chaussure noire. La coïncidence n'eut le temps de faire rire personne, Gabriel lui sauta dessus et, profitant de l'effet de surprise, lui asséna un magistral coup de coude dans le ventre. L'avatar de Pierre Richard cracha tout l'air qu'il avait dans le corps, étouffa un cri, mais envoya une droite-réflexe et projeta notre

héros à travers la pièce. Sa tête valsa contre une proéminence métallique qui orienta le projectile humain vers le doux pays des rêves bleus.

Quand il reprit connaissance, il se trouvait dans un petit conteneur vide, avec de lourdes chaînes en fonte aux bras et aux pieds. A côté de lui, on avait placé deux seaux, un pour l'eau et l'autre pour ses besoins naturels, ainsi qu'une cuillère et une assiette en métal qu'on avait remplie de la bouillie de poisson qu'il avait déjà eu l'honneur de déguster. Il était heureux de n'être pas plus maltraité que ceux qui étaient venus de leur plein gré. Il avait même un peu plus de place. Non loin du plafond avaient été découpées trois petites ouvertures qui faisaient office de fenêtre, laissaient passer air et lumière et permettaient de voir la succession du jour et de la nuit mais ne donnaient qu'un très maigre aperçu du paysage.

Bon, ses tentatives de détective ne s'étaient pas révélées fameuses et il avait été débarrassé de son arme. De toute façon, dans cette aventure, dès qu'il cherchait quelque chose, ça ne le menait pas très loin et c'était toujours par hasard qu'il tombait sur les pistes qui le faisaient avancer. Finalement, c'était peut-être une bonne chose qu'il ait fini aux fers ! Ne lui restait plus que la Finlande que, pour une raison qui lui échappait, on n'avait pas retiré de sa poche.

*Il vend le fils de Kalervo,
il le marchande en Carélie
au forgeron Ilmarinen,
le marteleur de haute poigne.*

*Qu'a donné le fabre en échange ?
Le fabre a donné mainte chose :*



*deux marmites, potées fendues,
trois bouts rouillés de crémaillère,
cinq serpes de fer écaché,
six sarcloirs de fer délabrés,
pour l'homme de piètre acabit,
l'esclave empoté, triste engeance.*

Chapitre 20

Le bateau était immobilisé depuis un moment quand il entendit des manoeuvres s'effectuer. Bruits de moteur, de treuil, de métal contre métal. On déchargeait autour de lui. Puis ce fut le tour de son conteneur. Un bref choc quand la grue s'accrocha et il se sentit soulevé dans les airs. Les seaux se renversèrent. Gabriel laissa échapper un « Eh merde » de circonstance. Il eut l'impression d'être dans un ascenseur qui bougeait dans toutes les directions. Après une brève traversée, il se sentit déposé, avant d'encaisser, un peu trop violemment à son goût, le choc de l'arrivée. On s'activa autour de lui, on arrimait la grosse boîte de conserve, sans doute à d'autres boîtes.

Il entendit qu'on déchargeait un peu autour. On chargeait peut-être aussi. Il écoutait, essayait d'imaginer les mouvements, mais sans vision de l'espace autour, c'était difficile. Il tenta de se hisser jusqu'aux minuscules fenêtres, mais il ne parvint pas à voir autre chose que des morceaux de ciel. Enfin, tout s'arrêta. Il resta encore un long moment seul, le vent s'engouffrait par les ouvertures, il ne faisait pas chaud. Mais, à part le vent, rien que le silence.

La porte s'ouvrit et, dans l'encadrement, il reconnut la silhouette à une seule oreille, Tintin.

« Alors Monsieur Van Pulpen, comment vous sentez-vous ? On s'est bien occupé de vous ? Vous n'avez manqué de rien ?



- A vrai dire, je m'apprêtais à demander au personnel de service si l'accès au sauna était compris dans le forfait, mais peut-être pouvez-vous me répondre sur ce point ? En tous cas, je dois vous avouer que je suis ravi de ces charmants bracelets que vous avez fait poser sur mes poignets pendant mon sommeil. C'est un peu encombrant, mais je serais d'une élégance sans pareille à la prochaine réception de Monsieur l'ambassadeur.

- Je suis heureux que vous le preniez ainsi. Ces fers sont d'authentiques reliques du temps de la traite négrière. Des jeunes gens, ou des jeunes filles d'ailleurs, les ont sans doute portés avant vous en chemin depuis leur Afrique natale jusqu'à notre petite île. Ils permettent de créer des situations très intéressantes pour ceux qui doutent de mon autorité.

- Je vois que vous avez un goût rare pour la mise en scène, j'ai hâte de connaître la suite. Avez-vous installé une planche au-dessus du vide pour m'y faire danser, ou bien se contentera-t-on de me fouetter devant tout l'équipage réuni ? En tous cas, je place en vous une confiance infinie pour satisfaire mes fantasmes d'exotisme et d'aventures. Soyez d'ores et déjà assurés des commentaires élogieux que je ferais sur le site de votre agence.

- Toujours votre humour, Monsieur Van Pulpen, même dans les pires situations. Ou peut-être préférez-vous Gabriel Lecouvreur ? ou simplement le Poulpe ? Eh oui, je sais certaines choses, ne soyez pas surpris, je vais vous expliquer. Vous avez certaines expériences à vivre si je veux espérer que vous compreniez bien ce que vous allez voir. Et il est très important que vous compreniez bien. »

Le pasteur sortit un trousseau de clé qui n'aurait pas dépareillé dans un musée du Moyen-Âge et ouvrit consciencieusement chacun des cadenas qui verrouillaient les chaînes. Il n'était ni armé, ni méfiant. Gabriel retint

son envie de tenter un coup de force. Il valait mieux saisir un peu mieux la situation avant de se lancer dans une partie effrénée de cache-cache-baston.

Le vent était cinglant et glacé. Sa chemisette et son short étaient devenus hors de propos. Le ciel était vide de tout nuage. Rien que le vent et un soleil qui semblait comme trop lointain pour vraiment réchauffer.

Le bateau était amarré au quai de déchargement d'une espèce de plate-forme pétrolière que surplombait deux énormes éoliennes, du même genre que celles qu'on croise sur le bord des autoroutes. Leur bruit venait s'ajouter à celui du vent. Autour, sur la plate-forme, il y avait deux espaces : d'un côté comme une usine chimique, avec ses tubes et ses tuyaux, ses cuves et ses silos mais où tout paraissait à l'abandon, sans doute les bâtiments d'origine d'une plate-forme qui ne semblait pas plus récente que le navire qui les y avait amenés. De l'autre côté, un assemblage de conteneurs, comme les cubes d'une chambre d'enfant, mais de l'enfant d'un titan. Ceux qui venaient d'arriver étaient venus s'ajouter à ceux qui se trouvaient sur place, agrandissant le village-légo. À l'horizon rien, et ce dans toutes les directions où portait le regard.

Tintin mena Gabriel jusqu'à un escalier en métal qui grimpait sur le flanc du tas de conteneur et menait jusqu'au sommet de la pile. Là, une ultime boîte avait été placée, équipée d'une large baie vitrée. À l'intérieur, un bureau en métal au centre de la pièce, un grand cahier ouvert, des feuilles éparses, une lampe, une chaise devant le bureau et une armoire métallique fermée contre le mur. Ils y pénétrèrent, le pasteur offrit la chaise à son prisonnier et s'installa, du bord des fesses, sur le bureau. En face d'eux, la plate-forme, le bateau et derrière, l'océan sans fin.



Le Poulpe comprit alors que tout avait été millimétré. Cet endroit était réservé pour la grande démonstration, la grande explication et la scène avait été maintes fois répétée par Tintin, jusqu'à la manière de s'asseoir nonchalamment. Le pasteur prit une grande inspiration et Gabriel en profita pour lui couper l'herbe sous le pied.

« Ça va, pas la peine de vous fatiguer, on m'a déjà distribué le texte. Ici vous contemplez votre œuvre, parfois vous doutez mais vous ressortez toujours avec la conviction que ce que vous faites a du sens. Vous auriez pu être politicien, vous en avez tous les défauts, tous les tics, toute la mégalomanie.

– Monsieur Lecouvreur, vous êtes un drôle de personnage. Je ne suis pas mécontent de vous avoir fait venir.

– C'était donc ça. Raymond Fontaine a agi sous vos ordres, il m'a envoyé parce que vous le vouliez. Peut-être même que Marysa, malgré tout le bien que je pense d'elle, est l'une de vos acolytes ?

– Vous n'êtes pas si bête. Vous vous êtes laissé bernier mais vous avez fini par comprendre. Raymond Fontaine est mon intermédiaire à Rungis. Dire que le traître est allé directement le voir pour vendre la marchandise, c'est à pleurer. Quant à Marysa, elle est depuis longtemps acquise à la cause. Mais, elle m'a surpris, elle semble s'être un peu trop attaché à vous. Enfin, ça ne l'a pas empêché de faire du bon travail.

– Ce que je ne comprends toujours pas, c'est pourquoi ?

– Pour que le monde sache, monsieur Lecouvreur, pour que le monde sache. Je ne peux pas faire venir de journaliste, tout ça doit rester secret. Alors, quand Fontaine m'a parlé de vous, alors que nous étions en train de découper la statue de chez Lignard, ça a été une évidence. Un personnage de fiction. Un enquêteur dont toutes les

aventures finissent sur papier. C'était exactement ce qu'il me fallait pour faire parler de mon œuvre sans que ça se sache. Pour laisser une trace. Pour que le monde ait une chance de réaliser sa folie sans que cela risque de faire échouer l'Arche. Il suffisait de vous faire venir et un écrivain quelconque se chargerait de le mettre en mot. C'était parfait.

– Alors vous aviez besoin de toutes ces belles mises en scène bien huilées, auxquelles j'ai pu assister, pour orienter l'histoire dans le sens que vous vouliez. Écoutez, je ne suis pas sûr que ça marche comme ça. Et puis, je ne suis pas si connu que ça. Moi-même, avant de tomber sur la bibliothèque de votre ami de Rungis, je ne savais pas que j'existais en livre, ça ne va pas faire parler de votre histoire dans les journaux.

– On fait avec les moyens qu'on a. C'est le Poulpe qui s'est trouvé sur mon chemin, c'est lui qui parlera de moi. Le hasard a toujours bien fait les choses pour moi. Et puis, j'y ai réfléchi et j'ai trouvé comment faire en sorte que cet épisode-là fasse plus de bruit que tous les autres. Il suffit de tuer Gabriel Lecouvreur. Il suffit de vous tuer et la sortie du dernier ouvrage de la série ne passera pas inaperçue, j'en suis convaincu.

– Je vous vois venir. Vous allez dire : « Gardes », vous allez claquer des doigts et on va m'emmener vers le cachot où j'ai moi-même pour m'exécuter.

– Ce serait tellement dommage... Non, il faut profiter de l'événement pour en faire une fête. Tout le monde est prêt, je crois. » Comme si c'était le signal attendu depuis longtemps, la porte s'ouvrit à peine la phrase finie et laissa apparaître Terminator et un apprenti joyeux luron qui l'accompagnait.



Chapitre 21

Il y avait une petite centaine de gars, qui n'avaient pas l'air dans la meilleure des formes. À certains manquaient les oreilles, d'autres s'étaient fait amputer un jarret et se traînaient difficilement. Terminator paradait, il avait avec lui quelques acolytes qui portaient sur leur visage le même sourire bêta mais il était le seul armé. Pour le côté météo, le vent se chargeait de rappeler la situation géographique de la plate-forme. « Entre les quarantièmes rugissant et les cinquantièmes hurlant » répétait inlassablement les rares brochures qui vantaient les voyages aux Kerguelen, les seules îles du secteur. C'était même surprenant d'avoir pu l'oublier quand ils étaient à l'intérieur.

On avait installé le Poulpe, les mains attachées dans le dos, sous la grue qui servait à charger et décharger les conteneurs. Une corde y pendait. Tintin avait encore fait un discours, mais cette fois Gabriel avait décroché au bout de la douzième seconde. Il avait vaguement entendu que cette exécution serait une vengeance pour tous les esclaves qui autrefois patati patata... Il semblait difficile d'imaginer que quiconque pût prendre ce blabla au sérieux, mais c'était maladif chez le pseudo-pasteur. Il avait enfin terminé. Le Poulpe avait essayé d'inciter à la révolte, il avait hurlé tout le fric qu'on se faisait sur leur dos, que l'esclavagiste c'était le pasteur, ils n'étaient pas en état de se révolter, entre conditionnement idéologique et menaces physiques.

Un homme avait récupéré le bout de la corde et s'appro-

chait de lui. Ce type-là lui était familier. Pourtant, il n'avait pas beaucoup eu l'occasion de voir leurs visages. Il avait vu cette tête-là quelque part. Le type fit le nœud, et c'est quand il lui passa la corde au cou que le Poulpe eut l'illumination. Il chuchota : « William Hoarau, fils de Thérèse Hoarau, frère de Ryan Hoarau, je les ai vus, là-bas, dans le Chaudron, ils t'attendent. » Le bourreau s'écarta puis revint vers Gabriel, ôta le nœud, le défit, le refit, vérifia sa solidité et le remit autour du cou du condamné. « J'avais fait un mauvais nœud, c'est bon maintenant, il va le sentir passer ce chien d'esclavagiste ! »

Il actionna la grue, la corde se tendit, le Poulpe accompagna le mouvement jusqu'à se trouver sur la pointe des pieds, fut légèrement soulevé avant de sentir glisser la corde autour de son cou et de se retrouver à terre. Le nœud coulant s'était défait.

Il y eut un petit moment de surprise durant lequel William arracha le boîtier de commande de la grue et le lança sur la main de Terminator. Le boîtier pesait son petit poids et la surprise fit lâcher son arme au gros bras. William se mit à courir et Gabriel lui emboîta le pas, aussi vite qu'il le pouvait avec les mains liées. Une demi-douzaine d'autres employés de cette charmante pêcherie, une fois remis de leur surprise, les suivirent. Terminator avait eu le temps de récupérer son arme, il tira une rafale. Deux des échappés de la deuxième vague furent touchés à la jambe et tombèrent. Ceux qui étaient à leur hauteur s'arrêtèrent et levèrent les bras. Seul William et le Poulpe, qui avaient un peu d'avance, continuèrent leur course dans la seule direction possible, la partie abandonnée de la plate-forme.

Le gros bras armé et ses sbires les pourchassèrent. Il y eut encore quelques tirs mais les balles se perdirent. Les deux fuyards gagnèrent un bâtiment imposant, plongè-



rent dans une porte grande ouverte et s'enfoncèrent dans le dédale de couloirs qui s'offraient à eux.

Les poursuivants abandonnèrent et Gabriel distingua la voix de Tintin : « Vous n'irez pas loin, nous sommes au milieu de l'Océan, la faim vous ramènera à nous ou vous emportera avec elle ! »

Tout était métal rouillant. Certaines structures s'étaient effondrées, d'autres avaient été démontées pour récupérer des morceaux. Plus rien ne ressemblait à grand chose de connu. Il fallait se méfier de chaque endroit où l'on posait le pied. Un immense enchevêtrement désordonné dans lequel le vent jouait une symphonie de craquements et de sifflements. Gabriel osa un « merci », mais William lui fit signe de se taire. Il avait raison, il valait mieux s'éloigner, se trouver un endroit où ils se sentiraient à l'abri avant de relâcher leur attention. À l'aide d'un bout de fer rouillé arraché sur leur chemin, il trancha tout de même les liens qui enserraient les tentacules du Poulpe.

Alors qu'ils s'approchaient d'un escalier, William mit le pied sur une plaque métallique pré-sciée qui céda sous son poids et tomba quelques mètres plus bas. Il réussit de justesse à éviter de l'accompagner. On entendit un grand bruit de métal qui rebondit. Silence à nouveau.

Ils se penchèrent précautionneusement. Le fond du trou était garni d'un fourré de tiges métalliques bien affûtées. Un piège. Il s'agissait incontestablement d'une réalisation récente et ça ne ressemblait pas beaucoup au pasteur. Gabriel se releva pour jauger si d'autres pouvaient se terrer dans ce taillis industriel, quand il sentit un instrument pointu se poser à la base de sa nuque.

Chapitre 22

« Qui t'es alors, si t'es pas un Russe ? »

L'homme qui se trouvait en face d'eux avait toute la panoplie du naufragé sur une île déserte. Les cheveux longs et en bataille, en l'occurrence un amas collé par la crasse, des vêtements déchirés, le regard perdu de celui qui a passé un peu trop de temps à discuter tout seul. Dans la main il avait une lance taillée dans un long tube d'acier.

– Mon nom est Lecouvreur, Gabriel Lecouvreur. » Il résistait depuis des années à ce petit élan de cabotinage, mais ce jour-là, il le trouvait à propos. « Mais on m'appelle en général le Poulpe.

– Et qu'est-ce tu fous là ? Les seuls Blancs qu'il y a ici, c'est les Russes qui me font la chasse. T'es un marin ?

– Non, en fait, ça serait un peu compliqué de tout t'expliquer, mais ce que je peux dire, c'est que le pasteur cherchait à me tuer, d'après ce que j'ai compris de tes activités ça devrait automatiquement me mettre de ton côté, non ?

– Je confirme, c'est moi qui devais lui passer la corde au cou, ajouta William

– Et toi, tu sors d'où, pourquoi tu lui as pas passée cette corde ?

– William Hoarau, je suis du Chaudron. Et je lui ai passé la corde au cou, mais j'ai fait un nœud qui lâche, pour qu'on puisse s'enfuir. J'en peux plus de cette plate-forme.

– T'es le fils à Thérèse Hoarau ?



- C'est ça. Et toi, tu dois être le Saint.

- Bonne pioche, mon gars. C'est incroyable, il y a tout le quartier sur cette plate-forme. Bref, c'est pas pour ça que je vous fais confiance. Ça sent le coup tordu de Tintin, il sait plus quoi inventer pour m'avoir. Mais il m'aura pas. Personne ne m'aura jamais ! Mort à l'ennemi ! Les esclavagiss' j'veais leur trouer la couenne, et leur gros pasteur, j'en ferais mon quat' heures ! Ha ha ha, tout va brûler, tout va brûler, tout va brûler !

- Ça, c'est un programme ! Et t'as un plan, j'imagine, pour venir à bout toute la petite troupe à toi tout seul ?

- Oui, j'ai un plan, des mois que j'étudie tout ça, rien ne peux me résister ! J'ai la justice avec moi, rien ne m'arrêtera, rien ne m'empêchera, je les aurais, je les aurais, je les aurais ! Et Dieu, je vais le crever ! Allez, assez rigolé, si vous voulez pas que je vous transforme en brochettes, vous allez tout me raconter, et vous avez intérêt à ce que ça me plaise ! » Pour la première fois depuis le début de la conversation, Robinson Crusoe avait baissé sa lance. Le regard s'était affiné comme s'il pouvait trouver dans les détails vestimentaires de Gabriel une idée.

Un terrier. Gabriel avait longtemps cherché le terme qui conviendrait le mieux pour qualifier ce qui servait d'habitation à son hôte et, définitivement, terrier était le bon. On pénétrait par un trou dans les ruines d'un bâtiment dont les parois avaient été tordues et retordues par le vent. On imaginait qu'il avait fallu creuser et déblayer autant qu'étayer pour tracer le chemin et l'architecture intérieure relevait pour moitié des hasards de l'effondrement et pour le reste des aménagements réalisés par l'occupant.

Les pièges étaient nombreux avant d'accéder à la salle dans laquelle ils se trouvaient et il leur avait fallu emboî-

ter leurs pas très exactement dans ceux de leur guide pour ne pas les déclencher. Celui-ci avait refusé d'expliquer quoi que ce soit à leur propos mais tout cela avait l'air très ingénieux. La salle était équipée de tout ce qui fallait à trois gentlemen pour discuter, trois gros fauteuils de direction et une bouteille de vodka russe et bien fraîche. « On trouve de tout dans les décombres laissés par les Russes ! »

L'hôte avait écouté Gabriel puis William dérouler tous les détails de leurs histoires respectives et quand, après une courte période de mutique hostilité, où le pour et le contre étaient pesés, il s'était mis à raconter ce qu'il tournait en boucle dans sa tête ou criait, seul face à la mer et au vent, depuis plusieurs mois. Le propos passait d'une certaine vision de la Théologie aux différentes méthodes pour élaborer des latrines mais, au milieu de tout ça, Gabriel réussit à extraire une bonne dose d'information.

L'homme s'appelait Denis, mais on l'appelait « le Saint » en référence au chef-lieu de la Réunion, Saint-Denis. Il venait du Chaudron et ne s'était pas doré les ongles à l'or fin quand il était petit. Il avait vite préféré divers petits trafics aux bancs de l'école et s'était retrouvé, juste pour fêter sa majorité, derrière les barreaux. C'est là qu'il avait rencontré Tintin.

Le pasteur n'en était pas encore un, il ne croyait pas en Dieu à cette époque-là, mais il faisait déjà des prêches. Il ne parlait pas beaucoup, mais quand il prenait la parole, on était obligé de l'écouter. Il pouvait raconter un truc ou son contraire, il avait toujours raison. Il était plutôt le genre qu'on utilise pour s'essuyer les pieds, en prison, maigrichon et sans appui, mais rien qu'avec son bagout, il avait réussi à se faire une place, à se trouver des protecteurs.



Parmi les prisonniers, il y en avait un qu'on appelait le Russe. En réalité, c'était un Ukrainien, mais vu de l'hémisphère sud, ça faisait pas grande différence. C'était le Russe qui avait parlé en premier de la légine, un poisson avec lequel on faisait autant de profit qu'en trafiquant de la drogue. Ils l'avaient tellement pêché qu'il avait presque disparu des côtes d'Amérique du Sud. Restait les Kerguelen. Là, les barons de la pêche de la Réunion avait verrouillé le business, ils s'étaient fait attribuer tous les quotas, de plus en plus stricts. Le Russe était tombé pour pêche illégale.

Bref, il disait à qui voulait l'entendre que, si quelqu'un trouvait un moyen de contourner les quotas, il pouvait fournir le matériel. Tintin l'avait interrogé, encore et encore, sur les techniques, sur les lois, sur le commerce, il l'avait cuisiné à lui en extirper un bout de cerveau par les narines. Au milieu de tout ça, le Saint avait été libéré et avait oublié toutes ces histoires lointaines pour replonger dans son chaudronnesque quotidien. Même Tintin le beau parleur avait fini par glisser loin de sa mémoire.

Il avait resurgi de nulle part au moment de la grande épidémie de chikungunya. Cette époque-là avait été vraiment particulière, comme si l'île avait été plongé dans un genre d'hallucination. Le «chik», comme il avait vite été baptisé, n'était pas un maladie mortelle, dans la grande majorité des cas. Il y avait eu des morts, suffisamment pour déclencher le branle-bas de combat jusqu'en métropole. D'un coup, la France se rappelait qu'une île de l'Océan Indien était l'un de ses départements. D'un coup, les visites se succédèrent, les déclarations s'enchaînèrent.

Mais le plus impressionnant n'était pas la mort, c'était l'épidémie. Transportée par un petit moustique, elle s'était répandue dans toute l'île, elle touchait tout le monde,

toutes les communautés, tous les milieux sociaux, il n'y avait pas une famille épargnée. Tout le monde avait un frère, une cousine, un fils ou une arrière-grande-tante atteints, quand ce n'était pas toute la famille qui avait succombé. Les symptômes étaient plus ou moins violents selon les personnes, les enfants et les vieux étant plus marqués. C'étaient des fièvres délirantes pendant trois jours, puis ça continuait sans fièvre, des fois pendant des mois, des articulations en bouillie, des douleurs, des démangeaisons. On ne savait pas bien soigner, les rumeurs circulaient dans tous les sens et les médecins n'étaient pas les derniers à les propager. Toutes sortes de médicaments plus ou moins traditionnelles avaient fait leur apparition. On s'était mis à ramasser des plantes qu'on appelait jusque là mauvaises herbes. L'île était dévastée.

C'est à ce moment précis que Tintin était arrivé à la Réunion. Il était déjà sorti de prison depuis un ou deux ans et il avait voyagé. Personne ne sut jamais exactement ce qu'il avait fait durant cette période. Mais une fois de retour, il était comme transformé. Il avait revêtu un habit sobre de pasteur. Il faisait le tour des villes, des villages, sur les places de marché. Il haranguait. Son discours était bien rôdé. C'était un signe ! Une manifestation de la colère divine ! Ce n'était que le début de la fin ! Tout un baratin de fin du monde qui faisait toujours son petit effet. Au bout de quelques semaines, ils étaient bien moins nombreux à se moquer de lui. Et l'épidémie ne s'arrêtait pas ! Comment ne pas croire que c'était le début de la fin ?

Le Saint était tombé sur lui par hasard, devant le grand centre commercial du Chaudron. Quand il se mit à parler de ce moment, le rythme de sa voix changea, ses yeux plongèrent dans ses souvenirs, comme s'il cherchait à



convoquer l'instant avec le plus de justesse possible. Il avait assisté à une apparition, dressée sur une poubelle, à contre-jour, qui invectivait ceux qui passaient avec des caddies chargés de produits anti-moustiques de toutes sortes. Sa voix tonnait, ses yeux roulaient, le public s'amassait, quelques uns lui répondaient, confirmaient ce qu'il disait.

Denis avait été happé, comme tous les autres, par curiosité d'abord, pour saisir le pourquoi de l'attroupement, puis juste pour le plaisir d'entendre les mots danser dans la bouche du prêcheur, les pensées s'enchaîner de manière si limpide. Tout était si clair, si évident. Au milieu du discours, une intonation l'avait frappé, avait éveillé, dans un coin de son cerveau, un lien enfoui. Le profil qui s'était découpé quand Tintin avait tourné la tête, avait attisé son trouble. Il était resté, comme la plupart de l'assemblée, jusqu'à la fin du discours, mais il n'avait pas réussi à retrouver le fil du souvenir.

Ce n'est qu'en rentrant chez lui ce soir-là qu'il s'était souvenu. Tintin, le chétif prisonnier, si beau parleur. Lui, à la langue si acerbe, au discours si cynique, était devenu un fou de Dieu exalté. Incroyable ! Il était retourné sur le parking de l'hypermarché, mais le pasteur ne revenait alors pas deux fois au même endroit. Il lançait des hameçons, pour voir où ça mordrait. Il avait fallu du temps au Saint pour le retrouver. Il avait fini par mettre la main sur lui, devant un dispensaire, à Saint-Benoît. Il l'avait laissé finir son prêche, avant de s'avancer, de lui attraper le bras et de ne rien dire.

Tintin était dans son rôle d'homme d'Église, il fit l'offensé, laissant poindre les menaces dans les recoins de ses phrases. Alors Denis avait lâché un mot, un seul, un nom : « Karapat ». Les invectives s'étaient suspendues, les yeux s'étaient mis à chercher le passé dans le visage de Denis.

Il avait fallu insister : « Karapat arkoné pa vyë dalon ?

– Le Saint ? »

Karapat, la tique en créole. C'est comme ça qu'il avait été surnommé en prison. Ça lui plaisait pas beaucoup, mais ça le définissait plutôt bien : une bestiole minuscule qui s'accrochait et ne vous lâchait pas avant de vous avoir pompé le sang. Ça venait aussi d'une expression : « Chercher karapat su la peau bœf », chercher la petite bête. C'était ce qu'il faisait toujours. Le surnom s'était accroché à lui comme l'animal qu'il désignait, ça faisait une bonne madeleine pour se reconnaître.

Tintin s'était montré méfiant. On sentait bien qu'il ne voulait pas que son passé vienne entacher sa belle prestation de messie. Mais quand il avait compris que Denis ne cherchait pas à le faire chanter, qu'il avait même été impressionné par son discours, il s'était radouci. Il avait vite compris qu'il pouvait lui fournir ce dont il avait besoin.

Les prêches commençaient à faire effet, on mordait aux hameçons, les poissons faisaient la queue devant la ligne, mais ce n'étaient pas le genre de poisson qui intéressait Tintin. C'était surtout des gens installés, des gagne-petit mais avec une famille, des gens respectables qui trouvaient, en allant l'écouter, un moyen de protester qui cadrerait avec la religion.

Tintin cherchait ceux qui étaient prêts à tout quitter, à tout lâcher, parce qu'ils n'avaient pas grand chose à quitter ou à lâcher. La génération chômage-rhum-zamal. Ceux qui en voulaient à la terre entière et qui jetaient toute leur énergie dans des bagarres à deux sous. Ceux-là, c'est le Saint qui les lui a amenés. Il avait grandi parmi eux, il était l'un d'entre eux.

« T'aurais vu la première rencontre » s'enflamma le Saint « c'était quelque chose ! Tintin est arrivé avec son



costard-cravate. Rien que pour ça, y en avait qui voulaient lui taper dessus. Puis il a commencé à parler. Même moi, j'ai rien vu venir. Tu les aurais vu, eux qui ont appris, à l'école, à sortir les poings dès qu'on leur parlait plus de cinq minutes d'affilée, ils étaient là, la bouche ouverte, presque la bave qui coulait au coin de la lèvre. Il a commencé comme si rien n'était, en parlant simplement et plus il avançait, plus il montait le volume. On avait l'impression qu'au fur et à mesure, il grandissait, il devenait immense et nous, tous petits. »

Il sut les saisir. Il leur dit que c'était d'eux que le monde entier rejetait, qui étaient tenus à l'écart de la société, sur qui personne ne pariait, que c'était d'eux que viendrait le salut de l'humanité, parce qu'ils n'étaient pas corrompus, parce que rien du Monde Ancien ne les retenait. Il termina en les regardant droit dans les yeux avec une phrase du genre : « Et maintenant, vous avez le choix, soit vous rejoignez les Élus, vous venez avec moi et nous construisons le monde de demain ensemble, soit vous restez là à croupir et vous attendez que la grande vague vous submerge. » « N'importe qui aurait dit ça » avait ajouté Denis « ils lui auraient cassé la gueule, ils se laissaient pas insulter. Mais là, rien. Ils avaient l'impression d'être devant Bon Dieu en personne qui les engueulait. On peut pas casser la gueule à Bon Dieu, même si on n'y croit pas ! »

Quand il eut un petit groupe constitué, il le confia à Denis et partit retrouver le Russe en lointaine Europe, aux bords de la Mer Noire. Il en revint avec le rafiote post-soviétique et la plate-forme. Un petit tour par la Réunion pour embarquer les fidèles et direction les mers du grand Sud.

Alors commença la pêche. Du poisson, du poisson et encore du poisson. C'est là aussi que, pour Le Saint, les choses changèrent. Une fois ici, il n'était plus le second, il

était n'importe qui parmi tous les autres. Il fallait qu'il trime comme les autres. Il eut du mal à l'encaisser. Chaque jour, il y avait les messes. Tintin remotivait les troupes. Il était impressionnant. Chaque jour, il trouvait les belles paroles qui donnent envie d'aller travailler. Même plus, envie de le remercier d'être choisi pour contribuer à cette œuvre. Mais sur Denis, ça ne marchait plus. Il avait connu l'envers du décor, il ne voyait que les artifices. Il réussit à en convaincre quelques uns de tenter un putsch. Renverser Tintin, le jeter à la mer, et pouvoir enfin discuter avec les autres. Trouver le moyen de sortir de là, s'occuper des Russes, ça serait venu plus tard.

L'un des putschistes n'était pas si convaincu et il est allé tout vendre à Tintin. Trois ont réussi à s'enfuir dans cet espèce de maquis de métal. Les autres, tous zigouillés. Le traître fut promu contremaître et se fit appeler Terminator.

Les deux autres ne tinrent pas longtemps dans le fatras métallique. Ils retournèrent à l'usine. On leur trança les oreilles, comme *dann tan lontan*. Pour ne pas mourir, ils vendirent le Saint, ses planques, ses moyens de survie. Denis avait prévu le coup. Il plongea encore plus profondément dans la ferraille, fabriqua des pièges. Ils essayèrent de le trouver, ils se cassèrent les dents. Même les Russes et leurs armes renoncèrent après avoir perdu deux hommes.

Le Saint laissa flotter un bon silence pour les laisser digérer, s'envoya une rasade de vodka et conclut :

« Maintenant c'est le moment, il y en a marre. De vous voir arriver chez moi, je tiens plus, il faut qu'on passe à l'attaque, qu'on mette fin à toute cette merde. Ça peut plus durer ! Maintenant, je vous explique mon plan. »



Chapitre 23

Le plan de Denis était assez rudimentaire, mais suffisamment simple pour avoir une chance de marcher. Il n'y avait pas beaucoup d'armes sur la plate-forme, à part Terminator, seuls les Russes en étaient équipés. La nuit, ils dormaient pour la plupart sur le bateau, ils n'étaient plus que deux ou trois sur la plate-forme. On les neutralisait, on leur prenait leurs fusils, on tranchait les amarres du bateau, on le laissait dériver de manière à ce qu'il s'éloigne assez pour devoir faire plusieurs manœuvres pour aborder la plate-forme et on prenait l'usine par surprise avec un seul but, trouver Tintin et l'éliminer. La suite ne faisait pas partie du plan... Denis avait juste insisté sur le peu de temps qu'ils avaient car il fallait profiter de la présence du bateau qui représentait leur seule chance de quitter l'île.

Le rôle de choix était tombé sur Gabriel. Il avait bien pensé un temps fausser compagnie à l'hurluberlu, mais celui-ci était plus paranoïaque qu'une grand-mère enfermée toute la journée dans son appartement à regarder TF1. Il ne s'était pas présenté une seule occasion. Il avait même été menotté à une poutrelle métallique pour la nuit ! Il avait passé le temps à raconter à William la rencontre avec la mère et le frère Hoarau.

Le rôle de choix était donc tombé sur lui. Voilà pourquoi, il avançait à découvert sur la plate-forme, caché dans un tube coudé d'aération récupéré dans les décombres. Il se sentait dans la position du soldat romain planqué dans une fausse souche pour espionner le village

d'Astérix. Et, si ces souvenirs enfantins n'avaient pas été trop déformés par les hectolitres de bière ingérés depuis, ça finissait rarement bien pour le soldat en question. En plus, dès que le tube se tournait du mauvais côté, il offrait prise au vent et Gabriel devait lutter de toute ses forces pour ne pas tomber. Mais cahin-caha, il parvint à maîtriser l'outil.

Les Russes patrouillaient autour de l'usine, pour traquer les éventuels fuyards. Ils étaient préparés à un coup de force depuis l'intérieur, mais pas venant des restes des structures d'extraction pétrolière. Pour eux, Denis était mort depuis longtemps et ce n'était pas deux malheureux fuyards désarmés qui représentaient un risque. Ils ne s'attendaient donc pas à être attaqués par une bouche d'aération.

C'est sans doute l'unique raison pour laquelle cette partie du plan n'échoua pas. Gabriel réussit à s'approcher et, se servant de sa planque comme d'une arme, il mit hors d'état un Russe et lui déroba son arme. Il se dissimula dans sa subtile cachette pour en attendre un second. Il lui tomba dessus quand celui-ci était occupé à constater l'état de son camarade. Et rebelote avec le troisième. D'une facilité déconcertante. Armé de trois kalachnikovs, il pouvait maintenant affronter n'importe quel Rambo en duel.

Il entendit au loin un hullement puis un autre, signe que Denis et William avaient fait leur part du travail. Il répondit par un autre hullement. Il avait protesté contre ce signal absurde, il n'y avait pas le moindre hibou, la moindre chouette à des centaines de kilomètres à la ronde, mais ce n'était pas son plan et sous la menace de la lance, il était prêt à accepter ce genre de détail. Il les retrouva au point d'amarrage alors que le bateau avait déjà commencé à prendre de la distance.



Ils se lancèrent dans le deuxième mouvement de cette sonate. L'usine fonctionnait jour et nuit. Ici, pas question de trois 8, pour le plus grand bien du Seigneur, on était aux deux 12. Tintin passait régulièrement un peu avant la fin de la relève pour motiver les troupes et leur donner le courage d'assurer jusqu'au bout. Il se mettait en milieu de chaîne et haranguait. Parfois, il lisait et commentait des passages de la Bible relatifs à Noé, ou du Coran, puisqu'il y avait aussi une longue sourate consacrée à Noé, ou encore du récit du déluge tiré d'une épopée mésopotamienne.

En s'approchant, le Poulpe et ses camarades d'insurrection n'eurent aucun mal à s'assurer de sa présence en entendant sa voix résonner. Ils gagnèrent chacun une entrée et au hululement de Denis, ils pénétrèrent ensemble dans le hangar en faisant crépiter leurs fusils d'assaut. C'est là que le plan atteint ses limites. Terminator était moins benêt qu'il n'en avait l'air, on aurait dit qu'il attendait ce moment depuis le début. Il sut immédiatement trouver la position idéale et donner la réplique avec un ou deux tirs bien sentis. Les autres gros bras profitèrent de la confusion pour sortir les machettes et éviter ainsi les mouvements de solidarité. Tintin empoigna l'un des ouvriers et s'en servit de bouclier humain. Il savait que ça n'arrêterait pas les tirs du Saint, mais sans doute des deux autres, ce qui était déjà bien.

Malgré leur supériorité matérielle, les trois compères durent vite se retrancher derrière une pile de caisses de poisson. Une vraie petite guerre des tranchées s'installait dans l'usine. Elle dura une petite demi-heure, ils échangeaient sporadiquement des coups de feu, ils faisaient des tentatives, d'un côté et de l'autre, de contourner l'adversaire, de le prendre à revers, et ils subissaient un nouveau prêche de Tintin, quand la porte s'ouvrit et qu'entrèrent

une quinzaine de Russes. Ça tournait à la Berezina et pas uniquement à cause de la nationalité de leurs nouveaux assaillants. Ceux-ci étaient bien armés, et entraînés pour ce genre de combat. Les minutes qu'il leur restait à vivre se changèrent instantanément en secondes.



Chapitre 24

C'est alors que se produisit le *deus ex machina*. La terre, s'il n'est pas trop abusif de nommer ainsi la plate-forme, se mit à trembler. Tous furent jetés au sol. Une détonation, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. La plate-forme prit du gîte. Ça tanguait sacrément. Alors, une voix qui parlait comme depuis les nuages se fit entendre : « This is Captain Marshall talking from the HMAS Toowoomba of the Royal Australian Navy. We are operating under the authority of the United Nations Organization to dismantle this illegal territory. This is the last warning. You have to surrender or we will shoot to kill every one have an hostile comportment. I repeat, this is the last warning ! »

Les Russes, qui étaient toujours en réalité des Ukrainiens, avaient un adversaire autrement plus intéressant que trois sauvages retranchés, ils se précipitèrent sur le pont pour combattre comme on le leur avait appris, jusqu'à une mort qui ne tarda guère. Difficile de lutter contre une troupe de commando d'élite appuyée par un hélicoptère de combat. Les marines australiens, coiffés des casques bleus qu'on leur avait prêté pour l'occasion vinrent ensuite s'interposer dans le léger différent qui opposait trois hommes au reste de la population de l'îlot artificiel. Tout ce petit monde fut conduit dans des cabines verrouillées du navire de guerre.

L'Australie avait officiellement reçu la mission de mettre fin à cette aberration du droit international qui avait per-

mis à un quelconque quidam de fonder un état dans les eaux internationales et de piller les ressources halieutiques qui s'y trouvaient. La résolution 1984 du Conseil de Sécurité évoquait la disparition des espèces des poissons et le sort des populations civiles, mais on avait plus parlé de gros sous autour de la table des négociations entre puissances internationales et de savoir qui récupérerait le droit de puiser dans cette mine d'or à écailles. Aussi la mission officieuse consistait avant tout à détruire toute trace de cette plate-forme et de ses habitants et la méthode douce ne faisait pas partie des options. Une fois les vivants évacués, on plaça quelques charges explosives à des emplacements stratégiques et c'en fut fini de ce qui fut un jour le fleuron de l'industrie soviétique.

Les prisonniers qui avaient été faits posaient plusieurs problèmes. Le premier d'entre eux était celui du chef : il fallait trouver face à quelle cour de justice il devait être déféré, avant de voir un long et coûteux procès dans lequel pourraient surgir des arguments qui n'étaient pas du goût des puissances commanditaires du coup de force. Pour alléger la charge de travail des magistrats internationaux qui avaient encore vus leur budget réduit d'une bonne tranche lors de la dernière Assemblée Générale des Nations Unies, on trouva une solution simple : on suicida Tintin dans sa cabine.

Le deuxième problème concernait le reste des prisonniers que l'on n'avait que peu de raisons d'enfermer, vu que c'étaient eux les populations civiles que l'on était censé protéger. La France avait fait savoir que ces personnes avaient renoncé à leur citoyenneté française pour prendre celle de Libertalia et qu'il n'était pas question de la leur redonner. La France si tu la quittes, c'est que tu l'aimes pas et il n'y a pas de raisons qu'elle fasse quoi que ce soit pour toi en retour avait dit, en substance, le



ministre chargé des Affaires Étrangères de la patrie des Droits de l'Homme. Libertalia détruite, ces gens devenaient des apatrides et il n'y avait pas beaucoup de pays pour accepter de les recevoir. L'Australie, qui refoulait déjà allègrement les étrangers qui avaient un pays d'origine, ne voulait surtout pas de ceux que l'on ne pouvait expulser nulle part. On était dans une impasse. Tintin avait fait les choses bien...

En fait, et aussi étrange que ça puisse paraître, le seul à être en règle dans toute cette histoire était Gabriel. Il n'avait rien signé de son sang et pas plus les papiers de renoncement à la nationalité française que ceux d'adhésion à la libertalienne. Il avait donc le droit, après un léger passage par la case police, de regagner sans être inquiété le sol de son territoire d'origine.

Il se trouve que c'est ce même Français qui trouva la solution de cet imbroglio international. Et pour se faire, il demanda juste l'accès à une ligne téléphonique internationale.

« Allo ?

- La serpolette est au potage, ce que la mimolette est au fromage.

- Pardon ?

- La serpolette est au potage, ce que la mimolette est au fromage.

- Je ne comprends pas ce que vous me dites, si c'est pour me vendre quelque chose, sachez que...

- Raccroche pas, Pedro, c'est Gabriel. Je voulais juste être dans le bain de tes conspirations internationales.

- Mais t'es vraiment con, tu sais que ça aurait pu être un signal pour déclencher une action ?

- J'aurais bien aimé, mais je n'ai pas trouvé les mots qu'il faut. Bon, excuse-moi, mais j'ai une demande un peu

urgente et aussi importante qu'inhabituelle.

- Demande toujours...

- Il me faudrait une centaine de vrais papiers

- Vrais ? Qu'est-ce tu veux dire par là.

- Eh ben, j'ai une centaine de personnes qui n'ont plus leur papiers et...

- Ho, tu t'es trompé de numéro, c'est pas la préfecture ici, je fais pas dans le légal, moi !

- Justement, c'est pas tout à fait légal. En fait, des papiers ils en avaient, ils avaient même la nationalité française, mais ils l'ont perdue, est-ce que tu pourrais les aider à la retrouver ? Il faudrait des cartes avec leur vraie identité, mais il faudrait aussi qu'ils puissent prendre l'avion avec et résister à un bon contrôle à la frontière.

- Eh mais c'est pas juste un travail d'imprimeur, ça ! Il faut aller bidouiller les fichiers de l'État, c'est pas trop mon rayon, ça.

- Oui, mais tu connais bien quelqu'un qui...

- Mouais. J'imagine qu'il te faut tout ça pour avant-hier.

- Si c'est pas trop te demander... Et, côté livraison, il faudrait pouvoir récupérer ça en Australie, à Perth.

- Perth, mais c'est le furoncle du trou du cul du monde, comment tu veux que...

- Par amour pour moi, Pedro, et pour emmerder franchement les services de l'immigration, je sais que tu ne peux pas résister à ça. »



Chapitre 25

«Rien ne va plus». C'est ce qu'on dit à la roulette quand la bille est lancée et qu'on n'a plus le droit de miser. C'était exactement la situation dans laquelle Raymond Fontaine se trouvait. Il était la foutue bille qui n'arrêtait pas de rebondir sur tous les bords sans pouvoir sortir. Il allait s'échouer sur un numéro mais impossible de savoir lequel avant qu'il ne soit trop tard. Il était sans doute déjà trop tard.

La nouvelle était tombée depuis quelques heures à peine. Il était tranquillement en train de regarder sur internet des petites nanas se masser des seins presque aussi grands que des enfants de six mois quand il avait reçu un texto bizarre sur son téléphone, d'un type qu'il ne connaissait pas. Il avait d'abord espéré un plan cul qui répondrait à l'un des messages qu'il avait envoyés quelques heures plus tôt avant de se rabattre sur le monde virtuel, mais ça n'avait rien à voir. Le message était aussi clair que concis : « Tintin est mort, c'est fini pour toi ! »

Il avait pris ça à la rigolade et était retourné à ses affaires. Mais l'idée s'était insinuée dans son crâne et y prenait toute la place. Les aguicheuses avaient beau frétiler de leurs plus beaux pixels, elles ne pouvaient pas rivaliser. Si Tintin tombait, la police, la justice voudrait savoir d'où venait l'argent, où s'écoulait son poisson et il ne serait sans doute pas difficile de remonter jusqu'à lui. Il fallait qu'il sache.

Il avait remis la main sur un numéro. Le numéro direct d'un type haut placé à la Réunion qui se faisait un bon pourcentage sur les ventes de légine pour s'assurer que les autorités ne viendraient pas chercher des ennuis à la petite entreprise de Tintin, un type à appeler en cas de problème majeur. Lui saurait.

Il avait été très aimable. « Mais non, c'est impossible, je serais au courant. J'ai déjeuné avec lui il y a moins d'une semaine, juste avant son départ pour la plate-forme, il rayonnait de bonne santé ! Écoute, si ça peut te rassurer, je me renseigne et je te rappelle juste derrière. » Il avait été très aimable mais il n'avait pas rappelé. Fontaine tournait en rond. Qu'est-ce qu'il foutait ? Au bout de quelques heures, il avait craqué, il avait rappelé. Le numéro n'était plus attribué.

Il réessaya trois fois. Il l'avait eu au bout du fil, il n'était pas fou. On ne peut pas fermer une ligne aussi rapidement. Ou peut-être que si. Mais alors...

Alors il se sentit en plein «Rien ne va plus».

Alors il entendit un bruit, chez lui, dans sa maison, un bruit comme on en entend dès qu'on commence à avoir peur. « Tu te montes la tête, calme-toi, redescend ! » Mais il entendit à nouveau le bruit, distinctement. Il sortit de la chambre, ça venait de la cuisine. Il y entra violemment. Rien. Personne. Mais, toujours le bruit. Ça ne venait pas de la cuisine mais de la bibliothèque. Il saisit un grand couteau comme il avait vu faire dans tous les films d'horreur et sortit de la pièce.

Le couloir lui parut s'étendre sur plusieurs kilomètres, les visages de son grand-père dans son cadre et de De Niro en boxeur se firent grimaçant, presque à se moquer de lui. Il poussa doucement la porte de la bibliothèque et fut presque surpris qu'elle ne grince pas.

Il y avait un bruit, un «ploc ploc» sur la moquette mais



il ne distinguait rien dans l'obscurité. Il alluma et il poussa un cri.

Au milieu de sa belle bibliothèque où chaque ouvrage avait sa place, à l'emplacement des éditions Baleine, ses préférées, on avait tout arraché, répandu les livres au sol, brisé les étagères et on y avait placé le poulpe de polycarbonate, recouvert de sang (d'où le «ploc ploc»), celui-là même qu'il avait découpé avec Tintin pour mettre à sa place la tête de Jean, celui-là même qu'il avait envoyé à Gabriel Lecouvreur pour l'appâter. Le Poulpe !

Au moment précis où il hurla le nom de notre héros, la sculpture de plastique dégringola et laissa apparaître une petite enveloppe. Raymond s'approcha, l'ouvrit. Elle contenait un billet d'avion, aller simple pour la Réunion sur lequel on avait écrit « DÉGAGE ! »

Raymond Fontaine ne se fit pas prier. L'avion décollait quatre heures plus tard, il rassembla quelques affaires et fila à Orly.

Laurent Lignard et Chéryl le suivirent jusqu'à l'aéroport, s'assurèrent qu'il montait bien dans l'avion et que l'avion décollait, avant de s'offrir une coupe de champagne dans le salon VIP Air France où Cheryl avait ses entrées grâce à une petite carte mijotée par Pedro.

Ils riaient tous les deux. Ils riaient et le champagne n'arrangeait rien. Laurent regrettait de n'avoir pas eu d'enregistreur pour graver dans les bits et les octets le cri mémorable de Raymond quand il avait vu leur œuvre.

Oui, leur œuvre. Cette fois, Gabriel n'y était pour rien. Ils avaient conçu ça tous les deux quand ils avaient su par Pedro que Tintin avait rejoint son copain Dieu sans passer par la case départ ni recevoir 20 000 francs (euros disait Laurent, les francs c'était au siècle dernier).

Depuis leur rencontre *Au pied de porc à la Sainte-Scolasse*, ils s'étaient revus plusieurs fois pour trouver le moyen de venir en aide à Gabriel qui avait le mauvais goût d'appeler quand personne n'était là pour répondre. Ils avaient bien ri en cherchant des solutions et, à force de rire, ils avaient fini par se trouver certaines attirances. Et c'est dans le lit rose et rond de Chéryl qu'ils avaient eu ensemble l'idée de remettre en scène le poulpe de polycarbonate. Une fois l'idée trouvée, tout n'était plus que rigolade : débarrasser Gérard de l'effigie du mollusque qu'il gardait dans sa cave, en assembler les morceaux, récupérer du sang de poisson dans l'arrière boutique Lignard, se glisser chez Fontaine grâce au rossignol que la belle maniait avec art, et faire une mise en scène digne de celle qui avait glacé le sang de Laurent au début de l'histoire.

C'était maintenant en riant qu'ils s'en retournaient dans la bonbonnière au dessus du salon de coiffure.



Chapitre 26

Chéryl riait toujours, quelques heures plus tard. Elle avait fait découvrir à Laurent les propriétés rares du kangourou. Sa botte secrète ! Et le jeune ne s'était pas trop mal débrouillé, compte tenu de son peu d'expérience. En fait, il avait une fraîcheur qui faisait du bien, un œil neuf sur son corps et les prouesses dont elle se savait capable, une peau si douce contre la sienne. Elle riait de plaisir.

Elle suspendit son rire. Il y avait quelqu'un dans l'appartement. Les bruits de pas ne laissaient pas de place au doute. Fontaine avait renoncé, au seuil de la porte d'embarquement et avait remonté la piste jusqu'à eux ?

Elle rit une nouvelle fois en faisant signe à son jeune acolyte de continuer lui aussi comme s'il n'avait rien remarqué. Elle attrapa une bombe de laque d'une main, se saisit du porte-parapluie en fonte et néanmoins en forme de fleur qu'elle avait récemment trouvé dans une petite boutique du quartier. Elle attendit que les pas s'approchent pour ouvrir la porte d'un coup sec.

Elle se trouva face à un kangourou. Elle ne se laissa pas pour autant surprendre. Elle envoya un jet de laque droit dans les yeux de la bête avant de lui mettre un coup de fleur dans le ventre. Elle lâcha la bombe, souleva à deux mains le porte-parapluie au-dessus de la tête du marsupial, prête à découvrir les vertus du steak haché à poche australien, quand la bête se mit à parler :

« Arrête tes conneries, Chéryl, c'est moi, Gabriel. Je voulais juste te faire une surprise !

- Ah ben, c'est réussi ! Je me croyais dans un remake de *Psychose* version documentaire animalier ! » Puis elle ajouta, d'une voix un peu radoucie, « Ça va ?

- Putain, mes yeux, mon ventre, j'ai l'impression d'être passé sous une charge de CRS.

- Je suis désolé, mon octopode préféré, mais pourquoi t'es déguisé en kangourou ?

- C'était pour la surprise, pour rattraper la soirée kangourou que j'avais ratée. À l'aéroport, à Sydney, où j'avais 20 heures d'attente, j'ai vu ça, je me suis dit que ça pourrait jouer en ma faveur. Si tu savais tout ce que je me suis pris sur le coin de la figure en moins d'une semaine. Alors, en rentrant ici, j'imaginai pas ça. J'ai traversé tout le XIe dans mon costume pour rester incognito. En bas, tes coiffeuses, elles m'ont vu passer, elles doivent s'imaginer de drôles de choses.

- Attends, mon mollusque à poche ventrale, on va arranger ça, j'ai ce qu'il te faut... » Elle se précipita dans la salle de bain.

C'est alors que Gabriel aperçut Laurent Lignard, avec un animal en peluche qui dépassait de son slip. Il retint l'envie de lui faire goûter le porte-parapluie en forme de fleur, tant qu'à être partageur... mais se contenta d'un sourire crispé. Il connaissait leurs règles et, en entrant à l'improviste dans l'antre de la belle Chéryl, il devait se préparer à ce genre d'éventualité.

Il se redressa, ôta le déguisement qu'il laissa au sol, ils avaient l'air de bien s'amuser, ils sauraient quoi en faire. Il sortit vêtu de son short et de sa chemise à fleurs qui avaient connu des jours meilleurs et regagna sa chambre d'hôtel vermoulue. Sympa, le comité d'accueil !

À la réception, on lui annonça qu'un courrier l'attendait. C'était une carte postale aux couleurs complètement



passées qui montrait le centre-ville du Tampon à la Réunion, il y avait au moins vingt ans de ça. Au dos, dans une écriture dansante, quelques lignes :

« Mon Zourit du bout du monde

« Je ne sais pas si cette lettre te parviendra car ce n'est pas facile de trouver ton adresse. Je voulais absolument te l'écrire.

« Nous nous sommes quittés un peu vite et dans une situation étrange. J'ai appris que ton enquête avait suivi son cours. J'en suis ravie.

« Je voulais que tu saches à quel point ta venue a marqué mon fils qui, même si je n'ai jamais rien voulu t'imposer, est aussi le tien. Il ne parle plus que de toi. Souvent, c'est en disant à quel point tu mérites d'avoir la tête tranchée pour la planter sur le guidon de sa mobylette, mais c'est de son âge, je suis sûr que tu comprendras... Il veut maintenant économiser et se payer un billet pour la France afin de «venir te faire bouffer tes dents si profond que tu pourras mâcher par le cul». Au moins il a de l'imagination ! Bref, je suis heureuse de voir que la rencontre a eu lieu entre vous. Alors ne t'étonnes pas si un jour il vient frapper à ta porte, même si c'est un peu brutalement.

« Et si tu repasses par la Réunion, n'hésite pas à revenir nous voir.

« Je t'embrasse

« Isabelle »

Il s'affala sur son lit et sortit le Kalevala, le livre à l'obscur parole, l'épopée des gens de Finlande. Il l'ouvrit au gré du hasard, laissant saillir une page, que chacun interprétera à son goût :

*Elle ratisse derechef
par le râteau crochu de bronze,
le long du fleuve Tuoni,
de long de biais, de long de large :
tire la main, trouve la tête,
tire un bout du bréchet brisé,
le bout d'une côte cassée,
et maint fuseau de chair encore.*

*Elle en rapièce son gamin,
elle ravaude Lemminkä.*

*Elle ajuste la chair aux chairs,
enchâsse les os dans les os,
bras dans bras, la jambe à la jambe,
veine à veine, lèvres serrées.*





JULIEN TAUBER

auteur et conteur

À l'âge de 16 ans, Julien Tauber découvre le conte et s'y plonge à corps perdu. Tout en continuant des études à l'université, il se professionnalise peu à peu. En 2003, il intègre le labo de la Maison du Conte lors de sa création et y découvre une expérimentation sous toutes ses formes qu'il ne lâchera plus. Il aime frayer avec d'autres disciplines artistiques, d'abord la musique avec l'ethnomusicologue Victor Stoïchita, la saxophoniste et chanteuse Alexandra Grimal ou le compositeur électro-acoustique Dan Digital, les arts du mouvement avec le jongleur Sylvain Julien, les arts visuels au sein de la Cinémathèque Française ou du musée MACVAL, dans son travail avec l'illustrateur Vincent Godeau, ou les musiciens-clown Alice Noureux et Fred Valla.

Il ne cesse de passer d'un univers à l'autre, repoussant même la frontière de la langue avec son spectacle *blablababel* ou au sein du projet européen porté par l'ENSST (European Network of Storytelling Sites and Towns).

Il verse parfois du côté de l'écriture avec deux livres publiés : *Bonhomme et le palais de choucroute* aux éditions du Seuil jeunesse en 2016, ou *La nuit magique de Monsieur Méliès* chez Flammarion en 2020.

Il se fait auteur pour d'autres avec *Le Poulpe* d'Abbi Patrix (2014) et *Tapanak* pour Canticum Novum (2019).

Il se passionne pour la mythologie grecque dont il livre sa version enregistrée sous forme de podcasts depuis 2020, *Mythosaga*, <https://soundcloud.com/user-192694301>.

Il se lance aujourd'hui, avec toute une équipe, dans un ambitieux projet de spectacle dans l'univers de la science-fiction, *3799 et des poussières*





visuel de couverture :
Quentin Bertoux

photos intérieures :
Philippe Stisi

maquette : *atelier* Patrix

version numérique
aout 2023

paradox
contact éditions paradox
99, rue de Vaugirard – Paris 6^e
01 42 22 13 25
editionsparadox.com

© 2023 éditions paradox
ISBN : 978-2-915259-41-4